

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

Gift of

David Miller



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



The text on this page is estimated to be only 9.00% accurate

%

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$t^{\wedge}$

The text on this page is estimated to be only 3.37% accurate

■ .r^a. • . * J * ■ " ' -> » » f'^^ ft • -l ' t n-T^". * =r 1 ' - * * X Ji *- t
■ "'^ V , . ^ > • ' »

The text on this page is estimated to be only 10.82% accurate

. • •--^ . s■f. «% ESSAI DE SÉMANTIQUE ■/

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

OIJVRAr.ES DU MKME AUTEUR PVItLIES PAR LA MEME
MRRAlIIIE Bréal (Michel), professeur de grammaire comparée au Collège
de France : Quelques mots sur VinHruction publique en France; 5^e éd. Un
vol. in-16, broché 3 fr. 30 — Quelques mois sur l'École ; C dition (cxlrail
du précédent). Un vol. in-16, broché 1 fr. 25 — Excursions pédagogiques[^]
en Allemagne, en Belgique et en France; • 2^e édition augmentée d'une
préface. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50 — De l'enseignement des langues
anciennes. Un vol. in-16, broché. 2 fr. — De Venseignemenl des langues
vivantes. Un vol. in-16, broché. 2 fr. — Causeries sur l'orthographe
française. Un vol. in-16, broché. 1 fr. — Mélanges de mythologie et de
linguisti'fue; 2^e édit. In-8, br. 7 fr. 50 Bréal et Bsdllly, professeur honoraire
au lycée d'Orléans : Leçons de mots : les mots latins groupés d'après le sens
et Tétymologie. Cours élémentaire[^] à l'uvalé do la cl&ssio do Sixième. 8^e
édit. Un vol. in-16, cartonné 1 fr. '25 Cours intermédiaire f à l'usage de»
clause» de Ciuquicme el (Jualrièii&e. 8^e édit. Un vol. in-16, cartonné 3 fr.
r>0 (^ours supérieur. Dictionnaire étymologique latin. 3^e étlilion. Un vol.
in-8, cartonne 5 fr. Bréal et Person (Léonce), ancien professeur de
quatrième au lycée Condorcet : Grammaire latine élémentaire ; Z^e éd. Un
vol. in-16, cart. 2 fr. — Grammaire latine, cours élémentaire et moyen. Un
vol. in-16, cart. toile ,. # . . ■ 2 fr. 50 Bopp (François) : Grammaire
comparée des langues indo-européenne.[^], comprenant le sanscrit, le zend,
arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et
Tallemand ; traduite sur la 2^e édition et précédée d'introductions par M.
Michel Bréal; 5 vol[^] grand in-8, brochés 38 fr. Goolommiers. — Imp. Paul
BU'JDAnD. — 9â6-98.

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

MICHEL BRÉAL ESSAI 1)K SÉMANTIQUE (SCIENCE DES
SIGNIFICATIONS) « • DEUXIEME EDITION REVUE PARIS
LIBUAIttlE IIACHETTK ET C" 79, notlLEVARD SAIST-r.EnMATX, 79
1899

The text on this page is estimated to be only 14.69% accurate

« JE UEDli; CE LIVRE AU SOUVENIR DE MA FEMME
RIKN-AIMEE HENRIETTE BRÉAL DONT LA PENSÉE A ÉTÉ
PRÉSENTE A TOUTES LKS HEURES DE MON TRAVAIL

ESSAI DE SÉMANTIQUE IDÉE DE CE TRAVAIL Les livres de grammaire comparée se succèdent, à l'usage des étudiants, à l'usage du grand public, et cependant il ne me semble pas que ce qu'on offre soit bien ce qu'il fallait donner. Pour qui sait l'interroger, le langage est plein de leçons, puisque depuis tant de siècles l'humanité y dépose les acquisitions de sa vie matérielle et morale : mais encore faut-il le prendre par le côté où il parle à l'intelligence. Si l'on se borne aux changements des voyelles et des consonnes, on réduit cette étude aux proportions d'une branche secondaire de l'acoustique et de la physiologie; si l'on se contente d'énumérer les pertes subies par le mécanisme grammatical, on donne l'illusion d'un édifice qui

The text on this page is estimated to be only 23.14% accurate

2 ESSAI DE SÉRIANTIQUE. tombe en ruines; si l'on se retranche dans de vagues théories sur l'origine du langage, on ajoute, sans grand profit, un chapitre à l'histoire des systèmes. Il y a, ce me semble, autre chose à faire. Extraire de la linguistique ce qui en ressort comme aliment pour la réflexion et — je ne crains pas de l'ajouter — comme règle pour notre propre langage, puisque chacun de nous collabore pour sa part à l'évolution de la parole humaine, voilà ce qui mérite d'être mis en lumière, voilà ce que j'ai essayé de faire en ce volume. Il n'y a pas encore bien longtemps, la Linguistique aurait cru déroger en avouant qu'elle pouvait servir à quelque objet pratique. Elle existait, prétendait-elle, pour elle-même, et elle ne se souciait pas plus du profit que le commun des hommes en pourrait tirer, que l'astronome, en calculant l'orbite des corps célestes, ne pense à la prévision des marées. Dussent mes confrères trouver que c'est abaisser noire science, je ne crois pas que ces hautes visées soient justifiées. Elles ne conviennent pas à l'étude d'une œuvre humaine telle que le langage, d'une œuvre commencée et poursuivie en vue d'un but pratique, et d'où, par conséquent, l'idée de l'utilité ne saurait à aucun moment être absente. Bien plus : je crois que ce serait enlever à ces recherches ce qui en fait la valeur, La Linguistique parle à l'homme de lui-même : elle lui montre comment il n'est

The text on this page is estimated to be only 18.31% accurate

IDEE DE CE TRAVAIL. S construit, comiueat il a perfecloimé, à ti"avers des obstacles de toute nature et malgré d'inévitables lenteurs, malgré même des reculs momentanés, le plus nécessaire instrument de civilisation. Il lui apparienl de dire aussi par quels moyens cet outil qui nous est confié et dont nous sommes responsables, se conserve ou s'altère.... On doit étonner étrangement le lecteur qui pense, quand on lui dit que l'homme n'est pour rien dans le développement du langage et que les mots — forme et sens — mènent une existence qui leur est propre. L'abus des abstractions, l'abus des métaphores, tel a été, tel est encore le péril de nos études. Nous avons vu les langues traitées d'êtres vivants : on nous n dit que les mots naissaient, se livraient des combats, se propageaient et mouraient. Il n'y aurait aucun inconvénient h ces façons de parler s'il ne se trouvait des gens pour les prendre au sens littéral. Mais puisqu'il s'en trouve, il ne faut pas cesser de protester contre une terminologie qui, entre antres inconvénients, a le tort de nous dispenser de chercher les causes véritables '. I. En éi^rimit ceci, je pense t loule une série do livres et d'arlicls tant étrangers que rrai;aïs. Le lccleir frnncnU se souviendra surtout du ptUl livre d'Ariftncl larmes te ter, la Vie det moU. Il est cerlnin t«e l'oitleur a trop prolongii. trop poussé h fond ta comparaison, do telle Hortc s[ne por moments il a l'air do croira li ses métnpliores, (IfTaut pinliinnatite si l'un pcnsn i. l'entraînement de la rédacLian. J'ai été l'ami, leur «ie durant, de* deux Uirnwsleter, ces A^vins de la pliiil

The text on this page is estimated to be only 10.40% accurate

ESSAI DE SÉMANTIQUE. indo-européens sont Elles ne peuvent pas plus y avoir un homme, selon le proverbe arabe, ne saurait.] Bailler hors de son ombre. La structure de la phrase les y oblige : elle est une tentative perpétuelle à l'animer ce qui n'a pas de vie. à l'enlever en actes ce qui est une situation éternelle. Même la grammaire a lieu en (K-feindre : qu'est-ce autre chose qu'un complotement de mythe, quand nous disons que l'on a fait ses tentatives à l'enlever, ou que l'on prend un $\leq$ au ployer ? Mais les linguistes, plus que d'autres, devraient l'utiliser contre ce piège... à l'

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

IDÉE DE CE TRAVAIL. 5 que tant de linguistes ne se lassent pas de construire et de reconstruire : ainsi Taisaient les Grecs quand ils imaginaient, pour rendre compte des différentes races, les ancêtres .-Eolux, Dorus , Ion et Acftpus, fils ou petit-fils A'Bellen '. Il y a peu de livres qui, sous un mince volume, contiennent autant de paradoxes que le petit livre où Schleiermacher donne ses idées sur l'origine et le développement des langues. Cet esprit habituellement si clair et si méthodique, ce botaniste, ce darwinien, y trahit des habitudes de pensée qu'on aurait plutôt attendues chez quelque disciple de l'école mystique. Ainsi l'époque de perfection des langues serait située bien loin dans le passé, antérieurement à toute histoire ; aussitôt qu'un peuple entre dans l'histoire, commence à avoir une littérature. la décadence, une décadence irréparable se déclare. Le langage se développe en sens contraire des progrès de l'esprit. Exemple remarquable du pouvoir que les impressions premières, les idées reçues dans l'enfance peuvent exercer ! Laissant de côté les changements de phonétique, qui sont du ressort de la physiologie, j'étudie les causes intellectuelles qui ont présidé à, 1. Ce est le cas de rappeler cette pensée de Gathe : Der Mensch begreift nicht die Anthropomorphie der Natur. — Voir aussi le récent travail de U. Victor Henry : Anatomie linguistique. i. Schleiermacher avait-il abordé le problème à l'École allemande ? Il avait ensuite traité l'Autelien.

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

G ESSAI DB SËMA.\T[Ql'E. la transformation de nos langues. Pour melle de l'ordre dans cette recherche, j'ai rangé les toits sous un certain nombre de /ois : on ierra plus loin ce que jVntends par foi, expression qu'il ne faut pas prendre au sens impératif. Ce ne sont pas non plus de ces lois sans exception, de ces lois aveugles, comme sont, s'il faut en croire quelques-uns de nos confrères, les lois de la phonétique. J'ai pris soin, au contraire, de marquer pour chaque loi les limites où elle s'arrête. J'ai montré que l'histoire du langage, à côté de changements poursuivis avec une rare conséquence, présente aussi quantité de tentatives ébauchées, et restées à mi-chemin. Ce serait la première fois, dans les choses humaines, qu'on trouverait une marche en ligne droite, sans fluctuation ni détour. Les œuvres humaines, au contraire, se montrent à nous comme chose laborieuse, sans cesse traversée, soit par les survivances d'un passé qu'il est impossible d'annuler, soit par des entreprises collatérales conçues dans un autre sens, soit même par les effets inattendus des propres tentatives présentes. ... Ce livre, commencé et laissé bien des fois, et dont, & lire d'essai, j'ai fait paraître à diverses reprises quelques extraits ', je me décide aujourd'hui 1. Dans mes Mélanges de mythologie et de linguistique, dans l'Annuaire de l'Institut de France, dans les Mémoires de la Société de linguistique, dans le Journal des savants, etc

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

IDÉE DE CE TRAVAIL. 7 ft le livre" au public. Que de fois, rebulé par les diriictiltés de mon sujet, me suis-je promis de n'y plus revenir!... Et cependant cette longue incubation ne lui aura pas été inutile. Il est certain que je vois plus clair aujourd'hui dans le développement du langage qu'il y a trente ans. Le progrès a consisté pour moi à écarter toutes les causes secondes et à m'adresser directement à la seule cause vraie, qui est l'intelligence et la volonté humaine. Faire intervenir la volonté dans l'iiisloire du langage, cela ressemble presque à une hérésie, tant on a pris soin depuis cinquante ans de l'en écarter et de l'en bannir. Mais si l'on a eu raison de renoncer aux puérités de la science d'autrefois, on s'est contenté, en se rejetant à l'extrême opposé, d'une psychologie véritablement trop simple. Entre les actes d'une volonté consciente, réfléchie, et le pur phénomène instinctif, il y a une distance qui laisse place à bien des états intermédiaires, et nos linguistes auraient mat profité des leçons de la philosophie contemporaine s'ils continuaient l'i nous imposer le choix entre les deux branches de ce dilemme. Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside aux changements du langage. Comment faut-il se représenter cette volonté? Je crois qu'il faut se la représenter sous la forme de milliers, de millions, de milliards d'essais entre

The text on this page is estimated to be only 14.57% accurate

8 ES9AI DE ^Èumt\QVB. pris en làlonaant, le plus souvent
mallieureux, quelquL^rois suivis d*uo quart de succès, d'uu demi* succès,
et qui, ainsi guidés, aiusi corrigés, ainsi perfectionniiês, vinrent à se préciser
dans un»; certaine direcUoii. Le but, en manière de laugajii', c'est d'èlre
compris. L'ciifaol, pcndaul des mois, exerce sn langue ù proférer deB
voyelles, a articuler dc3 consoues : combien d'avortetneuts, uvuut de
parvenir à prononcer clairement une syllabel Les innovations
grammaticales sont de la même soï'te, avec celte diiiïèreuce que tout un
peuple y coUuboï'e. Que de constructions maladroites, incorrectes,
obscurcs, avant de trouver celle qui sera l'expression non pas adéquate (il
n'en est point), mais du moins suilisaiile de la pensée! En ce long travail, il
n'y a rien qui ne vienne de la volonté '. Telle est l'étude h laquelle je convie
tous les lecteurs. Il ne faut pas s'attendre îi y trouver des faits de nature bien
compliquée. Comme partout où /esprit populaire est en jeu, on est, au
contraire, surpris de la simplicité des moyens, simplicité qui contraste avec
l'étendue et l'importance des elFets obtenus. J'ai pris à dessein mes
exemples dans les langues 1. ■ Un «ourno, s'JeriO quelqn* part Herder,
devienl I& pcinturB ilu monde, le Inblcau de nos idées el de nos
senliinenla! . C'est présenler les rhotes en pbit»SDphii épris du mysibrc. tl y
it\»H plaa de v*rilû dans le lableau tracÂ par LucrËcc. Il a Failli des siicics
cl combien d'effoKi pour que ce sautRe apportât une paaste clairemest
fDrmul6el

IDÉE DE CE TRAVAIL. 9 les plus généralement connues : il sera facile d'en augmenter le nombre; il sera facile aussi d'en apporter de régions moins explorées. Les lois que j'ai essayé d'indiquer étant plutôt d'ordre psychologique, je ne doute pas qu'elles ne se vérifient hors de la famille indo-européenne. Ce que j'ai voulu faire, c'est de tracer quelques grandes lignes, de marquer quelques divisions et comme un plan provisoire sur un domaine non encore exploité, et qui réclame le travail combiné de plusieurs générations de linguistes. Je prie donc le lecteur de regarder ce livre comme une simple Introduction à la science . que j'ai proposé d'appeler la Sémantique *. 1. SY)(jLavTixY) tlxvT)) la science des significations, du verbe «signifier», • signifier », par opposition à la Phonétique, la science des sons.

PREMIÈRE PARTIE LES LOIS INTELLECTUELLES DU
LANGAGE CHAPITRE I LA LOI DE SPÉCIALITÉ Définition du mot loi.

— Idée fautive qui règne au sujet des langues dites synthétiques et analytiques, — La spécialité de la fonction est l'une des choses qui caractérisent les langues analytiques. Nous appelons tout, prenant le mot dans le sens philosophique, le rapport constant qui se laisse découvrir dans une série de phénomènes. Un ou deux exemples rendront ceci plus clair. Si tous les changements qui se font dans le gouvernement et les habitudes d'un peuple, se font dans le sens de la centralisation, nous disons que la centralisation est la loi du gouvernement et des habitudes de ce peuple. Si la littérature et les arts d'une époque se distinguent par des qualités d'ordre et de mesure, nous disons que l'ordre et la mesure sont la loi des arts et de la littérature à cette époque. De même si la grammaire d'une langue tend d'une

The text on this page is estimated to be only 21.42% accurate

12 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGUAGE. façon
coiistaule à se sirapliHer, nous pouvons dire que la simplification est la loi
de la grammaire de cette langue. Kl, pour arriver à notre sujet, si certaines
modifications de la pensée, exprimées d'abord par tous les mots, sont peu
h peu réservées pour un petit nombre de mots, ou même pour un seul mot,
qui assume la fonction pour lui seul, nous disons que la spécialité est la loi
qui a présidé à ces changements. Il ne saurait être question d'une loi
préalablement concertée, encore moins d'une loi imposée au nom d'une
autorité supérieure. f I Tout le monde connaît la distinction, devenue banale
à force d'être répétée, des langues dites synthétiques et des langues dites
analytiques. Tout le monde aussi peut dire d'une façon plus ou moins
complète en quoi consiste la différence. Mais comment s'est opérée celle
évolution, par quelles causes, là-dessus régissent encore les idées les plus
vagues et les plus inexacts. Personne n'a mieux exprimé que J.-J. Ampère,
dans un livre justement critiqué, mais qui, sur ce point, représente encore à
l'heure qu'il est les idées du grand nombre, la façon dont on se représente le
rapport existant entre le latin et les langues romaines. Je cite ses paroles :

The text on this page is estimated to be only 20.63% accurate

LOI DE SPÉCIALITÉ. 13 « L'antique synthèse grammaticale en vertu de laquelle la langue qui se meurt était organisée, cette synthèse est détruite; les flexions grammaticales sont perdues; on ne distingue plus suffisamment les cas des noms, les temps des verbes. Que faire pour sortir de cette confusion? On s'avise d'exprimer par des mots séparés les rapports qu'exprimaient les signes grammaticaux confondus ou abolis; on supplée par des prépositions aux terminaisons qui distinguaient les cas des substantifs; on remplace par des auxiliaires celles qui marquaient les temps des verbes. On indique les genres par des articles et les personnes par des pronoms. » 11 ... Dans toutes les langues on a employé le même remède contre le même mal, on s'est avisé du même expédient dans la même détresse *. » Ainsi, ce serait pour réparer des ruines, pour remédier à un mal, pour sortir de la confusion, que des procédés nouveaux auraient été inventés. Présenter les choses de cette façon (et la même idée, je le répète, existe encore chez la plupart des linguistes, même chez ceux qui se sont montrés le plus sévères pour ce livre), c'est méconnaître la vraie succession des faits, c'est rendre incompréhensible l'histoire des langues. En réalité on n'a pas eu à réparer de ruines, les terminaisons qu'on a écartées étant depuis longtemps de la langue française, S" MM., p. 3, 10.

The text on this page is estimated to be only 20.70% accurate

I* LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. Les temps devenus inutiles. Les langues anciennes n'ont connu aucune dépression. Au lieu de cette histoire invraisemblable, il serait temps d'en écrire une autre plus simple et plus vraie. En tête de cette histoire devra prendre place la loi de spécialité. Une tendance de l'esprit qui s'explique par le besoin de clarté, c'est de substituer des exposants invariables, indépendants, aux exposants variables, assujettis. Il y a là une tendance conforme au but général du langage, qui est de se faire comprendre aux moindres frais, je veux dire avec le moins de peine possible. Mais comme les conditions où le langage est placé ne permettent pas la création ex nihilo, cet effort se réalise lentement, au moyen et aux dépens de ce qui existait antérieurement. Un premier et très tangible exemple nous est fourni par le comparatif et le superlatif. Dans les langues anciennes, l'adjectif exprime la gradation au moyen de suffixes. Ces suffixes étaient d'abord nombreux et divers. Ainsi le comparatif pouvait se marquer par les syllabes *-ior* (*superior*, *inferior*), *-ter* (*interius*, *exterius*), *-ior* (*prior*, *largior*). Le superlatif pouvait se marquer par les syllabes *-issimus*, *-issimus*, *-issimus* (*intimus*, *extimus*), *-issimus*

The text on this page is estimated to be only 20.59% accurate

LOI DE SPÉCIALITÉ. 15 (dukissimus). Le laliô, tel que nous le connaissons, a déjà renoncé à cette diversité, ne gardant pour chaque degré qu'un seul suffixe {ior,issimus). Première simplification. Si du laliu nous passons au français, nous voyons qu'il a encore quelques comparatifs à la mode ancienne, héritage du latin : graignor, forçor, hauçnr, jiivenor, gencior '. Il a aussi quelques superlatifs : pesme (pessùnus), proisme {proxiimts). Mais ce mécanisme, déjà privé de son vrai sens, ne tarde pas à disparaître, non pas, comme on l'a dit, par suite de l'altération phonétique (car ces mots étaient parfaitement viables), mais par l'action de la loi de spécialité. Un seul mot assume en français la fonction de tous ces comparatifs et superlatifs. De même dans les autres langues romanes, l'italien, plus\fia. italien, ;)iii; en espagnol, mas; en portugais, mais; en roumain, mai. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que ce mot privilégié qui succède à tous les comparatifs d'autrefois est lui-même un comparatif. Plus représente l'ancien latin ptom* (^grecoXsiov); l'espagnol tnas, le portugais mats représentent magis. C'est donc le dernier survivant d'une espèce éteinte, éteinte non sans intention, qui remplace à lui seul tous les autres. Les seules exceptions sont quelques conipal. Comparatif de grand, fort,

The text on this page is estimated to be only 9.31% accurate

le LES LOIS ntTXLLECnELUZ ftC LASCICI. ratifs comme
meiffMTt pin, m eniplûvés qae le procédé mommam, tmr ieqae] 3s avaient
d'ailleurs l'aTaotaçe de la briêfelê. ne l«s a pas supplantés. D'après ce
premier exeaple, mms powroDS déjà voir eD quoi consiste h loi de
gpériaIjM. IVnni tous les mots d'une certaine espère, marqués d'uoẽ certaioẽ
empreinte grammalicak. il en est on qui est peu à peu tiré hors de pair. Il
derieut l'etposanl par eicellencei de la notion grammaticale dont il porte la
marque. Mais eo même temps il perd sa valeur indiTĩduelle et n'est plus
qu'an ioslrument grsmmalical, un des rouages de la pbnise. Quand nous
disons un lemps ptta long, une Jottmie pim cot/rtf, le mot plm sert A
déterminer l'adjeclir dont il est suivi; mais |«ir hii-nième ti n'a pas plus de
conlennuce somautiquo que la désinence ior '- On de\ine du mt'uiẽ loiip la
raison pour laquelle la loi de ip(iri«lil«i a besoin du secours des siècles
arant de pouvoir «'exercer. Les mots sont trop signiBcalifs p(ir eu^-uit^mcs
jwur se prtMer du premier coup k w iiMe d'uuxilitiirc. Il faut qu'un long
usage dans dt'ii nnKii.i«li.«ns diverses ait li-nlement préparé les evlii'it» ^
en retirer le trop-plein do valeur. 'mn .li|. 'lllMtl..li. M «nUn.i» aVIM
inploie. Ei. = • En llUlllM cl 0 u ■un» nililp» IU l'ftt M^nirnl»Ui» des s.
rqual* l'tMiH'iioUiiuiiajit-quliuow--'

The text on this page is estimated to be only 20.69% accurate

LOI DE SPÉCIALITÉ. H Ce n'est donc pas, comme on le dit, la chute des désinences qui a amené, comme une sorte de pisaller, l'emploi de p/«j et de magis; cet emploi commence eu un temps où les désinences étaient d'un usage courant. On trouve même l'emploi cumulatif des deux procédés : Piaule écrit ynagis diikim, magis facilius, mollior magis. Ces exemples nous montrent l'idée comparative commençant déjà à élire tout particulièrement domicile en un certain adverbe, quoique le mécanisme — ior, — isstmus soit encore en pleine vigueur. Nous venons maintenant au remplacement des anciennes déclinaisons par les prépositions. On sait que chaque substantif marquait d'abord les rapports de dépendance, d'intériorité, d'instrument, etc., au moyen de modifications de sa partie finale. Mais ce moyen d'expression était à la fois compliqué et insuffisant. Il était compliqué en ce que les substantifs, n'étant pas tous conformés de même, présentaient à un même cas des formes différentes (génitif : domini, rosæ, arboris, etc.). Il était insuffisant en ce que les cas de la déclinaison étaient trop peu nombreux pour exprimer tous les rapports que l'esprit pouvait concevoir. Ce fut la raison qui 1. Les cas de la déclinaison indiquaient bien le lieu où l'on vivait, le 2

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

AS LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGEfi l qu'i\ côté de ces cas on plaïda des adverbes servant i'i les déterminer. Mais l'habiUide de placer le même adverbe à côté du même cas ne pouvait manquer de produire ft la longue sur les esprits un effet dont nous aurons encore dautres exemples dans la suite : entre la flexion et la particule de lieu ou de temps l'intelligence crut saisir un rapport spécial, une relation de cause 4 effet. Au lieu de regarder l'adverbe comme un simple déterminant du cas, l'intelligence populaire y vit la raison d'être du cas : paralogisme bien connu, que la pliilosophîe désigne par la formule cum hoc, ergo propler Iwc. Mais quand c'est le paralogisme de tout le monde, on sait qu'il est bien près de faire l'Impression d'une vérité. En matière de langage, ce que le peuple croît sentir passe à l'état de réalité. Les adverbes de lieu et da temps comme àmô, TCîpî, l-m., «piî, [xcri, T.n^i, après avoir été l'accompagnement du génitif, du datif ou de l'accusatif, devinrent la cause de ces cas : d'adverbes, ils devinrent prépositions. L'esprit les doua d'une force transitive'. Dans la langue homérique, la transformation est déjà aux trois quarts accomplie V Elle l'est tout à Uire de l trouvera ilans la Syr changement de rôlc, litions. Mais je i!ilT«re d'avis 'enclialncnient ilca Tails. Dans ce membre de plira ■ sur ■, pour dire ■ avec ■, pour e Dellirûck de nombreux exemples inciens adverbes devenant prépol'auteur du Gi-undmi sur l'ordre et t^ifwt Bità iâxpuDvtjxiv (a pa1pcl>ris

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

1,01 DE SPÉCIALITÉ. 19 finl dans les plus anciens monuments qui nous ont conservé la langue latine. Au contraire, dans les textes védiques, nous voyons encore à l'état d'adverbes les mots qui sont devenus les prépositions bien connues /per, ob, ad, sub, si/pe; ah.... A partir du jour où la langue possède des prépositions, l'existence de la déclinaison est menacée. A quoi bon, en effet, ces cas qui n'ajoutent rien au sens? La préposition ne suffit-elle point? Elle suffit parfaitement, et même elle finit un meilleur usage, car elle marque d'une façon précise et explicite des rapports que la flexion indique de manière vague et générale. En outre, elle est d'un usage plus commode, car elle est toujours semblable à elle-même, toujours aisément reconnaissable. Cependant, comme rien ne se fait vite quand il s'agit d'habitudes séculaires communes à de grandes masses d'hommes, les désinences ne disparaissent pas en une fois ni du premier coup. Elles commencent par devenir incertaines. On les emploie avec distraction, on les confond les unes avec les autres. Les premiers symptômes de cette transformation remontent beaucoup plus haut qu'on ne le croit d'ordinaire. On a souvent cité le passage de Suétone où, Iftcrimam dumisll). iiA accanipagiie le génltîr pluldl qu'il ne le régîL Il en est

The text on this page is estimated to be only 21.82% accurate

ÎÛ LES LOIS INTELLECTUELLES 00 LANGAGE. parlani des hebiltides de l'empereur Auguste, il rapporte que celui-ci, pour plus de clarté, ne craignait pas d'ajouter des prépositions aux noms et des conjonctions aux verbes. Le passage en lui-mèrae est curieux. Mais il y faut remaïquer surtout les derniers mots : {præposilioties) quœ detracilie affermit afif/tn'it oàscuri/atù, eist grafiam augenl*. Il était donc élégant, conforme au bon ton, de se passer du secours des prépositions et des conjonctions. C'était l'ancien langage latin. Mais l'empereur adopta le nouvel usage : on sait qu'il affectait volontiers des habitudes rustiques. \)e ce parler rustique nous avons un autre témoignage contemporain. C'est la dédicace et le règlement d'un temple de la Sabine, l'an 57 avant Jésus-Christ'. Ce règlement prévoit le cas où des donations seraient faites au temple : Sipeninia adid temptum dala eril.... Quod ad eam œdem donum daUim erit.... Au lieu du datif, nous avons la construction moderne : « A ce temple ». Kemarquons qu'il s'agit d'un document officiel, à la fois juridique et religieux. La langue officielle est volontiers archaïque, s'il n'en coûte rien à la précision : mais du moment que la précision est en jeu, elle ne recule pas devant le néologisme. Déjà peu de temps après Auguste, nous assistons

The text on this page is estimated to be only 16.74% accurate

LOI DE SPÉCIALITÉ. 31 à la décadence des désinences casuelles. A PompéJ, on écrit : Cum dtscentes, h avec ses élèves » ; ctim colleras, >i avec ses collègues », Dans une inscription de Misène, de l'an 1 59 après Jésus-Christ, on a : per mullo lempore. Dans une autre, Ji peu près du mémo temps : ex litleras '. Le latin d'Afrique, dès l'époque d'Hadrien, présente fréquenimeot ce genre de faute. Un ingénieur de Lambèse, qui sait d'ailleui-s bien sa langue, se trompe sur ce point : il écrit : a rigoreiu, sine ctiram '. Si nous descendons encore de deux siècles, nous trouvons l'usage des désinences de plus en plus incertain, celui des prépositions de plus en plus fréquent. Dans le Pèlerinage de Silvia (iv" siècle) , on trouve des locutions comme celles-ci : Fiindamenta de habitationibus ipsorum.... Fallere vos super hanc rem non possum.... Valde itis/ructus de scripturis.... Et même : Lecto omnia de libroMoysi, « ayant tout lu du livre de Moïse

The text on this page is estimated to be only 18.58% accurate

LES LOIS INTELLECTUELLES UO IJU4Q&GE. préposilioD '.
Ce n'est pas qu'il ne connaisse la déclinaison latine et qu'il ne sache la valeur de chaque cas. Mais quand il emploie l'une des prépositions citées, de, ad, per, in, sub, il lui est indifférent d'employer l'accusatif ou l'ablatif. Ce n'est donc point par ignorance, par usure des formes, par impossibilité de s'entendre, qu'on a eu recours, en désespoir de cause, une fois la déclinaison tombée en ruines, à un autre moyen de représenter les mêmes idées. Non : c'est au sommet de la hiérarchie romaine que nous en trouvons, dans le plus beau moment de la littérature, les premiers exemples. La langue des affaires a dû être la première à accueillir l'innovation, préparant ainsi les voies à un nouveau système grammatical. Le fait le plus important de l'histoire de nos langues, celui qui caractérise par excellence le passage de la synthèse à l'analyse, rentre donc dans le chapitre du principe de spécialité. Il y a toutefois un emploi des cas où les prépositions ne fournissaient aucun secours : c'est pour la distinction du sujet et du régime. Aussi est-ce la distinction du nominatif l. p. 532. Parlant de la confusion des cas, M. Bonnet dit : ■ Il ne faut pas oublier, en effet, que si l'accusatif singulier, le plus souvent, ne se distingue de l'ablatif que par une m, qui probatiement s'articulait péniblement, il en est tout autrement du pluriel et du singulier neutre dans la troisième déclinaison. Ici les dissimiles ai et ii, oa et i', e» et il'ua, a et eui, la et liuj, ui et oit, en latin xi>f, etc., avaient conservé leurs sons parfaitement distincts. Il n'en fut pas tant pour aider à distinguer les cas.
>

The text on this page is estimated to be only 20.77% accurate

LOI DE SPÉCIALITÉ- 23 et de l'accusatif qui a duré le plus longtemps. Nous y reviendrons en traitant de la construction. A mesure que les anciens adverbes se changeaient en prépositions, l'usage a prévalu de les placer régulièrement devant le substantif : on me permettra de faire à ce sujet une observation que je crois importante. S'il n'y avait pas quelque bizarrerie à parler de la sorte, je dirais que nos langues modernes n'ont jamais eu une cliance plus heureuse, n'ont jamais échappé à un plus grand danger que le jour où le lutin a eu l'esprit de changer en prépositions les petits mots comme in, ad, per, cum, que jusque-là l'habitude était d'accoler à leur régime en manière de postpositions. Les formes comme mecum, lecitm, vobiscum, scmper, paulisper, quoad, témoignent encore de cet état que le latin a traversé et dont ses frères, l'ombrien et l'osque, ne sont jamais parvenus à sortir. Kn ombrien, par exemple, non seulement ciim, Ti\à\9, in, (td, per, toutes les nnciennes locutions de cette sorte sont restées postpositions. « A l'autel, vers l'autel, sur l'autel m, se disent asacum, asamen, aaamad, et par suite de la négligence de la prononciation, asaco, asame, asama. " A la limite, vers la limite, sur la limite « , se disent lermnuco, termnume, tennniima. Et ainsi de suite. Déjà au i^e siècle avant l'ère chrétienne, par les fautes qui se propulsent, on voit que la confusion commence Entre

The text on this page is estimated to be only 23.20% accurate

2* LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE, le substantif et le petit mot dont il est suivi il se fait des associations vicieuses. Si le latin ne s'était pas écarté de cette voie, sa déclinaison prenait un tout autre tour. Au lieu de s'appauvrir, elle s'enrichissait, car des cas nouveaux se fussent formés. Au lieu d'aboutir aux langues romanes, le latin aboutissait à quelque idiome semblable au basque. Par un juste sentiment des exigences de la clarté, les langues modernes sont devenues de plus en plus rigoureuses sur ce point. Elles ont exigé que rien ne vint séparer la préposition de son régime » : tandis que le latin tolère encore quelques intercalations ', le français n'admet point d'exceptions à cette règle. Nulle part aussi bien qu'en anglais on ne voit les effets du principe de spécialité. L'anglais n'a pas renoncé à son génitif : mais il a fait de l'exposant du génitif un emploi tellement liardi. qu'il en obtient les mêmes services que si c'était un mot indépendant. Après avoir adopté comme désinence uniforme de tous les substantifs un simple s, il a mobilisé cet s, de manière à pouvoir le mettre après deux ou plusieurs substantifs. The fleet of Great Britain's navy. — Pope and Addi

The text on this page is estimated to be only 17.77% accurate

LUI DE SPÉCIALITÉ- 25 son's âge. De celle fiiçon l'anglais a su se donner deux variées différenles de génilil', l'une avec s, l'autre avec of, l'uue progressive, l'aufre régressive. Exemple curieux qui monlre comment, par l'assouplissement, on peut perrectioiiner le mécanisme et élargir les ressources d'une langue '. La conjugaison anglaise va nous offrir un autre exemple de la loi de spécialité. Parmi les langues modernes, la plus analytique esl sans aucun doute l'anglais. On a souvent iliL que ce caractère analytique était dft au mélange de la grammaire anglo-saxonne et de la grammaire française : explication qui, énoncée de celte façon, est inexacte. Ce qui est vrai, c'est que les classes supérieures de la société, en se servant du français pendant plusieurs siècles, avaient ahandonné l'usage de l'anglais aux classes populaires. Or — nous venons de le voir, — c'est la partie cultivée de la nation qui raleutit l'évolution du langage. Là où les aristocraties se désintéressent de la langue nationale, celte évolution prend une marche accélérée. La conjugaison germanique, avec ses règles compliquées, qui sont une grosse difficuilé pour l'étranger, ne laisse pas que d'être assez difliclle I. Il f a, comme le fait rGmar(Juer M. Jcspersen, ganco malhrimall'iue à remplacer par une simple lel si tnrlées ilu latin. Mais on m pcjl douter ijuc les . plnisir & cclli: vari<.h :="" c="" comme="" titic="" sma="" a="" qu="" aimaienl="" entendre="" awnocf="" el="" nii="" ij="">p3uillé de ce lux^un pvu rnDinUn. une cerUiiic él*nciens prenaient Le lu[i^.'i];e s'est

The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate

a LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. aussi pour les indigènes. Jacob Gninm compte pour l'alleDinnd Jusqu'à douze classes de conjugaison, dont les spécimens plus ou moins bien conservés se retrouvent également en anglais. Je veux parler des verbes comme / give, I gave; I bind, I boitnd; I dig, I dug ; I hold, I held, etc. On sait comment l'anglais moderne remédie ("i cette difficulté : au lieu et place de ces présents, de ces prétérits à formations multiples, il emploie, ou du moins il est libre d'employer le présent I do, le prétérît / did, en faisant du verbe un mot invariable. Le changement a commencé par les tours interrogatifs et négatifs. Puis le verbe do, continuant ses progiès, sVst introduit dans les phrases simplement affirmatives. Supposons que par un nouveau pas en avant, il s'impose aux phrases affirmatives, il y devienne d'un emploi constant et obligatoire, l'anglais aura substitué son verbe auxiliaire à tous les autres verbes. Celui-ci se chargera alors d'exprimer les idées de temps, de personne, de mode, ainsi que celle d'affirmation, que chaque verbe marquait jusque-là pour son compte. Dès à présent le verbe do est si prêt à tous les usages qu'il peut se servir d'auxiliaire à lui-même. Mais l'universalité de l'emploi a sa contre-partie. Quand do accompagne un autre verbe, il n'est plus qu'un outil grammatical. Par une division qui paraîtrait extrêmement subtile si elle avait été faite du

The text on this page is estimated to be only 24.06% accurate

LOI DE SPECIALITE, premier coup et à tête reposée, l'anglais met d'une part l'expression concrète de l'acte, et d'autre part les idées d'affirmation, de personne, de temps, de mode. Dans un dialogue comme celui-ci : Does he consent? — He doesn't, tout le mouvement de l'action, tout l'appareil grammatical est accumulé dans l'auxiliaire. Mais il est rare que le principe de spécialité triomphe du premier coup. L'histoire des langues est semée de tentatives manquées et de demi-réussites. Bien des siècles avant que l'anglais eût fait de son verbe do un verbe auxiliaire, il avait déjà une première fois été employé pour remédier à certaines difficultés de la conjugaison. On avait trouvé plus simple, pour former le parfait de certains verbes, d'emprunter le parfait du verbe do. En gothique l'emprunt est des plus visibles ; sôki-da, « je cherchai », sôki-dêdim, « nous cherchâmes ». On sait que c'est l'origine du parfait appelé « faible ». L'essai ne réussit qu'à moitié. Il avait le tort de venir dans un temps de conjonction. L'auxiliaire s'unit au verbe principal, et fit avec lui un tout indissoluble, de sorte que la conjugaison germanique, au lieu d'être simplifiée, compta une série de formes de plus. Nous pouvons en rapprocher le sort du futur et du conditionnel dans les langues romanes. On sait que ces langues avaient trouvé dans le verbe haàert

The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate

I 28 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. un exposant aussi simple que commode. Ovide écrivait dans ses Politiques : Plura quidem Tnandare tibi, si quæris, habebam : Sed timeo tardiffi causa Tuisse moris. Nous avons ici le commencement du conditionnel moderne. Voici le commencement du futur, que je prends dans un Sermon de saint Augustin; il est question de la (ia du monde : l'elanl aut non pétant, venue haùcl. Mais l'auxiliaire s'étant soudé au verbe principal, la tentative, au moins au point de vue du principe de spécialité, avorta. Remontons encore d'une dizaine de siècles en arrière, nous trouvons dans les imparfaits comme amabam, dans les futurs comme amaùo, dans les parfaits comme amavi et comme dt/c-si, des tentatives toutes pareilles. Ce sont les verbes signifiant ce être <> (en sanscrit ùhO et as, en latin ffito et esse) qui viennent s'accoler au verbe principal. Mais jetés au milieu d'une conjugaison syntliétique, ces auxiliaires sont aussitôt absorbés. Il nous est possible enfin de découvrir une première tentative dès la période indo-européenne. Le futur (grec oûaw, sanscrit tiâsjâmi) composé avec l'auxiliaire as, ainsi que les autres temps composés avec le même auxiliaire, sont des essais qui montrent combien de fois le langage a eu recours au même moyen, avant de réaliser enfin le progrès qu'il avait en vue.

CHAPITRE II LA LOI DE RÉPARTITION Preuves de

l'existence d'une répartition. — Limites du principe de répartition. Nous appelons « répartition » l'ordre intentionnel par suite duquel des mots qui devraient être synonymes, et qui l'étaient en effet, ont pris cependant des sens différents et ne peuvent plus s'employer l'un pour l'autre. Y a-t-il une répartition? — La plupart des linguistes le nient. Quand ils se trouvent en présence de faits trop visibles, ils déclarent que ces faits ne comptent pas, qu'on est en présence d'une répartition savante, nullement populaire. C'est le même défaut d'analyse psychologique que nous avons constaté en commençant : n'admettre l'intervention de la volonté humaine que s'il y a eu volonté consciente et réfléchie. Je ferai d'abord remarquer que le peuple n'est pas de cet avis. Il admet l'existence d'une répartition : il

The text on this page is estimated to be only 24.74% accurate

30 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE n(! croit pas qu'il y ait dans le langage des termes absolument identiques '. Ayant le sentiment que le langage est fait pour servir à l'échange des idées, à l'expression des sentiments, à la discussion des intérêts, il se refuse à croire à une synonymie qui serait inutile et dangereuse. Or, comme il est tout à la fois le dépositaire et l'auteur du langage, son opinion qu'il n'y a pas de synonymes fait qu'en réalité les synonymes n'existent pas longtemps : ou bien ils se différencient, ou bien l'un des deux termes disparaît. Ce qui a jeté le discrédit sur ce chapitre, ce sont les distinctions essayées dans le silence du cabinet par de prétendus docteurs en langage, que personne n'avait conviés à cette tâche. Il n'y a de bonnes distinctions que celles qui se font sans préméditation, sous la pression des circonstances, par inspiration subite et en présence d'un réel besoin, par ceux qui ont affaire aux choses elles-mêmes. Les distinctions que fait le peuple sont les seules vraies et les seules bonnes. Au même moment où il voit les choses, il y associe les mots. Nous allons en donner des exemples. Toutes les fois que deux langues se trouvent en présence, ou simplement deux dialectes, il se fait un travail de classement, qui consiste à attribuer des [; Quelle dit Tii

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

LOI DE RÉPARTITION. rangs aux expressions synonymes.

Selon qu'un idiome est considéré comme supérieur ou inférieur, en voit ses termes monter ou descendre en dignité. La question de linguistique est au fond une question sociale ou nationale. M. J. Gilliéron décrit les effets produits par l'invasion du français dans un patois de la Suisse'. A mesure qu'un mot français est adopté, le vocable patois, refoulé et abaissé, devient vulgaire et trivial. Autrefois la chambre s'appelait pailê : depuis que le mot chambre est entré au village, pailê désigne un galetas. En Bretagne, dit l'abbé Rousselot, les jardins s'appelaient autrefois des cowtills : maintenant que l'on connaît le mot Jardin, une nuance de dédain s'est attachée à l'appellation rustique. Peu importe que les deux termes soient de même origine. Le Savoyard emploie les noms de père et de mère pour ses parents, au lieu qu'il garde pour le bétail les anciens mots de pdré et de jmiré. Chez les Romains, coqttma signifiait « cuisine » : l'osque popirtn, qiiêt est le même mot, désigna un cabaret de bas étage. On dira peut-être que ces mots sont naturellement différenciés par les choses qu'ils désignent et qu'on ne les a jamais comparés entre eux. Ce serait soutenir que l'intelligence populaire n'est pas capable de lier deux objets à la fois. Je crois, au contraire, que

The text on this page is estimated to be only 13.83% accurate

9t LF.8 LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. coulruirc,
(jii'i! y u eu compHraison, et que le terme populaire doit à celle
comparaison une déchéance (jiii (lutrcmciil ne se comprendrait pas. En
matière lie laiif{ii((c, 1» ttigniflcsUon est le grand régulateur de la
mémoire; pour prendre place dans notre fitprit, li>H motH nouveaux ont
besoin d'être associés & ([uelgiiie mot de sens approchant. Le peuple a donc
Heft itynoiimmos, qu'il dispose et subordonne •ictori "OU idée». A mesure
qu'il apprend des mots nouveaux, il le» insère parmi les mots qu'il connaît
iU-jli. Ilirii d'iHonuanl k ce que ceux-ci subissent un rléplm rmeil, un recul,
.ussi longtemps qu'il y aura ilt'M p *ilélînir, le fait avec la même*
sponfNfMtUt' l'Inlun, vuuliinl combattre les idées de l'ÂffAif Utiii'-nui',
reproche h Thaïes d'avoir conditHAu l« prhteim ou àp-/»^ avec les*
*éléments ou *V*v/^t ""* ^itineul» élaiit l'eau, le feu, la terre, \nU, !"•*
piinvijim élunt quelque chose de plus flifiHÂf»i ft (rifn| ""^riitHubl(), comme
*les nombres. La 4MUMti'*lt full» l'i par lo penseur grec, pour être*
*pttih»*iiU\niiH ni profonde, n'en est pas moins, au*

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

LOI 1)E IIÉPARTITTON. point (le vue de la linguistique, du même ordre que les dislincUons citées plus haut. Par une apereption immédiate, les deux mots, jusque-lfi synonymes, ont été différenciés. Met Irons-no us les faits de ce genre en dehors de l'histoire du langage? Nous risquerions d'en retrancher le côté le plus important. L'hisloire du langage est une série de répartitions. Il ne s'est point passé autre chose à l'origine des langues. Il ne se passe point autre chose aux premiers bégaiements de l'enfant, car c'est par répartition qu'il applique peu à peu fi de» objets distincts les syllabes qu'il promène d'abord indifTéremment sur tous les cires qu'il rencontre. Voyons maintenant quelques elTets de la répartition dans une période ancienne de nos langues. La racine ntan semble avoir servi, dans le principe, k nommer confusément toutes les opéi'ations de l'Ame, car nous la trouvons exprimant la pensée {mens), la mémoire {memini, \i.i)i.-vr^ji. %<. la="" passion="" et="" m="" peut="" folie="" mais="" une="" psychologie="" moins="" rndimenlaire="" a="" introduit="" de="" l="" dans="" ce="" gardant="" quelques="" mots="" eu="" d="" pour="" les="" remplacer="" par="" des="" synonymes="" donnant="" enlin="" chacun="" son="" domaine="" sp="" un="" tel="" triage="" ue="" s="" point="" fait="" au="" hasard="" :=="" serait="" le="" lieu="" reprendre="" avec="" force="" parl.="" a="" mcillcl="" ve="" indo-eiii="" radier="" mcn="" paris="" bouilloi=""/>

34 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. particulière sur ce terrain purement humain et historique, toute l'argumentation de Fénelon. Nous avons l'habitude de faire une distinction entre le courage actif, qui va au-devant du danger pour le combattre, et le courage passif, qui consiste à supporter la mauvaise fortune avec égalité d'âme. Bien que pouvant exister chez le même homme, ce sont, au fond, deux sentiments différents, comme on peut le voir en observant où conduit l'un et de l'autre. Poussé trop loin, le courage actif aboutit à la témérité; le courage passif, porté au delà de la juste mesure, dégénère en apathie. On s'attendrait à voir le langage reproduire dès les plus anciens temps une distinction si naturelle; mais il n'en est rien. Dans la langue d'Homère, les deux idées ont l'air de se confondre, et le même verbe *toA;jLato*, qui veut dire « oser », signifie aussi « supporter »; le même adjectif *tXt^ixwv*, qui veut dire « patient », signifie aussi « audacieux ». Après Homère, la poésie gnômique nous fournit d'autres exemples de cette confusion : « Force est, dit un proverbe, de supporter ce que les dieux envoient aux mortels ». *To>>iiàv xp"n fà 6:8oûji 6ioi OvyjTOÎai ppoTOio-iv*. Et ailleurs : « Sois endurante, ô mon âme, dans le malheur, i. II., XX, 19; Od., XXIV, 162, etc.

LOI DE RÉPARTITION. 35 alors même que tu souffres ce qui ne peut être enduré ». C'est donc par une distinction faite après coup que Taudace (et même Taudace poussée jusqu'à la témérité et jusqu'à Tinsolence) a été confiée à ToX[j]Là(o et sa famille, tandis que la constance et la résignation sont devenues le partage de TàXaç et tX>5[j]l(ov *. Personne aujourd'hui ne songerait à nommer du même mot deux idées aussi différentes que le plaisir des sens et le plaisir idéal causé par le sentiment tout intime de Tespérance. Cependant il y a eu un temps où la même expression servait pour les deux idées. Le grec, de cette racine, a tiré une série de mots qui expriment Tespoir : èl-lç, èX-Cî^w, IXTrojjiai. Le latin en a pris les mots qui marquent le plaisir : volupe, voluptas '. Des deux côtés, l'idée restée sans représentant a trouvé d'autres symboles : t.oovtJ (de rj8o[j]Lai « goûter ») est devenu le nom du plaisir en grec, et spes^ « la respiration, le soulagement », le nom de l'espérance en latin. C'est ainsi qu'en remontant dans le passé, on trouve sur son chemin des conglomerats sémantiques. 1. Théognis, v. 591, 1 029. 2. Dans les langues modernes, la racine /o/, contenue en To).|iaa), a servi à nommer la patience en allemand (Geduld). On la retrouve aussi dans le latin tolerare. 3. Le verbe İXiztù commençait par un v ou F, comme on le voit par le parfait loXna (pour FfFo//na).

The text on this page is estimated to be only 18.41% accurate

ques qu'il a fallu des siècles pour débrouiller. La chose n'est encore entièrement faite aujourd'hui. Différence entre sentir et penser est aujourd'hui la différence marquée dans les verbes, mais elle paraît à peine dans le substantif sentiment. Aussi l'adjectif sensible, qui en français appartient à la partie affective de l'âme, a-t-il pu prendre en anglais l'acception d'« intelligent, raisonnable ». On fait qu'en latin sentir appartient plutôt à la pensée, comme on le voit par des composés tels que dissensio, consensio, et par des dérivés comme sensus. Par une confusion qui n'a pas encore tout à fait disparu, les langues anciennes désignent d'un même mot le méchant » et « le malheureux ». L'adjectif Tivof, -a les deux acceptions. Dans l'enfance des sociétés, le pauvre est un objet d'attention autant que de pitié : c'est sur ce ton qu'il est parlé des mendiants dans Homère. Tivof a peu à peu renoncé à cette équivoque, pour être exclusivement attribué à l'idée de perversité, tandis que son congénère sensus désigne l'indigent. Plus les mots sont voisins par la forme, plus ils sont une invite à la répartition. Voici une sentence, à première vue assez extraordinaire, qui nous a été conservée par Varron : ligenle esse oportet, recte. Tivof Innatus, itov/ipbi i'-Jioï, ûîwp. Uon]pâ KfifV-'xtx. Oe la même Hcine qui a donné lussus, • la peine ». nsvb, • tn puvret <> ', ■niw^i < lrc

The text on this page is estimated to be only 18.42% accurate

LOI UC RÉPAKTITiON. 3T gtosit/n nefas. Les ilcus mois
religens et reUyiosus, Olyinolugiqiieuieul synonymes, sonl opposés entre
eux. Le sens du proverbe est que la religion est uuo bonne rtiose, mais non
pas la superstition. Il y a une sorte d'élégance, i laquelle le peuple n'est
nullement insensible, li diiïérencier ainsi des mots qui sonnent presque de
même '. Les besoins de la pensée sonl le premier agent de lu repartilion.
C'est ainsi que le grec et l'allemiuid se sont rencontrés en faisant la
différence de Mann et Mensch, de ivvîp et âvôttiïiro,-. Entre àvr;p el
ivO^ww); il n'y avait originellement aucune différence de sens : l'un
signifiait « homme >», l'autre « qui a visage d'Iiommc ». Homère, parlant
des ÉUiiopiens qui habitent li l'extrémité de la terre, les appelle ËT/atoi
àvSpwv. Mais une antithèse dont l'occasion ne pouvait manquer de se
présenter a fait que peu à peu ils se sont distingués l'uu de l'autre el qu'ils
ont été opposés l'un ù l'autre. Hérodote, parlant de l'armée des Perses, dit
qu'aux Thermopyles Xerxès put s'apercevoir &ti toW.o!. jaèv âvOfWTK.!,
£ Uv, 'j\i-^ 5è àvSpsî. La distinction est ensuite devenue familière aux
Grecs. Xénophon, traitant de ['[imoar de la gloire qui fait le prix de la vie,
ajoulo qu'il cela les hommes se reconnaissent: âvo;:£i;xxvo'j)(i-T',
ttv'jpwnoi. [iôvov vûjjiil^iijievoi. Itien, ui dans le sens élymoI. .Voua
rtvierJrons sur ce puinl au cliapilri: de TAnnlogie.

The text on this page is estimated to be only 18.65% accurate

k 38 1E9 LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. logique de àv»lp, ni dans celui de àv9pwT:o(, ne les prédestinait à cette opposition '. Quand l'esprit populaire s'est une fois avisé d'un certain genre de répartition, il a naturellement la tentation d'en compléter les séries. On sait qu'il y a des longues où les dîfTérents actes de la vie ne sont pas désignés de la même façon s'il est question d'un personnage élevé en dignité ou d'un homme ordinaire. Les Cambodgiens ne désignent pas les membres du corps, ni les opérations journalières de la vie, par les nu^mes termes s'il s'agit du roi ou d'un simple particulier. Pour exprimer qu'un homme mange, on se sert du mol si; en parlant d'un chef, on dira pt'sa; si on parle d'un bonze ou d'un roi, ce sera soi. En parlant à un inférieur, « moi » se dit ar>/i; à un supérieur, knhom; à un bonze, clikan '. Les sectateurs de Zoroastre, qui considèrent le monde comme partagé entre deux puissances contraires, ont un double vocabulaire, suivant qu'ils parlent d'une créature d'Ormuzd ou d'une créature d'j\hriman. Ces exemples nous montrent la répartition marquant une empreinte plus ou moins profonde, comme on voit telle habitude d'esprit à peine marquée. C'est l'ailjectif (SvBpiuitoi ajanl d'nord été odjectif) qui prend la «r^iiiUcalioD la plus générale. U en est de [nfrne pour .Vnnii et Uensck. Il en est de même aussi en rj'antais, pour l'homme et l'homme hamaiiit. 2. Nous avons en français quelque chose de aetnblabEe, mais aeulenien n'est l'état rudimentaire. Pour marquer l'opposition entre l'homme et les animaux on a poitrine et poilrail, narinri et Hawoui, de. Il n'est sans dire que l'étymologie n'y est pour rien.

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

LOI DE RÉPARTITION. 3!t quée chez l'un et gouvernant toute la vie chez un autre. Rien au fond n'est plus naturel ni plus nécessaire que la répartition, puisque notre intelligence recueille les mots de dilTérents flgs, de dilTérenls milieux, et qu'elle serait livrée à k plus absolue confusion si elle n'y mettait un certain rangement. Ce que font les recueils de synonymes, nous le faisons tous : quand on examine les termes que l'usage distingue ou subordonne, on constate que l'étymologie justifie rarement les différences que nous y mettons. Si nous prenons, par exemple, les mots de genre et d'espèce, quel motif y avail-il à donner plus de capacité au premier qu'au second? A Vembranement qu'à la classe? Si uous prenons les mots de division, brigade, rêgimcni, bataillon, ces termes techniques, si exactement subordonnés les uns aux autres, n'ont cependant rien qui les désignât spécialement fi telle ou telle place. Peut-être ferions-nous une constatation semblable s'il nous était possible de remonter jusqu'à l'époque où a été constituée la série des noms de nombre. En passant des idées matérielles aux idées morales, nous verrions encore mieux les effets de la répartition. Entre Veslime, le respect, la vénération , on n'aperçoit nulle gradation imposée par i'étjmologîe. Il a fallu des esprits exacts et précis, une société ordonnée et soucieuse des rangs, pour

The text on this page is estimated to be only 23.22% accurate

40 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. établir certaines distinctions : est-ce une raison pour les mettre en dehors de l'histoire du langage ! Nous savons peu de chose sur la création du langage : mais la répartition en est le véritable démiurge, elle a été cette seconde création, cette *melior Natura* dont parle Ovide en retraçant les « successifs du monde. Cependant la répartition, comme toutes les que nous passons en revue, a ses limites. Il faut d'abord — cela est trop clair — qu'elle trouve une matière où se prendre. Comme elle ne crée pas, mais s'attache à ce qui est pour en tirer parti et le perfectionner, il faut que les termes à définir existent dans la langue. Nous pourrions citer certaines confusions dont, faites d'un mot, même les idiomes les plus parfaits n'ont jamais réussi à se débarrasser. Inversement, l'esprit ne parvient pas toujours à féconder toutes les richesses que le langage vient lui offrir. Le mécanisme grammatical, par la combinaison des éléments existants, peut produire une telle quantité de formes que l'intelligence en soit embarrassée. Georges Curtius a compté que le nombre des formes personnelles du verbe grec s'élève à 268, nombre considérable, quoique bien ^{^^^y^}

The text on this page is estimated to be only 14.86% accurate

LOI DE RÉPAntmON. iiiifcriciir encore à celui du verbe sanscrit, qui jusqu'ix 891 . Mais la répartition n'a pu lii'er parti de iclle aboiuiance : c'est beaucoup âéjh que le grec ait su diiréreacier ses quatre prétt5rils (iniparfaït, aoriste, parlait, plus-que-parfail). Entre le futur premier et le futur second, entre le parfait premier et le paerpU second, l'observation la plus attentive n'a pi| constater aucune différence sémantique. Outre cette surproduction de temps, nous avons une surproduction de verbes. Si nous prenons, par exemple, la ^ racine y^Y. « fuir », nous avons à côté de ysjyw un verbe ouv-j-ivw, qui a le même sens. A côté de ^-i-'-on a fÛTxiji. A côté (le ntfx'nÀT'.fx'. , on a -Xïïfiuj. Le seul verbe signifiant « étendre " est représenté par teivu, TiTiïvi,) et -laivîiu. Nous avons fiaivw, ÊiSïijjit et fii^xw, qui signilient liius trots " marcher ». L'eUUinclion des foruifs inutiles ' vient heureusement diminuer le poids de cû capital mort. Une autre limite nu principe de répartition vient du degré plus ou moins avancé de civilisation. Il y a des nuances qui ne sont faites que pour les peuples cultivés. A la synonymie on rconnoait de quels objets la pensée d'une nation s'est surii-ul pnin .npée. Les distinctions sont d'abord i>i\{>j~. |i.ii

The text on this page is estimated to be only 22.75% accurate

42 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE l'a dû, consiste à voir la différence des choses sera blables. Cet esprit se communique jusqu'à un certain point par le langage, car à reconnaître les différences que les mieux doués ont été d'abord seuls à sentir, la vue de chacun devient plus pénétrante. Une question qui concerne plutôt le philosophe que le linguiste serait de savoir comment cette répartition se fait en nous, ou, pour dire les choses de façon un peu plus précise, mais intelligible, si nous avons dans notre tête un dictionnaire des synonymes. Je crois que chez les esprits attentifs et fermes ce dictionnaire existe, mais qu'il s'ouvre seulement en cas de besoin et sur l'appel du maître. Quelquefois le mot juste jaillit du premier coup. D'autres fois il se fait attendre : alors le dictionnaire latent entre en fonction et envoie successivement les synonymes qu'il tient en réserve, jusqu'à ce que le terme désiré se soit fait connaître.

V r CHAPITRE ni L'IRRADIATION Ce qu'il faut entendre par ce mot. — L'irradiation peut créer des désinences grammaticales. Nous appelons ainsi, faute d'un autre terme, une série de faits qui n'a pas encore été dénommée. A vrai dire, on ne Ta guère observée jusqu'à présent, quoiqu'elle soit d'une réelle importance pour la psychologie du langage *. Quelques exemples feront comprendre de quoi il s'agit. Les verbes latins en sco^ comme maturesco, marcesco^ sont communément appelés « inchoatifs », parce qu'ils ont l'air de marquer un commencement d'action ou une action qui se fait peu à peu. Mais cette nuance n'appartenait pas primitivement à la désinence SCO. On ne la trouve pas dans nosco^ « je connais » ; scîscOy « je décide » ; pascOy « je nourris », etc. 1. 11 faut excepter toutefois les deux savants américains M. Whcelar et M. bloomfield, dont on trouvera cités les travaux plus loin. M. Ludwig, sous le nom d'Adaptation, a d'abord attiré l'attention de ce côté.

The text on this page is estimated to be only 15.59% accurate

à LUS LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE On ne la trouve pas davantage dans les langues congénères, D'où le latin l'a-t-il donc prise? Elle vient des verbes comme *adulesco*, *loresco*, *sciesco*. etc. On ne grandit, on ne fleurit, on ne vieillit pas en un instant : l'idée d'une action lente et graduelle s'est d'abord introduite dans ces verbes, a paru ensuite inhérente au suffixe. Elle y a été irradiée. Quelque chose de semblable s'est passé pour les verbes dits desideratifs, comme *esturio*, *esuriō*, *esuriō*. S'ils suivent la conjugaison, d'ailleurs assez rare, on voit, c'est qu'ils ont, là ce que je crois, pris modèle sur *silio*, ■■ avoir soif >. La syllabe qui précède la désinence n'est pas autre chose — malgré la différence de quantité — que les suffixes /w ou sw qui forment tant de substantifs en latin : emploi; « acheteur »; *scriptor*, « écrivain » ■■, *esuritor* (/-tor), « mangeur » ». La note desiderative est si bien entrée dans cette désinence, que Cicéron, parlant de Pompée, pouvait écrire *Attilius*, bien sûr d'être compris : *Sullae animus ejus elproscripserat*. Rappelons ici une discussion du siècle dernier qui montre combien il est aisé de se tromper en cette matière : on a plus vite fait de donner l'étymologie l.c. en grec *ispion* ». - je trouve, *tipiiflox*, ■ je blesse >. *iiipaitu*, • ie cours >, etc. Dans *HumCr*, on s'ajoute inilueément à tous les verbes. Voir, par ex., *Odyssée*, XVII, 331 et 335, *XVIII*, 33», etc. Ce *Uc* mime *di-Bincinci*! se trouve aussi en *Hiacrit*, mais elle n'a pas d'autre *ARE* te «en» inuhoalir. a. Il y a une *lilTérence* Jo quantili, lesuFlixetor ayant eu *primiUTemcui*, selon l'occurrence, o long *OMM/bret*. Cf. en grec *f lîmp*, ^^:op<t^uàc.

IRRADIATION. . 45 — vraie ou fausse — d'une désinence, que d'en retracer la naissance et la propagation. Au sujet de ces verbes en urire[^] le président de Brosses, dans sa Méchanique des Langues, écrivait : « La terminaison latine urire est appropriée à un désir vif et ardent de faire quelque chose : micturire[^] esurire[^] par où il semble qu'elle ait été fondamentalement formée sur le mot urere et sur le signe radical ur, qui, en tant de langues, signifie le feu. Ainsi la terminaison urire était bien choisie pour déterminer un désir brûlant. » Voltaire, plus avisé, proteste. Flairant quelque'une de ces théories dont était coutumier le Président, il lui fait des objections. « Où est Tidée de brûler dans des verbes comme scaturire^{^^} sourdre »?...Ce petit système est fort en défaut; nouvelle raison pour se défier des systèmes. » Il existe en grec un groupe de verbes terminés en wto, qui expriment une maladie du corps ou de l'Ame : ooovti'iw, « avoir mal aux dents •, de ocoûc, « dent •;

46 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. Puis on a pu sur ce modèle broder des variations : çuXXidtbD (en parlant d'un arbre), c ne produire que des feuilles » ; lkU€opianù, c avoir besoin d'ellébore > ; , c avoir la maladie de vouloir être stratège >. L'idée de maladie est entrée dans cette désinence, mais elle ne s'y trouvait nullement à l'origine. Le point de départ dail être cherché dans quelques substantifs en ta, comme o©9aX[jL'la, « ophtalmie » ; jjLsXayyoX'la, « humeur noire * ». Delà est parti le mouvement : mouvement qui a produit un groupe qu'on pourrait appeler le groupe nosologique. Citons maintenant un exemple tiré du français. Nous avons un suffixe péjoratif a7r6% qui forme les mots comme mardlre, bellâtre, douceâtre. L'histoire en est instructive ; mais il faut la reprendre d'un peu haut. Le lieu d'origine se trouve en grec, où il y avait des verbes en aÇw, sans aucune signification fâcheuse : 6au[jLàÇw, « j'admire » ; (rirouSâîJw, « je m'applique » ; or^oXàÇw, ((je prends du loisir ». De là des substantifs en aoTTip, comme Sixacrvip, «juge » ; spyacTYip, « ouvrier ». Dans le nombre, nous voyons déjà se glisser quelques mots d'apparence suspecte : TraTpacrryip, « celui 1. Du reste, par elle-même, cette formation en ta n'implique rien de ce genre : àppiovia, « union • ; SiSao-xaX^a, « enseignement » ; |X£

IRRADIATION. 47 qui fait le père » ; pirpà^eeipa, « celle qui fait la mère » ; IXaia

48 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. gîeux », on forme frùmmeln, « faire le cagol ». Quelquefois le verbe en eln est tiré directement d'un autre verbe : dcitlen^ w interpréter » ; deuteln^ « subtiliser sur un texte ». L'idée dépréciative est entrée après coup dans cette désinence, qui n'avait à l'origine aucune signification fâcheuse. La formation en eln vient d'anciens substantifs en el, comme on le voit par Zweifel et zweifeln, Sattel et satteln^ Wechsel et we-chseln, Handel^V handeln. Mais comme parmi ces substantifs il y en avait quelques-uns à sens diminutif, tels que Wûrfel^ « dé »; Schnitzel^ « copeau, rognure » ; Äugel, « ocellus », cette circonstance a suffi pour imprégner la désinence verbale d'une saveur particulière. Dire que ce sont des produits de l'analogie est une explication insuffisante : l'esprit populaire a multiplié ces verbes parce que l'irradiation y avait fait entrer une signification spéciale *. L'idée diminutive elle-même est une idée, si je' puis parler ainsi, de second mouvement. Les suffixes qui, en grec et en latin, ont servi à former des diminutifs, n'avaient pas ce sens à l'origine. Mais une fois que ce sens y est entré, ils se propagent indéfiniment. On sait la fécondité que le latin a déployée sur ce point. Comme un jardinier qui s'applique à diversifier une fleur adoptée par la mode, l'esprit populaire, une fois mis en goût, produit des diminui. On pourrait faire des observations toutes semblables sur nos mots français en Hier, comme sautiller, en été, comme tarhetc, etc.

The text on this page is estimated to be only 13.93% accurate

IRRADIATIONlifs de loulo fûrme'. On voit mēoie alors le suffixe diminulif s'altacher à des pronoms : uKiig (pour uniilifs), singuli, nliigiiUis, en sout des exciuples. Tout le monde sait quelle esl la richesse de l'ilalica. Quelque chose de semblable s'observe aussi dans certains dialectes de l'allemand moderne '. L'irradiation peut, pour le linguiste, devenir une cause d'erreur, s'il s'obstine à vouloir trouver dans le mol l'énoncé textuel de ce qu'il dit à l'esprit. Je ne connais guère de suTtixe un peu signifieaLif qu'oD n'ait essayé d'expliquer ;l l'aide d'un substantif ou d'un verbe. Encore tout récemment on a voulu voir dans monumentum, anjumentum le verbe memini'. D'autre part, PoU voulait reconnaître dans les noms patronymiques comme 'AtpEiîîîî, [lîiXstSiiç le substantif EİSo;, H apparence >< , quoique des noms comme n; iufjiioîîî:, Ti/xfAwviàSî.î, où le même suflîxe se présente sous une forme difTérente, eussent dû lui suggérer des doutes. C'est ainsi encore que Corssen a cru voir un verbe kar, « faire >i, dans des mois comme voliicev ou comme ambiitarrum, une racine bhar, « porter », dans celeber, cribnnn. I. Nous citerons à lilro d'tchanllilons : anititida, iipicu'a. avuneulas, atjellui, cofoUa, batiUum, etc. l

The text on this page is estimated to be only 18.60% accurate

LES LOIS ÎMELLECTUELLES DU LANGAGE Il o&l vrai que l'erreur commise par les savants est commise aussi par le peuple. Mais on doit avouer que celui-ci se trompe avec plus d'esprit. L'anglais sweet-heart, qu'on écrit comme s'il signifiait « mon doux cœur », est formé du même suffixe que niggard, shtygart, coward. Il faudrait donc écrire sweelard.

The text on this page is estimated to be only 18.65% accurate

IRRADIATION. 51 liment que dous avons du lalin leur donne
raison — que dans le participe est contenue une idée d'obligation. Celte idée
d'obligation y est cependant entrée après coup. En efTet, les participes en
dus, (la, dum, ainsi que les gérondifs correspondants, n'exprimaient pas
autre chose & l'origine que l'idée de l'action, soit passive, soit active. C'est
ce que montrent bien les anciennes Tormules officielles, n Ont assisté à la
rédaction de l'acte « se dit en lalin ; Scribendo adfueiioil. V A présidé à
l'exécution de l'ouvrage « se dit : Præfuit operi faciundo '. Les écrivains
latins nous ont d'ailleurs laissé d'assez nombreux exemptes de ce sens
purement actif ou passif. Tite-Live raconte que les Gaulois furent taillés en
pièces pendant qu'ils recevaient l'or de la rançon de Rome : inler
acdpiendiim atinim cxsi sunt. Cicéron, dans son Traité des Devoirs, parle
successivement de l'injustice commise ou subie. Il termine la première
partie par ces mots : De inferenda injuria satis dictum est. " En \oiWi assez
sur les injustices que l'on commet soi-même. » J'ai multiplié à. dessein tes
exemples h cause des idées fausses qui règoeal encore sur ce point'. La).
Ou rni>me aperii fadunilo (Orelll, 6'T.l). en taisant de fk'iundum un
subatnnUr nriitre, semlilalile pour le sens au frantaU eonfeelion. i. La vrnio
solution \ éH ùoanic par M. L. Havei. Les uxeiniilps ont t'é réunis par noirs
elive regrell* S. Dosson, De parlicipii ijtTuniUvi figni/leatione, llaclietlr,
1887. Voir nussice que j'ai dit dans les Uémoiitt il* la SoeUlé H»
lingiiUliiue, ViU. 301.

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

ta LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. a été cité
n'est qu'une nuance subsidiaire qui a pénétré par usurpation il y a
formes de ce genre. Pour expliquer comment elle y a pénétré, il faut
étudier certaines formules comme : Decemvri nunc legibus
scribendis. — Quattuor viri legum curant/arum. Mais dans ces formules
un substantif au lieu du verbe, le sens restera le même. Cependant le
substantif n'a rien en lui-même qui indique l'idée d'obligation. Tout le
monde connaît la distinction que la linguistique fait entre " l'élément
matériel » et « l'élément formel » des mots. A toute époque on s'est
demandé si ces deux éléments sont de même origine, ou s'il n'y a pas entre
eux quelque différence de nature. Je n'ai pas à traiter présentement cette
question. Je veux seulement montrer qu'il peut nous arriver de considérer
comme appartenant à des lettres ou des syllabes prises sur " l'élément
matériel ». C'est un phénomène d'irradiation. Un exemple nous est fourni
par les parfaits grecs Cil »%, comme XiXux», iKoiXi.xa. Georges Curtius,
avec une rare clairvoyance, a montré que ce x n'est pas différent du c de
facio, Jacio, et qu'il est encore

The text on this page is estimated to be only 16.15% accurate

rmADIATION. 53 englobé dans la partie « matérielle » du niol en certains verbes comme y,xw, i;yJxM, ô)ixto '. H a sutn qu'il fût voisin de la désinence pour qu'il devint désinence lui-même. Appeler un tel phénomène

fpS LE8 U>IH INTELLECTUELLES DU LANGAGE. qffil
 exiMc une seconde personne du verbe qui se f[^]rmine en e : Da bis te? —
 Lebsie auch noch? — Was m[^]mnIH? — Jetzt haste 's. L'origine de cet e
 n'est pas AffuUutnf[^] : il y faut voir un reste du pronom de la ft#i/'onde
 [lOTHonne rfw, dont la consonne s'est éteinte d dont la voyelle a fait corps
 avec le verbe. Mais si fj',% M;#:ondes personnes nous venaient d'un âge
 loînUin, on prendrait la voyelle pour un reste de désiO» exemples, dont l'un
 nous reporte aux premii[^]rfs périodes de la langue grecque, dont les deux
 hulrHH sont de notre temps, montrent qu'il se fait fhn emprunts de l'élément
 formel à l'élément malérU[^]\^ rirradialion étant la cause de ce transformisme.

CHAPITRE IV LA SURVIVANCE DES FLEXIONS Ce que c'est. — Exemples tirés de la grammaire française De Tarchalsme. Quand une flexion, soit sous l'action des lois phoniques, soit par quelque autre cause, vient à disparaître, il ne s'ensuit point qu'elle va cesser d'exister pour l'esprit. Elle se maintient pour celui-ci encore longtemps, grâce à la tradition, grâce à la place que le mot occupe dans la phrase, grâce aussi à certaines comparaisons que fait instinctivement notre mémoire avec des constructions analogues. Cette survivance de la flexion n'est pas une chose indifférente, ni sans influence sur la syntaxe. Ceci va devenir plus clair par quelques exemples. Nous avons dans nos grammaires françaises une règle qui peut, au premier abord, paraître arbitraire, mais qui n'en repose pas moins sur un juste sentiment de la langue. Il est défendu d'employer un mot en qualité de complément de deux verbes, si ceux

The text on this page is estimated to be only 18.94% accurate

LES LOIS INTELLFXTI ELLES DU LAXGAi:!!:, ci exigent des cas différents. Alors même que le mol en question reste exlérieurement iilentique, la dũfense subsiste. Il n'est [joint permis de dire, par exemple : '. Vous savez que je vous ai toujours respecté et porté une vive affection ». D'où vient celte défense? — Elle vient de la survivante, au fond de noire esprit, d'une déclinaison matériellement abolie. L'idée du dalif, qui continue d'exister chez nous, ne permet pas le mélange avec l'accusair, quoique, dans l'exemple présent, celui-ci soit le même. La règle, je le répèle, n'est point artificielle : nous le sentons tous, eu lisant lu phrase fautive. C'est qu'il j a une réminiscence qui nous sert de guide. 11 faudrait, en transportant la phrase à la troisième personne, dire : « Vous savez que je (c respecte et lui porte une vive affection ». Le souvenir à moitié présent de le el lui empêche les deux vous de se confondre. Pour la même raison il faut dire, en répétant le pronom, quoique le pronom ne change point : n Je te remercie et (e serre la main ' ». Nous voyons ici une flexion détruite continuant de s'imposer à l'esprit grâce à l'association avec une forme similaire. I.PaDB ses Remarques sur la langue française, Vttugelaa Tait mention Je cMe rOgle - • Celle rfRlc, dil-il, est tort belle et trtâ conforme à la imrelË cl a la netteté du langage >. C'est ce que Guillaume de lliimlioldl exprime ilc son cùlt! en ces termes : lEsiinhen die Furmen, nicht nber die Form, die vielmehr ihita alten Gcist über die oeuen UfflgesUllungen aiisgoag •,

The text on this page is estimated to be only 21.71% accurate

hi SWVIVANCE DES IXEXION: Moyennant quelques prûficux restes de ce genre, on peut dire que la déclinaison des pronoms subsiste h peu près tout entière en frutiçais. Le datif couLinue de se faire sentir quand nous disons : « Accorde-moi ta protection, donne-/»;' du repos, ue nous faisons pas d'illusions, n'allez pas vous chercher des regrets ». L'accusatif existe pareillement. 11 y aurait quelque chose de blessant pour notre syntaxe intiîrieure à dire en une seule phrase : » Oû se sont cachés, qui a dispersé nos amis' >• Une autre forme latine qui continue de vivre, bien qu'en apparence elle ait succombé, c'est le neutre. Peut-être même en faisons-nous un plus grand usage que les Latins. Nous disons : « Le beau, le vrai, le bien, l'honnête, l'utile, l'agréable, l'inlini, l'intelligible, le contingent, le nécessaire, l'absolu, le divin ». La langue philosophique en est remplie. De même la critique littéraire, n le fin, ie délicat, le romanesque, l'atroce ». « Xavier de Maistr, dit Sainte-Beuve, a trouvé sa place par le naïf, le sensible et le charmant. » La Bruyère parlant de Rabelais : « Oû il est mauvais, i| passe bien au delà du pire.... Oû il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent). »

The text on this page is estimated to be only 21.89% accurate

I S8 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. Cette faculté d'employer les adjectifs à un genre qui semble être sorti de la langue vient de la présence d'un certain nombre de pronoms neutres qui ont été sauvés du naufrage, savoir le (" je ne le souffrirai pas, me le pardonneriez-vous? ■>), ce (« ce fut la cause de ses malheurs, ce n'est pas qu'il soit méchant, t'est il vous de commencer... »), que (" que ferons-nous, que vous en semble? »), quoi ((I yûi de plus insensé, un je ne sais quoi... »). Il a suffi de ces mots et de quelques autres semblables [pour maintenir le genre neutre dans l'esprit et dans la langue, et pour lui permettre une extension qui n'est pas près de s'arrêter. Nous voyons même que des substantifs féminins, comme quelque chose, rien, ont perdu leur genre pour passer au neutre. Voici un exemple de survivance pris en dehors des pronoms. Le français a perdu sa déclinaison, et cependant il continue d'employer des ablatifs absolus. « Lui mort, toutes nos espérances sont anéanties. « — (1 La nouvelle s'étant répandue, des attroupements se formèrent. » Qu'avons-nous autre chose ici, que des propositions absolues à la manière latine? devant une construction de ce genre, notre analyse logique reste en défaut. C'est un des exemples qui montrent

The text on this page is estimated to be only 23.84% accurate

LA. SURVIVANCE DES FLEXIONS. combien il est difficile de séparer une langue de ses origines, et de quelle obscurité serait menacé le français s'il cessait de s'éclairer à la lumière du latin. Un autre exemple est le génitif, qui, comme on sait, a longtemps persisté dans certaines locutions : CHâtel-Dieu, le pai'vis Notre-Dame, les quatre fils Aymon. Mais cette construction étant devenue obscure, l'intelligence populaire l'a transformée, comme on va le voir dans un instant. Ces survivances sont instructives, parce qu'elles nous induisent à penser qu'il n'en a pas été autrement pour les langues anciennes, et que là où il y a quelque interdiction ou quelque tolérance inexpiquée, nous avons peut-être l'action prolongée d'un état de choses antérieur. C'est ainsi sans doute que doit s'interpréter la règle connue sous la formule La loi de survivance, comme la loi de répartition ', a ses limites. Quand une flexion n'est plus représentée qu'à un petit nombre d'exemplaires, quand ces exemplaires sont eux-mêmes devenus méconnaissables, l'intelligence, dépourvue de direction, ne sait plus à quoi se prendre. Une prudence instinctive, qui est le produit de beaucoup d'essais t. Vi>ir d-dcsaus, p. Kl.

The text on this page is estimated to be only 23.47% accurate

I CO LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. mal réussis, fait qu'alors on renonce à des constructions devenues trop difficiles à comprendre. Il est rare que le peuple manque à cette précaution. Ce qu'il ne comprend pas, il l'abandonne ou il le transforme. Il a transformé, par exemple, la construction génitive dont il vient d'être parlé. Dans des expressions comme : la place Maubert, le quai Henri IV, ce n'est plus un génitif que nous percevons, mais il nous semble que nous prononcions le nom même de ces voies publiques. Ainsi s'est formée une construction qui a fini par prendre le plus grand développement, et à laquelle nous devons la plupart de nos noms de rues, de quais et de boulevards, sans parler des mille inventions de l'industrie '. Il peut arriver que les survivances soient entretenues dans la langue littéraire, alors que déjà elles ont disparu de la langue du peuple. C'est ainsi que la poésie a conservé l'habitude des inversions, qui ne sont pas autre chose qu'une liberté des anciens temps. A la condition qu'ils ne nuisent pas à la clarté) ces restes d'un Age antérieur sont précieux : ils apportent au langage de la dignité, de la grâce et

t. LA SURVIVANCE DES FLEXIONS- 61 de la force. Mais il ne faut pas que l'écart devienne trop grand. Si les libertés de la syntaxe supposent l'existence de flexions depuis longtemps abolies et oubliées, une certaine obscurité ne peut manquer de se répandre. La forme la plus subtile de Yarchaïsme est de faire appel à des moyens grammaticaux qui n'existent plus dans la conscience populaire. S'il est relativement aisé de remettre en circulation d'anciens mots, il est beaucoup plus difficile de ramener et de faire comprendre les anciens tours. La survivance est donc une loi du langage dont il appartient à chacun, selon l'idiome et selon l'occasion, de mesurer les justes limites *. i. Voir ce que j'ai dit au sujet de Tallemant dans mon livre : De l'enseignement des langues vivantes^ p. 60.

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

CHAPITRE V FAUSSES PERCEPTIONS Nous sommes ainsi conduits : par le premier d'un phénomène proche parent du précédent : " la fausse perception ». Nous constatons ici où nous croyons souvent percevoir la désinence elle n'est pas. Ainsi un Anglais, prononçant le pluriel oxen[^] croit sentir dans la syllabe en la marque du nombre : cependant on a simplement ici le thème anglo-saxon ox, " hœuf »; sanscrit, »/iia». La vraie marque de la pluralité est tombée. Il est aisé de voir à quoi tient cette illusion. C'est que le singulier, ayant perdu la moitié du thème, est réduit à la syllabe ox. Dès lors, entre le singulier et le pluriel, il y a une différence qui est interprétée comme servant à l'expression du nombre. Le peuple a le sentiment de l'utilité, mais nullement le souci de l'histoire. Il emploie ce qu'il a; s'il fait des perles, h

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

FARSES PERCEPTIONS. «3 il utilise ce qui lui reste. Il fait entrer du sens en des syllabes qui n'en avaient pas. La perception est donc fautive au point de vue de l'histoire, mais au point de vue de l'histoire seulement. Le même exemple peut servir pour l'allemand. Il est même arrivé que l'allemand s'est si bien persuadé avoir une désinence, qu'il a mobilisé cette syllabe et en a fait librement usage. Non seulement il décline : der Oelis, die Ochsen, mais il fait : der Mensch/i, die Meischi/en, et même, en déclinant des mots d'origine étrangère : der Soldat, die Soldat-en. L'allemand a une autre syllabe dont l'histoire est encore plus instructive. Quand on dit que Kind fait au pluriel Kinder, on donne à entendre que er est la désinence du pluriel : cependant er n'est pas autre chose que le suffixe es ou er que nous avons dans le latin gener-is, dans le grec παιδι-(-ων). Ce qui n'a pas empêché que toute une catégorie de mots ait suivi ce module : die y/eiber, die Lämmer, die Dämer, die Lieder, die Gefährten. On peut donc dire que le sentiment qui fait aujourd'hui reconnaître dans Kinder, Weiber, Hühner une désinence du pluriel est, au point de vue de l'histoire, (me fautive perception, ce qui n'empêche pas qu'elle soit devenue une désinence régulière de la langue allemande. I, L'anglais child, qui mettait antérieurement au pluriel children, citre, ■ encore aujourd'hui pa^(-II)(^süßes b a^llne en : children. Sur l'anglais pH

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

fil LES LUIS INTELLECTUELLES DU LANHACiE. Les faits
tic ce genre sont plus aîs<5s à observer dans les langues modernes que dans
les langues anciennes. On en devine aisément la raison, qui n'est aufre que
le manque de documents antérieurs. Toutefois, nous voyons qu'en latin l'e
de duke, nolfi/e, fait l'cfTcl d'être le signe du neutre, quoique le neutre soit
simplement reconnaissable li l'absence de désinence. Il suffit de rapprocher
le grec iÔpi,, neutre '3pi, ou ^/apiî, neutre EÛ/ap'-, pourvoir que l'e de
(luke tient la place d'un ancien i final. Si l'on pouvait interroger un
contemporain d'Auguste sur l'impression qu'il a des mots comme onm,
srcfun, il dirait sans doute que la syllabe tis est \k pour marquer la
désinence. Un Grec, dans l'imparfait £),yE, dans l'aoriste ëX-jo-s, pensait
sentir la troisième personne, quoique la marque de cette troisième personne
(un f) fût tombée. Une autre sorte de fausse perception est de croire à la
présence de formes grammaticales qui n'ont jamais existé. En latin, la
déclinaison est au pluriel d'un cas plus courte qu'au singulier : en effet, le
datif et l'ablatif ne possèdent et n'ont probablement jamais possédé qu'une
seule el même désinence plurielle. Cependantce déficit n'est pas senti. On le
sent si peu que les linguistes ne sont pas encore d'accord pour savoirqucl
est, des deux cas, celui qni manque. mitive de Hind et île cliild, voir les
Mimolre» de lu Soc'iélé de linfiuit liqilt, L vu, p. US.

The text on this page is estimated to be only 22.39% accurate

FAUSSES PERCEPTIONS, 65 Nous venons de voir que la perle d'une dr[^]sincence peut ajouter à la valeur significative de ce qui survit. Les phénomènes bien connus de VUmlaut et de VAblaut tirent de là la plus grande partie de leur importance. On sait que la différence de voyelle entre jnan et men, entre Vater eX Vâler n'est nullement primitive, mais que << l'adoucissement » de Va en e ou en à et dû à l'influence d'une syllabe finale autrefois préexante, mais plus tard emportée par l'usure du temps. Cette différence de voyelle suffit pour distinguer le pluriel du singulier, lille a même d'autant plus de valeur qu'elle est seule aujourd'hui à marquer un in|)orl^{nnl} rapport grammatical. Cette façon de niai-ijuer le pluriel, si elle avait pu être introduite partout, aurait eu le mérite de l'élégance et de la brièveté. On ne peut penser à la différence entre man et men sans songer aussitôt à la différence qui existe dans la conjugaison entre les divers temps de certains verbes : sing, sang, sung. Lit aussi le sentiment présent de la langue n'est point d'accord avec l'histoire. Il semble que cette variété de voyelles ait été inventée exprès pour marquer la variété des temps. Cependant il n'en est rien : en remontant de quelques siècles en arrière, on constate qu'elle n'est qu'un accompagnement d'autres exposants, lesquels sont les exposants significatifs et véritables. La

66 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. diversité des voyelles est produite par des raisons secondaires, raisons d'accentuation ou de contraction. Mais le sentiment suggéré par la langue moderne, c'est que le changement d't en a est destiné à indiquer le prétérit, que le changement de Vi en u est fait pour marquer le participe. N'étant pas significatif à l'origine, ce changement de voyelle est devenu significatif. Peut-être même y a-t-il entre cet avènement à la signification et la chute de l'appareil flexionnel une connexion plus intime, car on peut soupçonner que le peuple ne laisse tomber ce qui lui est utile que s'il sent déjà par devers lui qu'il a le moyen de le remplacer.

CHAPITRE VI DE L'ANALOGIE Idée fausse sur l'analogie. —
Cas où le langage se laisse guider par l'analogie. — A. Pour éviter quelque
difficulté. — B. Pour obtenir plus de clarté. — C. Pour souligner soit une
opposition, soit une ressemblance. — D. Pour se conformer à une règle
ancienne ou nouvelle. — Conclusions sur l'analogie. Dans les livres de
linguistique publiés depuis quinze ou vingt ans l'analogie occupe une
grande place, non sans raison, car l'homme est naturellement imitateur, et
s'il a quelque expression à inventer, il a plus vite fait de la modeler* sur un
type existant que de s'astreindre à une création originale. Mais on se trompe
quand on présente l'analogie comme une cause. L'analogie n'est qu'un
moyen. Les vraies causes, nous allons tâcher de les montrer *. Les langues
recourent à l'analogie : A, Pour éviter quelque difficulté d'expression. —
Une formation plus commode ayant été trouvée, 1. Je suppose qu'il est
inutile de répéter ce que j'ai dit en commençant sur cette volonté à demi
consciente et opérant à tâtons qui préside à révolution du langage.

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

68 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. l'aDcienne formation est, en qticlqne sorte, arrêtée en sa force d'extension, réduite à ce qu'elle possède, privée de toute occasion de s'enricitiir davantage. Mais dès lors qu'elle ne s'enrichit plus, elle s'appauvrit. L'Iiihitnile fait que tantôt sur nn point, tantôt sur un aulie, l'ancienne formation est délaissée, Hlle finit par n'avoir plus qu'un petit nombre de spécimens qui lui restent fidèles, spécimens eux-mêmes de plus en plus incomplets et incertains. Un exemple frappant nous est fourni par le grec, avec ses deux conjugaisons en ^^ et en m, que nous voyons en concurrence dès les plus anciens temps, mais avec un constant recul de la conjugaison en [ii, un constant progrès de la conjugaison en eu. La première est, sans aucun doute, la plus ancienne', comme elle est la plus compliquée et la plus dirricile.»Aussi est-ce une formation close, réduite it une centaine de verbes (à la vérité, très importants), dont le nombre n'augmente plus. Dès l'époque homérique, la conjugaison en ^i est non seulement . parquée, mais attaquée chez elle. A côté de Zzlwjy.%, l'on voit se produire un verbe os'.kvjo. Le verbe Eîfjit, K être », fait au participe wv, sur le modèle de Wuv. Le verbe e'ijli, « aller », fait h l'optatif ĩ(ii[ti, sur le modèle de Wojjai. Les verbes à redoublement, comme I. Quelques llnfinielcs. en ces dernières annijes. onl soutenu que la conjugaisun en |j,i i^lail la plus niaderne. Nous ne pouvons voir dans cette thèse «lu'un ingénieux paradoxe, que la tue seule du laiin aurait dû empêcher de naître.

The text on this page is estimated to be only 21.76% accurate

DE L ANALOGIE. 69 mjrri.),|XLfAva),YCYvo[iw, qui étaient de même sorte que rih-t,^:, Sto(,)[xi, xi-^3r,[:ti, oot décidément abandonné la conjugaison en [jli, pour passer aux verbes en t». La conjugaison* en jii présente donc le spcclacld d'une formation saccagée, battue en brèrlie. Chacune des pertes qu'elle a faites a été un gain pour la conjugaison en di. La mémoire ne se charge pas volontiers de deux mécanismes fonctionnant concurremment pour un seul et même résultat : si peu qu'elle hésite, les formes le plus souvent employées se présentent les premières. La conjugaison en w offrait l'avantage d'une accentuation plus uniforme, d'une moins grande variété de voyelles, d'une symétrie plus visible; cet o ou cet e qui vient se placer entre la racine et la désinence (/ .ii-o-i«v. Î.ù-E-T£) est comme un tampon qui empêche les contrits. La facilité plus grande devait assurer la victoire à la conjugaison en w. En latin, les choses sont encore plus avancées. La lutte est déjà terminée. Qui se douterait, sans ta lumière projetée par les langues congénères, que sîslere, b(bere,gtgnere,serere, sont d'anciens verbes à redoublement, semblables à 'ci')Ti[j.i., StSwjAi? Les survivants de l'ancienne conjugaison, esse, ferre, vette et quelques autres, sont classés parmi les verbes irréguliers. Kuore ne sont-ils irrétûliers que pour une partie de leurs formes. Le travail de rangement se

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

Itt LES LOIB INTELLECTUELLES DD LANGAGE. conliruianl
duiis le peuple, velfe a donné en bas-lalin ro/êrf, d'où le français vouloir;
passe a (tonné polére, d'où le français pouvoir. Les derniers restes ont donc
éiv |ieti à peu ahsorbés. Cependant, telle est la lenteur de ces évolutions,
qu'aujourd'hui encore, dans toutes les langues romanes, il reste un témoin,
unique ù la vérité, de la conjugaison en [xi. C'est le verbe être, qui, par ses
anomalies, trahit son origine plus ancienne. Il est d'ailleurs fortement
entamé. En espagnol on a somos, sois, son, comme si le latin était sumtis,
siifis, swit. L'ilalien lire un gérondif e«e«(/o d'un infinitif déjà modernisé
essere. Ce qui s'est passé pour les verbes a eu lieu aussi pour les substantifs.
Une déclinaison plus facile, plus claire, gagne du terrain sur les autres
déclinaisons. Déjà dans les inscriptions de Delphes on trouve TeOvaxvwïï,
iyiùvoïî, Èv îvSsoi; t^-ol; h wïî ùxtù hio:;, ctf. C'est un commencement qui
annonce ce qui se passera dans la suite pour cette troisième déclinaison,
d'un maniement trop délicat. A l'imitation du datif ii'wvoïî est venu ensuite
un nominatif iyfjvov. (Vest ainsi que se préparent les formes modernes
comme àf-yovToi, ^ipsyro:. Déjà anciennement, à côté de

»5i [JiipTUî, 2^ixtlllp, on trouve les nominatifs OliXwOÎ,
[*4pTUpOî, SLOXTOpOÎ '.

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

UE L'ANALOGIE. 7t Quelque chose de semblable s'est passé pour le Féminin. Les noms de la Iroisième déclinaison ont été changés en noms de la première ; au lieu de ■f)-oî, le grec moderne dit îi fV;-;-», au lieu de tJ.v £>.'î:'.5i il fait TT|V ÈXTttSav. C'est évidemment le datif pluriel qui était la pierre d'aclioppementl : le déraillement des déclinaisons commence toujours sur ce point. Le participe présent àxoiliov aurait dû donner la forme peu commode àxoJouTi. Mais déjà dans la langue d'Homère on trouve àxcieuôvTecfo-i ', Ces formes en smi, qui ont pris naissance parmi les thèmes comme Teîy&î, deviennent très fréquentes sur les inscriptions, où l'on a, par exemple, àp-^iv-cïtro-i, Èàvritrïi, ÈÀDovreo-Tt, iywvETTi, jtivTEffT', iUeayET'iffivTér"Ti. En rapprochant àywveTri et iy(>vo'.î, on se convainc que des deux côtés le but est le même : U s'agissait d'éviter i-yUm. lin lalin, nous retrouvons les mêmes faits, et d'une façon encore plus visible. La déclinaison consonnntique y est déjà plus qu'à moitié remaniée. C'est au type de la déclinaison en i {avîs, colUs) que les différentes flexions ont été ramenées. On peut s'en rendre compte aisément en comparant, par exemple, le grec fEpôvt-wv et le latin ferent-imn, le grec tpépov:-! et le latin ferent-ia, le grec (pipovr-îi et le latin l. 0(/;/Mff, I, 3",2,

The text on this page is estimated to be only 15.89% accurate

r 71 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. ferent-ês
(pour ferenteix) '. Il faut se rappeler que la prononciation laline resserre les
mots, îibrege on éteint les syllabes finales : autant de causes qui devaient
rendre la déclinaison peu dislinclé. Le remaniement s'est étendu, de proche
en proche, jusqu'à certains nominatifs : ainsi j'tiven, c jeune homme »
(sanskrit j'uvan), d'oùjuven-tus, est devenu jucenis\ ans, « oreille », d'où
au{s)dire, aitsatfeare,

The text on this page is estimated to be only 19.36% accurate

DE LANALOGIE. 73 ■:h%z-.oi, SIxiTOî. On sait, en effet, que les nombre» ordinaux se forment k l'aide des mêmes suffixes qui servent à marquer les degi-és de comparaison. Mais cet exposant toî, trop simple et trop court, pouvait donner lieu à des méprises. En détachant l'a de S^Ki, le grec obtient un suffixe plus complet, atoç; de là les superlatifs comme ûnaroî, eoyatoî, -jjiaTOî. Pour surcroît de clarté, au suflixe a-roç la langue ajouta encore le t du comparatif Tepo; : dès lors on eut le suflixe -«oi;, qui permît d'opposer Le désir de formes explicites fait comprendre comment, en français, aux anciens nombres ordinaux tiers, quart, quint {le tiers parti, un quart voleur survient...) ont été substitués troisième, quatrième.... Des anciens ordinaux latins il ne reste plus que les deux premiers : mais déjà deuxième, au Heu de second, est familier k nos oreilles. Dans la conjugaison, certains participes passés menaçaient de devenir étrangers au verbe dont ils sont tirés. Qui sent encore la parenté de poiils, qu'il faudrait écrire pois, et de pendre, de toise et de tendre, de roule et de rompre '? 11 était utile d'avoir une forme qui accusiH mieux les affinités. Ainsi I. Noaa devons ce modèle d'ttude hUloriguc k M. A»voll, dans k Slu'Iien de Curliu:^, IX, 3*!. i. Encore au xvi' âiècle. les fracUyns, en mntlii-nialir]iiEs,s"«[ipelliTi les numbrti miipti. La rouit désigne une voie qu'on u tnite en rompaii la turft et k terrain.

The text on this page is estimated to be only 14.85% accurate

.ES. LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE, s'explique la ruvctir qu'a rencontrée le participe en tius ■■ pendu, tendu, rompu '. Le mouvement est venu de quelques rares avanl-coueurs qu'on aperçoit en bas-lalia ; pendutus, decernuhim, incemintum. lîuxmêmes, ils sont un produit de l'imilntion (latin sobtlus, slatiftus) '. Grâce ii celte syllabe finale, le français a r/lnblî les lignes de sa conjujcaisoii en désordre. Au lieu de nous prentms, nous ftiismes, qu'aurait dû donner le Intin prendimus, fan'mus, on a dit nous pren-ofis, nous fm's-ons; au lieu de vous prents, qu'aurait dû donner le latin prendiliSy on a dit cous pren-ez. D'où viennent ces désinences plus pleines? La seconde personne du pluriel l'indique sunisamment. Elles ont été empruntées à la première conjugaison '. Donnons encore un exemple tiré de la conjugaison grecque. A la troisième personne du pluriel, les aoristes seconds des verbes comme r1Dr.iJii avaient une désinence fort courte : Ëôev, i6xv, smv, Ësav, iipuv, etc. La langue homérique abonde en formes de ee genre. Mais on en voit l'inconvénient : ces troisièmes j. LeB BnfanU, en disant j'ai rendu, se conrorment aux modèles fiinrnia parla langue. On s, depuis longlemps, reconnu en eiii lî'aclifs auKÎliaires île la ri'gularilé grammalicale. Au lieu de l came, l eaughl, on les entend dire en anglais l comal. l caicked. 9. Les ierl«s latins avant leur parFail en ni, comme habuî, lenui, ont été des premiers à prendre un participe en alw. 3. Les seuls snrvivanlii itui n'oient pas été remuniéa sont : vous dilvi {(ticilh), voui failei ifacitit).

DE L'ANALOGIE. 75 personnes du pluriel ressemblaient trop aux premières du singulier. Le moyen employé a été fort simple : grâce à une rallonge empruntée à Taorisle premier, on a eu eêr^Tav, lorao-av, ecpadav, Icpudav, àvcÔsdav*. Un fait, à première vue surprenant, mais attesté par des preuves nombreuses, c'est que les suffixes les plus usités dans nos langues modernes sont des suffixes empruntés. Ainëi le grec nous a permis de former nos mots en isme^ comme optimisme, socialisme-, en iste, comme artiste, fleuriste \ en iser^ comme autoriser, fertiliser. L'allemand nous a fourni le suffixe ard, comme dans vantard, bavard. L'italien, le suffixe esque^ comme dans gigantesque, romanesque. A prendre les choses à la rigueur, les mots en al comme national, provincial^ en ateur, comme ordonnateur, provocateur, sont formés à Taide de suffixes latins, puisque ces mêmes suffixes, quand ils sont entrés en français par voie populaire, ont pris un autre aspect. C'est le besoin d'avoir des formes explicites, se détachant nettement aux yeux, qui a procuré ce tour de faveur aux désinences étrangères : les nôtres ayant subi l'usure du temps, s'élant mêlées à la partie antérieure du mot, ne s'étaient pas avec la même évidence. Le même fait s'observe chez nos voisins. On sait le succès qu'a obtenu en allemand notre désinence 1. Curtius, Dm Verbum, I, 74.

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

LES LOIS INTELLECTUELLES OU LANGAGE. -ie, qui a donné les substantifs en -ei, comme liac/ierei, Zauherei. Les Anglais ont emprunté à notre seconde conjugaison cette syllabe ish qu'on trouve non seulement dans finish, nourish, où le modèle est fourni par le français, mais dans distinguish, où le suffixe est transporté par imitation. A toute époque, chez toutes les nations, il s'est trouvé des puristes pour protester contre ces emprunts. Mais ceux qui forment le langage, voulant avant tout être compris, et être compris aux moindres frais, s'inquiètent peu de la provenance des matériaux qu'ils mettent en œuvre. C. Pour souligner soit une opposition, soit une ressemblance. — Le langage nous révèle ici un fait de psychologie : l'esprit, qui associe volontiers les idées par couples, aime à souder entre eux les contraires, en leur donnant même extérieur. En même temps que cela aide la mémoire, cela donne plus de relief à la parole. « Lien n'est plus naturel, dit le philosophe anglais Hume, quand nous considérons une qualité, que la disposition à retourner à l'autre qualité, qui en fait le contraire. » Nous commencerons par les exemples les plus simples. Le jour et la nuit forment une antithèse vieille comme le monde : sur le modèle de diu, le latin, détournant l'ablatif noce de sa déclinaison, a fait

The text on this page is estimated to be only 16.22% accurate

noctu. Sur le modèle de dninins il a fait nociurnus '. Uae autre opposition non moins vieille est celle de la vie et de In niorl. Sur le modèle de vivus, le ialin a tait moiluus. Selon les règles de la langue latine, morioi' devait faire mortus, comme orior, experior font ortiis, expertus *. Mais l'occasion de l'anlitlièse se trouvant k toute heure ', la syllabe finale de l'un s'est communiquée h l'autre. Les expressions

The text on this page is estimated to be only 18.31% accurate

'S LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. suffixe, qui ne se trouve nulle part ailleurs, serait impossible à expliquer, sans quoi contraire se trouverait ailleurs. Telle locution serait inexplicable, si on ne la rapprochait de son contraire. Ainsi *ἐξ ἡτορίων* {en parlant d'une gène, d'un obstacle) ne s'explique que par *ἐξ ἡτορίων*, « hors des pieds » ». Les Grecs, qui connaissaient déjà l'analogie par antithèse, l'avaient appelée d'un joli nom : *ἐξ ἡτορίων* *ἐξ ἡτορίων* « L'image est empruntée à quelque pièce de bétail qui se détache de ses compagnes et va suivre un autre troupeau. Nous allons maintenant donner quelques exemples de l'analogie servant à souligner une ressemblance. Les noms de parenté comme *παῖς*, *οὐ-ἱεὶς*, ayant leur datif pluriel en *-σιν*, le grec *-ῶν*, « fils », qui n'avait aucune raison pour cela, a fait pareillement *παῖς*. M. J. Wackernagel signale un cas tout pareil en sanscrit *. Le mot *pātri*, qui veut dire à la fois « maître » et « époux », a deux génitifs, l'un (régulier) — *patreḥ* — quand il signifie « maître », l'autre (irrégulier) — *patṛuḥ* — quand il signifie « époux ». Ce *patṛuḥ* vient des génitifs comme *pitṛuḥ*, « du père »; *matṛuḥ*, « de la mère ». 1. L'analogie par opposition « *religione* » également dans *anliLh* se *i.iuU* Et *^l'-iu \uffii cl |uKp&*; Voir aussi {Uém. Suc. li»!)-< K) ce que J'ai dit de l'adverbe *aiuici*. L Journal de KuAn, XXV, S8S.

The text on this page is estimated to be only 20.43% accurate

DE L'ANALOGIE- 79 Le grec avait un substaufif oùdap {génitif o36xtoî), mamelle », dont l'ancienoté est attestée par le lalin tiher et l'allemand Etcler, ainsi que par le sanscrit ûd/iar. Ces noms en -ap, -«toî se sont multipliés, pour marquer quelque partie du corps. On a yôvxw, « les deux genoux », wa-ce, « les deux oreilles », irpoT^mare," les deux yeux i>,etmêmeKàpri(ip," latête ». On compte enfin dans toutes les langues quelques mol« qui, rapprochés par le sens, ont aussi été rapprochés par la l'orme. Le grcf, par exemple, a),iûjv5 et çipuTÎ, ffûpivÇ et ffiXTtiYq; le sanscrit a anymtha, «le pouce »; osthâ, i; upastha, a le giron »; les langues celtiques ont leurs mots en arn et en orn : vagues restes de classiliciition, aux trois quarts effacés, comparables à ces alignements qui attestent encore, sur l'emplacement des villes disparues, que les hommes ont autrefois essayé d'y bitir en ordre leurs demeures '. C'est surtout dans la syntaxe qu'on a occasion d'observer cette sorte de symétrie. Beaucoup de conBt-uctions qui répugnent ii la pure logique trouvent par là leur explication. Si les verbes signifiant n prendre, ravir, enlever » se construisent en latin avec lo datif, c'est que « donner, attribuer, offrir w se construisent avec le datif. Si l'on dit diffidere aliI. Voir nii>oni(1p1

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

1 DU LANGAGt ctii, c'est qu'on dit credere alicui. Si l'on dit, avec le génitif, obtiviscitur nostri, c'est qu'on dit, avec le gLMiîlif, meminit nostri '. Enfin si l'on dit, avec l'ablalif, in urbe, qui a l'air d'impliquer une contradiction, (O)uisque l'ablatif marque une idée d'éloîgnemenl, c'est qu'on disait ex urbe, ab urbe. C'est ainsi encore qu'en allemand in dem Ilaus, zu dem Haus, où in, zu se conslneiient avec le datif, a conduit à employer le datif dans des locutions comme atis dem Sans, von dem Bans. Comme on dit en anglais agrée with some one, on dit di/fer wiUt some one. Il suffit d'écouter parler les personnes qui savent imparfaitement une langue el observer les fautes qu'elles commettent pour voir que c'est par des associations lie ce genre qu'elles se laissent ordinairement guider. D. Analogie pour se conformer à une rrtjle ancienne ou nouvelle. — Ces mots ont besoin d'fHre expliqués. Il est question ici d'une règle non formulée, que l'homme s'efforce de deviner, que nous voyons les enfants tflcher de découvrir : en la supposant, le peuple la crée. L'idée que le langage obéit à des lois lixes est profondément imprimée dans l'esprit du peuple : rien d'ailleurs n'est plus raisonnable , puisque, sans lois, le langage cesserait d'ôtrc inlelli1. OAJnibMrgt^nine liuërslement ■ Tienl d'une ricriiure qui [ijlit. Varron sortis lie l'usage : obUvia verba.

The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate

DE L'AhTUOGIE. gible et faillirait à son premier et unique objet. Nous voyons que chez riioinine du peuple un manquement h ce qu'il suppose la règle provoque soit le rire, soit le mépris. Les foruies qui déroutent par un aspect insolite sont donc considérées comme fautives et ramenées BU type supposé régulier. C'est ainsi que les exceptions deviennent de moins en moins nombreuses et finissent par disparaître. Les linguistes, conservateurs par métier, sont ordinairement peu favorables à cette sorte de rangement. Mais l'analogie remplit ici un office nécessaire, sans lequel bientôt il n'y aurait plus qu'obscurité et désordre. Mais il ne faut pas que le peuple ait k résoudre*]Br des problèmes trop difficiles : s'il se trouve des pièges ' sur sa route, il y tombe. Isidore de Séville enregistre un verbe de la première conjugaison, usité de son temps, proslrare, » jeter à terre » : c'est pros/ravi qui a produit ce verbe, le chemin ijui conduisait à prosterna él&nl devenu Irop difficile à trouver. Déjà en lutin classique on a delere, << effacer, détruire », tiré du parfait delevi, lequel est un composé de tinere. Il y avait un verbe pnestare, composé de slare, qui faisait au pariail pncstili, « j'ai surpassé »; un autre verbe pnpclare, dérivé de prsslus {prs'Situs), " préparé, prêt », u donc fait également pra.'sliti, « j'ai préparé, j'ai fourni ». La mémoire du peuple est courte. Nous voyons

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

LES LOIS INTELLIGENTES DU LANGAGE, un pluriel comme omnes (pour hommes) s'enrichit d'un neutre omnia et d'un singulier omnis : nous voyons un féminin felix [de fêla, « mamelle »] produire un masculin et un neutre *. Il est intéressant de voir avec quelle ponctualité la règle, une fois admise, est obéie et appliquée. Le linguiste qui assiste à ce spectacle, et qui, connaissant les éléments mis en œuvre, voit les matériaux les plus disparates passer par la filière, ne peut s'empêcher d'en admirer le fonctionnement. On a improprement appelé ceci une contrainte {Systemzwang). Il n'y a point de contrainte : il n'y a qu'obéissance volontaire à la règle. En voici quelques spécimens. Nous sommes habitués à voir les verbes grecs prendre à l'imparfait et à l'aoriste l'augment syllabique ou temporel. Mais nous ne sommes pas préparés à voir l'augment modifier un adverbe ou un pronom. C'est pourtant ce qui se passe quand des mots composés comme οὐπίσθεν, « arrière-garde », οὐτοῖς (1 déserteur », donnent naissance chez Xénophon à des Imparfais comme ἰπποῖς et à des aoristes comme ἵππον. Personne ne s'en étonne, sauf le philologue, qui y voit un exemple de la logique populaire. En grec moderne, où l'augment subsiste, on le place sans hésiter devant les préposi

The text on this page is estimated to be only 19.49% accurate

L'ANALOGIE. lions : on Jii'fi |iir exemple ÈitpoTtjiLwv, « j'aimais mieux 'i; i|Voy>.^tri, » j'ai dérangé ». Le grec ancien avait déjà commencé, en disant ÈxàOsuSE. Que le latin ait pris un participe passif ou moyen comme amamini, laudainini, et qu'il en ait fait une seconde personne de la conjugaison, en sous-entendant estiSy cela n'a rien de bien surprenant ; c'est comme si en grec on avait BiXoyfxevoC itzz, T'-iJiwjjiEvot ÈoTî, Mais où l'analogie commence son œuvre, c'est quand nous trouvons amabamini, amemîni, amaremini, formes hétéroclites, quoique parfaitement intelligibles. L'analogie est surtout curieuse à observer quand elle se trouve aux prises avec quelque dirGcuUé imprévue. Le redoublement de la syllabe initiale des verbes, obligatoire au parfait, devenait à peu près impossible avec les groupes (m, az,

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

84 LES LOIS INTELLECTUELLES DU

LANGAGEobscurément poursuivi. A qui étudie le verbe grec, ii est impossible de méconDailre une iattention de compléter les cadres : à coté de l'aoriste indicatif cXusz l'on trouve un aoriste impératif XuüiTu, un aoriste optatif).iM«iai, un aoriste participe XiIm;. LV qui se retrouve dans ces diverses formes en est comme la signature. L'intelligence des masses se montre ici par un de ses côLés les plus intéressants : elle vient à bout, par les moyens les plus simples, des diUicultés qu'en toute espèce de métier ou d'art la matière oppose h. l'ouvrier. Par ce qui précède, on voit ce qu'il faut penser de l'Analogie. A considérer l'usage qui en est l'ait dans quelques livres récents, on la prendrait pour une grande épOngse se promenant au hasard sur la grammaire, pour en brouiller et en mêler les formes, pour effacer saus motif les distinctions les plus légitimes et les phis utiles. Tel n'est pas son caractère : elle est, au contraire, au service de la raison, raison un peu courte, un peu dénuée de mémoire, mais qui n'en est pas moins le vrai et nécessaire moteur du langage. Lîne question souvent discutée a été de savoir si n dans la jeunesse de nos langues " l'analogie avait autant de pouvoir qu'aujourd'hui. « Peut-on

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

DE L'ANALOGIE- 85 adineltre, liil Curliiis, des formations analogiques pour des lemps si reculés?... Les formations analogiques ne me paraissent très vraisemblables que pour les périodes récentes Ce n'est cerlainemenl pas un hasard que l'attention ait été d'abord appelée sur ces faits à l'occasion des langues modernes, particulièrement des langues romanes. » Nous ne pouvons pas, sur ce point, être de l'avis du savant helléniste. Si l'attention a été d'abord appelée de ce côté à l'occasion des langues romanes, la raison en est que les langues romanes laissent voir il découvert leurs origines, avantage qui manque pour les époques anciennes. Mais les causes qui amènent les changements étantdes causes inhérentes k l'esprit et imposées par les condilions de tout langage, il n'y a aucun motif pour croire qu'elles aient agi moins puissamment dans le passé. Est-il vrai, comme on l'a dit encore, que l'analogie soit une force aveugle, allant jusqu'au Lout sans se laisser arrêter par rien? Il est dinicile de le croire quand, quittant la Ihéorie, l'on se met en présence des faits. L'expérience prouve au contraire que l'analogie a des limites, lesquelles sont au moins aussi intéressantes à étudier que le phénomène lui-même. Des raisons de clarté ou d'harmonie suffisent pour la tenir en échec. Une dernière question serait de savoir si l'ana

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

86 LES LOIS INTELLECTUELLES DE LANGAGE. logie
mérite cette sorte de mésestime que certains linguistes semblent lui avoir
faite. Poussée trop loin, l'analogie rendrait les langues trop uniformes et,
par suite, monotones et pauvres. Le philologue, l'écrivain, seront toujours,
par goût comme par profession, du côté des vaincus, c'est-à-dire des formes
que l'analogie menace d'absorber. Mais c'est grâce à l'analogie que l'enfant,
sans apprendre l'un après l'autre tous les mots de la langue, sans être obligé
de les essayer un à un, s'en rend maître dans un temps relativement court.
C'est grâce à elle que nous sommes sûrs d'être entendus, sûrs d'être
compris même si nous arrivons à créer un mot nouveau. Il faut donc
regarder l'analogie comme une condition primordiale de tout langage : si
elle a été une source de clarté et de fécondité, ou si elle a été une cause
d'uniformité stérile, c'est ce que l'histoire individuelle de chaque langue
peut seulement nous apprendre.

CHAPITRE VII ACQUISITIONS NOUVELLES Nécessité d'indiquer les acquisitions à c

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

88 LES LOIS INTELLECTUELLES DE LA LANGUE. créations
& nihil : approprier à des usages nouveaux la matière (transmise par les
langues antérieures, c'est la forme sous laquelle nous voyons s'élaborer le
progrès. En premier lieu, l'infinitif. Cette forme si précieuse, la première
qu'apprennent les enfants, la première qui, chez deux peuples mis en contact
et essayant de s'entendre, passe de l'un à l'autre, n'a cependant pas existé de
tout temps. Elle est, au contraire, le produit d'une lente sélection : il y faut
voir le fruit d'une union tardivement accomplie entre le substantif et le
verbe. La date relativement récente de l'infinitif, nous pouvons déjà la
pressentir en voyant combien le latin et le grec, d'accord sur tout le reste de
la conjugaison, s'écartent sur ce point l'un de l'autre : il n'y a aucune
ressemblance entre la désinence de *habeo* et celle de *lego*, entre *habeo* et
esse. En même, sans sortir de la langue grecque, en rapprochant les formes
dialectales comme *ἐῖν*, *εἶναι*, *εἶναι*, *εἶναι*, on s'assure que la langue
grecque, jusqu'à une époque assez récente, n'avait pas encore fixé son
choix. Le latin, à première vue, a l'air plus décidé; mais pour peu qu'on y
regarde, l'on voit qu'il est encore plus loin de réaliser l'unité d'infinitif, car il
en partage la fonction entre trois formes : l'infinitif proprement dit, le supin
et le gérondif. C'est seulement dans les langues modernes (où cette unité
est un fait accompli).

The text on this page is estimated to be only 17.93% accurate

ACQUISITIONS NOUVELLES. 89 L'infinitif représente l'idée - verbale débarrassée de tous les éléments accessoires et adventices. H ne connaît ni la personne ni le nombre. L'idée de la voix (actif, moyen et passif) lui est, au fond, étrangère'. L'idée du temps elle-même n'y est enfa^e que par une sorte de superfétation et grâce à des retouches tardives. Certains grammairiens ont voulu faire de l'infinitif un mode du verbe : mais il n'est pas un mode, il est, comme le disaient avec raison les anciens, la forme la plus générale du verbe (to vevikwTïTov pï.iJ-a), le nom de l'action {r}W[i.i. Tîpây[j.ï-K)î) *, Pour sentir l'importance de cette forme, il suffit de lire quelques lignes d'une langue moderne. Moitié verbe, moitié substantif, mais ne portant pas le bagage encombrant dont se chargent ces deux sortes de mots, l'infinitif rend les mêmes services. Comme le verbe, il a la force transitive; il peut, comme le verbe, s'associer un sujet; il se fait accompagner comme le verbe d'un adjectif ou d'une négation. Mais, d'autre part, employé comme substantif, il peut être sujet ou complément; il se met après des prépositions comme à, de, pour, sans, et toujours sans l'embaras des désinences. Il est I. Tn vin ngrtabUàboire. — ViteoniediffinlriiiiHwit. — Fwo/frnM impimiUf à pardonner. — En grec xsXà; ipiv, â£io; ia-jf-iaiu p ittvî paSiîv. ^ Eii latin : mirabîte vieil, difficUii dietu. etc. Cicéroti [Ad t'am^e. IX, 3S) nous donne en pa»snni cet «exemple iJc clmngtfnieni sirvcnu dsu) le sens : Nunc atltt ad imprandum, vel ad parfntum poHut .' fi'c im anliqui toijutbnnlui: t. Infinitorum vñ m nomea >-ci rcauMluT. (Priscien.)

The text on this page is estimated to be only 22.31% accurate

r 90 LES LOIS INTEL LECTI ELLES DU LANGAGE propre à exprimer une exclamation, un desir, un ordre. Il est moins exposé enfin à cet épaississement (lu sens, à cette cristallisation, à celle concrétion tlon nous aurons à parler plus loin, et dont tous les substantifs, même les substantifs abstraits, sont menacés '. En présence de pareils avantages on se demande ce qui a pu retarder à ce point la déterioration de l'infini. Pour répondre à cette question, il faut un instant jeter les yeux en arrière et considérer le plan général de nos langues. Toutes les fois qu'il est question de classer les langues d'après leur plus ou moins de perfection, nous sommes habituellement à parler de la famille indoeuropéenne comme placée au degré supérieur de l'échelle. Cependant il ne faut pas chercher bien longtemps pour y retrouver ce que nous regardons comme une caractéristique des idiomes peu avancés. Certaines langues de l'Amérique peuvent dire « ma tête, ta tête, sa tête », mais non pas « tête » en général. Cela est assurément barbare. Mais il n'en était pas autrement du verbe indoeuropéen, qui pouvait dire $\zeta^{\wedge}pw$, $\zeta spEt\hat{i}$,

ACQUISITIONS NOUVELLES. • 91 elle contient à la fois le verbe et son sujet. Nos langues ne sont donc pas si loin de Tétat dit holophraslique, où le mot était à lui seul une phrase. L'infinitif est une conquête de Tabstraction. Il a fallu le chercher en dehors du verbe, parmi les substantifs. L'élaboration de Tinfinitif était déjà commencée, mais non pas terminée à l'époque proethnique : il a fallu des siècles pour que chaque idiome fixât son choix sur une certaine forme de substantif, et pour qu'elle fût mise en possession, à l'exclusion des autres, de quelques-unes des propriétés essentielles du verbe. C'est ici qu'on doit apprécier les avantages de ce qu'on appelle le manque de transparence ou l'altération phonétique. Cette prétendue décadence n'a pas peu contribué à donner à l'infinitif toute son utilité. Il est difficile de savoir avec certitude h quel cas de la déclinaison appartenaient les formes grecques comme tJsuYVjjxevai., ISslv, cfïocTOat.. Mais cette indécision n'a fait que les rendre plus aisées h manier. Il en est de même pour l'infinitif latin. Si les formes sur le modèle de videre, audire ont fini par évincer les formes du modèle de visiim, auditum, cela tient peut-être à ce que la marque de la déclinaison y est plus effacée. Je rappellerai k ce propos un fait qui montre bien l'importance que l'infinitif a prise dans nos langues. Quand, au xnf et au xiv" siècle, rallemand s'est

The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate

92 LES LOIS INTBLLECTUELLES DU LANGAGE. eDrichi d'une quanlilé de verbes français, il les a adoptés sous le costume de riofuiitif, en surajoutant, de façon assez bizarre, les désinences allemandes. C'est ainsi qu'on trouve chez Wolfram von Eschenbacli fisrhJeren, « attacher »; leischteren, « laisser »; losc/iiereii, « loger » \ parlieren, « parler », et beaucoup d'autres. Il en résulte qu'au présent, quand l'Allemand dit ich spaziere, il ajoute à l'inlinitif espacier la désinence de la première personne. Hien ne prouve plus clairement comment l'idée du verbe, dans nos langues modernes, s'est incarnée dans l'inlinilif '. On demandera comment le. grec, ayant eu autrefois l'infinilif, a pu le laisser tomber en désuétude au moyen Sge, Cette perle est, en efTet, l'un des événements les plus surprenants de la linguistique indoeuropéenne, car de dire, comme on l'a fait récemment, que l'inlinitif grec s'est perdu parce qu'il était trop souvent employé, c'est une explication qui dépasse les intelligences ordinaires. Mais il faut I. Celle CKpliration des verbes illemiincl's en ieren n élé contESlée r^ccmiiienl pur M. I.eo Wiener [Amfriciin Journal of philoloi/i/, 1S93, p. 330)- Ce sarsnt pen^e qu'il en fanl rlierclier Torigine dans les noms en in-, ienv, i^omme /loificire, ■ flùlicr -, il'oii puitiei-en, • flûler -.Mais les Faits ne paraissent gutrc^ d'areoni avec cette explication. Les substantifs qu'il faut supposer manquent k- plus souvent. En outre, nous voyons clairement iteiix ili'sineneeti superposées dons Jes verbi's comme eoiti/cu'icci II. français comlaire; on a donc le droit d'admettre uae siiperposilion analogue pour les autres

The text on this page is estimated to be only 22.95% accurate

ACQUISITION la NOUVELLE remarquer que l'absence de l'infini. Lir est surtout devenue une lacune douloureuse le jour où le néogrec, se retrouvant en présence des autres langues de l'Europe moderne, a senti le besoin d'en égaler les ressources de syntaxe. Il faut croire que ni les liturgies de l'Eglise, ni les chants populaires, en leur langage bref et simple, n'en avaient éprouvé le besoin. La locution $\hat{o}$; (OéXeí. Ív») avec le subjonctif en tenait lieu. L'outil intellectuel se perd avec le non-usage : une forme trop rarement employée s'efface de la mémoire '. Par un étrange renversement des choses, on a cru autrefois que les verbes avaient débuté par l'infinitif. " Les hommes, dit un écrivain du commencement de ce siècle, les hommes ne s'expriment d'abord que d'une manière générale : et ce n'est que par la suite qu'ils en viennent à analyser, à particulariser chaque idée. A mesure que les langues atteignent à leur maturité, les formes infinitives disparaissent, mais avec une juste mesure : elles servent encore à donner de la variété au style, quoique déjà l'on s'aperçoive qu'elles deviennent moins fréquentes, u 11 e.st impossible de fermer plus résolument les yeux à la vérité. L'infinitif résume des siècles d'efforts : il est la plus récente des formes verbales. I. On trouve Uéjk ilana les Ěrangiles npocrypca

The text on this page is estimated to be only 19.47% accurate

91 LES LOIS tSTELLECTLELLES DD LANGAGE. "SS3|
Coinrae l'îiifiniUr, le passif est Jii uoiobrc de ces moyens d'expression qu'on
esl lenlo de croire beaucoup plus anciens qu'ils ne sont en eFTel. Sylvestre
de Sacy, qui a écrit pour l'usage de ses enfatits des Principes de grammaire
générale, présente h passif comme l'une des deux formes nécessaire^ du
verbe. Il en donne trois raisons. Le passif esl nécessaire : 1° quand on veut
exprimer une action sans nommer le sujet agissant : » Je suis afUîgé »; î"
quand on veut plutôt faire ressortir l'objet qui souffre l'action que le sujet
qui la fait : « L'empire romain fut fondé par .\uguste »; 3° pour varier le
discours et empêcher la monotonie. Un linguiste d'une école différente,
mais trop enclin de son côté aux tttéories, Hartung *, explique l'actif et le
passif en les réduisant à des directions dans l'espace. L'actif répond à la
question quo (d'où l'accusalif) ; le passif répond à la question unde (d'où
l'ablatif ou legéuiliO. il est inutile de montrer ce que ces explications ont
d'artificiel. Le passif n'est pas une forme ancienne : on peut le deviner rien
qu'à voir combien diffèrent, quant aux désinences, =Ê50[*5ii et feror. Le
passif est une forme que les diverses langues indoeuropéennes se sont
donnée après coup, longtemps après que le système de leur conjugaison fut
achevé I. Encyclopédie d'Ersch cl Cru

* ■ ■ ■ * ■ V • *_V ^ ' ■ V ^ 'jCv acquisitions nouvelles. 95 en ses lignes principales. C'est en s'emparant de la forme réfléchie que la plupart d'entre elles, et particulièrement le latin et le grec, sont parvenues à créer une voix passive. Pour comprendre comment la forme réfléchie peut tenir lieu de passif, je me contenterai de citer quelques phrases où, encore aujourd'hui, nous nous servons du même tour : « Les grands poids se transportent mieux par la voie maritime. » « Cette forme de vêtement ne se porte plus. » « Ces événements se sont vite oubliés. » « Le monde de la nature se divise en trois règnes. » Et en italien : Dicesi ^ temesi. Et même : avvenU menti compiutisi. Ce n'est pas que l'idée du passif fût difficile à concevoir : « je suis frappé » n'est pas plus malaisé à comprendre que « je frappe ». La difficulté venait d'ailleurs : elle venait du plan de nos langues, qui est en contradiction avec l'idée passive, les langues indo-européennes présentant la phrase sous la forme d'un petit drame où le sujet est toujours agissant. Aujourd'hui encore, fidèles à ce plan, elles disent : « Le vent agite les arbres.... La fumée monte au ciel.... Une surface polie réfléchit la lumière.... La ^ colère aveugle l'esprit.... Le temps passe vite.... 11 ' fait nuit.... Deux et deux font quatre.... » Chacune de ces propositions contient l'énoncé d'un acte attribué

The text on this page is estimated to be only 24.18% accurate

LES LOIS INTEL L ACTUELLES DU LANGAGE. au sujet de la phrase. Il fallait donc que le passif lui-même fût imaginé sous la l'orme d'un acte. C'est, en elTet, ce que uos langues ont réalisé. Elles ont créé plus ou moins tardivement le passif en le présentant sous la forme d'un acte faisant retour sur le sujet. l'ascUur a signifié « il se nourrit », avant de signifier « il est nourri ». AiSi^xo^Axi signifiait 'i je m'enseigne moi-même » avant de signifier >. *A ce sujet les langues germaniques et slaves sont particulièrement instructives. Nous y trouvons les étapes successives de la métamorphose. En vieux norrois, Iheir /in/ia sik veul dire : « ils se trouvent [l'un l'autre »jrll en est sorti une forme their finnasfc, « ils se trouvent » [c'est-à-dire ils sont, ils séjournent], et finalement << ils sont trouvés » [c'est-à-dire invemunttir]. Pareille chose se présente en lithuanien et en slave. C'est même la famille letto-slave qui, par la transparence de ses formes, a mis d'abord sur la voie de l'origine du passif. Nous avons donc ici un nouvel exemple de l'intention qui préside aux évolutions du langage, en même temps que de la simplicité presque enfantine par laquelle cette intention arrive ii ses fins. Le passif semblait directement opposé à l'idée exprimée par nos verbes : et cependant, en des idiomes éloignés l'un de l'autre, par un moyen identique, le passif a trouvé son expression.*

The text on this page is estimated to be only 22.56% accurate

ACQUISITIONS NOUVELLES. 97 Je veux encore donner un exemple de cette intelligence cachée, et pourtant si allusive, qui profile même des moindres accidents pour fournir à la pensée une ressource nouvelle. Tout le monde sait que l'adverbe est un ancien adjectif ou substantif sorti des cadres réguliers de la déclinaison. C'est ainsi que primum, ceterum, potim sont d'anciens accusatifs, que crebro, subito, vixgo sont d'anciens ablatifs. Mais d'où viennent les adverbes en -e, comme ptilchre, rec/e? C'est ce qu'on n'a pas assez cherché jusqu'à présent. Le latin aimait à changer de déclinaison ses substantifs ou adjectifs, quand ils s'allongeaient d'un préfixe ou quand ils entraient en un composé. Animus fait exanimis, fama a fait infamis, clivus a (ail proclivis, pœna a fait impunis, et ainsi de suite. L'ablatif de ces mots en is était eid ou e. A une époque où la langue latine n'était pas encore fixée, on avait donc le choix entre infinnus ou infvnis, prxclarus ou prasclaris, dont l'ablatif était infirmo ou infirme, pviEclaro ou prwcfare. L'usage n'a pas manqué de tirer parti de cette double forme : il a donné la préférence à la forme en e qui se détachait mieux de la déclinaison ordinaire. Non seulement cette forme a été préférée pour l'adverbe, mais elle a été généralisée, en sorte qu'on a eu aussi firme, c/we. L'os()ue ampriifid, qui correspond au latin improbe, est un témoin ne permettant aucun doute sur cette

The text on this page is estimated to be only 20.26% accurate

I 38 LES LOIS INTELLECTUELLES DE LA LANGUE origine.
La langue latine est entrée ainsi en possession d'une désinence proprement adverbiale, dont elle a fait, comme on sait, le plus large usage '. Une observation d'une nature un peu différente vient se présenter ici. Nous venons de citer deux ou trois exemples des acquisitions faites par nos langues '. Elles sont assurément précieuses et importantes. Cependant, si utiles qu'elles soient, elles n'approchent point, ni pour la valeur, ni pour le nombre, des acquisitions antérieurement capitalisées, je veux dire de cet appareil grammatical qui constitue le fonds commun des langues indo-européennes et qui était déjà chose ancienne et parfaitement fixée à l'époque où le sanscrit, le grec, le latin, le germanique, le slave, le celtique apparaissent pour la première fois. On a par là, si je ne me trompe, un moyen de mesurer du regard l'antiquité des langues indo-européennes. Par l'antiquité des langues indo-européennes je n'entends pas l'antiquité d'une race, chose difficile à concevoir et à comprendre, mais l'antiquité d'une langue. Voir Mém. Soc. ling., VU, ISS. 2. On pourrait encore citer, dans les langues «laves, la création du • Genre animé •, qui repose sur une distinction morphologique entre les substantifs masculins et féminins et ceux qui ne le sont pas. Cette distinction est venue après coup et grâce à un pur accident de la langue. Voir le travail d'A. Meillet, dans la Bibliothèque de la Sorbonne de) haute» tudei.

The text on this page is estimated to be only 23.66% accurate

civilisation. Pour qu'une grammaire et un système
historiographique de l'enseignement de l'unité et de l'unité que nous constituons
à la base des langues aryennes, il faut une certaine perpétuité dans la
tradition. Cette perpétuité suppose, sinon une littérature, du moins des
formules, des chants, des textes sacrés transmis d'âge en âge. Comme il n'y
a aucune raison de supposer que les choses aient suivi dans ces anciens
temps une marche plus accélérée, cela nous permet d'estimer à vue de pays
l'étendue du passé. On vient de voir ce qu'il a fallu de temps pour que
chacune de nos langues ait un infinitif, un passif, des désinences
adverbiales. Encore le choix n'en est-il définitivement arrêté qu'après de
longs siècles. D'autre part, l'acquisition d'instruments nouveaux, tels que
l'article, les verbes auxiliaires, n'a pas exigé moins de temps. Nous devons
donc accorder pour la période antérieure, bien autrement importante, un
nombre de siècles au moins équivalent. La durée historique que nous
pouvons embrasser du regard, depuis les premiers chants védiques jusqu'à
nos jours, comprenant environ trois mille ans, ce n'est pas trop sans doute
de demander trois mille autres années pour la période antérieure. Il n'a pas
fallu moins pour fonder la séparation du nom et du verbe, pour établir la
conjugaison et la déclinaison, pour en élaguer les parties inutiles, pour créer
le mécanisme

100 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. nisme de
ht formation des noms, pour dresser, en regard de la déclinaison
substantive, une déclinaison pronominale, pour laisser l'analogie asseoir le
commencement de son empire, pour jeter enfin les fondations de la
syntaxe... Si l'on admet pour le passé la mesure de temps que fournit
l'observation des époques modernes, six mille ans sont un minimum auquel
on peut évaluer la période de civilisation représentée par notre famille de
langues. .,^if4 ••. --Sri*.!»

The text on this page is estimated to be only 19.15% accurate

CHAPITRE V. EXTINCTION DES MOTS INUTILES

Difficulté de cette étude. — Formes surabondantes produites par le mécanisme grammatical. — Avantages de l'extinction. — Y a-t-il de* formes fatalement condamnées à disparaître ? : L'extinction des formes inutiles ne doit pas seulement s'entendre de celles qui, ayant existé durant un temps plus ou moins long, sont sorties de l'usage, mais encore des formes qui, ayant virtuellement des droits à l'existence, n'ont jamais été réalisées. On comprend que ce soit ici le règne de l'hypothèse. Néanmoins cette sorte d'infanticide verbal a sa place dans l'histoire du langage. A considérer les choses en simple statisticien, on croirait la surproduction inévitable. Si le grec poursuivait fi travers tous les temps et tous les modes les trois verbes ἔχω, ἵκω et ἵστημι (>, qui signifient tous les trois « quitter », ou les trois verbes πορεύω, ἵστημι, ἵκω et πορεύω, qui signifient tous trois « marcher », on aurait une telle abondance de formes que l'esprit

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. en serait accablé '. Mais tout le monde sait qu'il D'en est rien ; la sagesse h demi consciente qui préside à l'élaboration du langage fait l'élagage des formes inutiles. Ce qui ue sert pas est supprimé. De là les conjugaisons composites. De li les paradigmes comme ; /stiru, sXiïtov; ^aivo), Êër,v;).3;vQàv(ji>, O.^Ho'i. Quoique composites, ces conjugaisons ne laissent pas d'être régulières, Comme il est dans la nature de l'esprit populaire de procéder avec ordre, il porte l'ordre aussi dans ses radiations. L'aoriste second a partout hérité des formes les plus courtes, tandis que le présent a généralement gardé ce qui reste des formes les plus développées. Le jeu de la coDJugaison grecque est donc dû fi. une succession de pleins et de vides. Ce n'est pas qu'il ne reste encore des richesses inutiles. Le sanscrit a jusqu'à sept formations difiérentes du prétérit. Certains verbes grecs ont deux aoristes, deux futurs, deux parfaits. Mais k mesure que les langues avancent en fige, elles se débarrassent de leur superûu. Ce tlottemenl qui permet à la langue homérique le choix entre trois ou quatre formes n'existe plus dans le grec de Lucien '. L'extinction des formes inutiles va si loin qu'elle assemble des verbes différents en une seule et même 1. Voir ci-dcssua, p. il. 3. On s d'ailleurs supposé, non s de la langue homérique sérail m de plusieurs recensions dilTérenUi J

The text on this page is estimated to be only 16.35% accurate

EXTINCTION DES K0EIME8 INUTILES.)03 conjugaison : fero, tuli;Q^ktù, eĭSov; Xir^tù, eItov, etp^ixa; je vais, j'irai, Je suis allé. Nos grammaires les présentent comme des verbes défectifs qui se sont complétés réciproquement : mais pour s'ajuster si bien, il a fallu d'abord retrancher toutes les parties qui Taisaient double emploi '. La suppression de certains mots permet des oppositions plus nettes. Le féminin de i-vi? était àvsīpa, qui subsiste en composition : mais comme mot simple il a disparu, laissant la place à yjvī. C'est ainsi qu'en allemand l'opposition de Mann et Frau est due k la suppression du masculin Fro'. Kn français, i! y avait un masculin dame', qui ne s'emploie plus, mais qui est longtemps resté dans clame-Dieu. Quelquefois la suppression se fait d'une avilre munit're. Rex pouvait donner un adjectif reginus, comme on a divimis. Mais ce masculin ayant été étouffé, il est resté la paire : rex, regirta*. i. Uuelquernis l'invenlinn d'un procéda tort simple livre k l'intellil^ncō populaire plus cle formes qu'elle n'en peut utilisur. De ce nointire est l'emploi des lerbes auxiliaires- Le juur où l'un commença de dire tmiirunlalum habeo, • j'nī emprunta •, un inKugurut un micaniame plus riche qu'on ne croyait rt dont tous les produits n'ont pus pu recevoir une nITecInlion distincte. S. Masculin qui se trouve encore dans Fronhof, • cour seigneuriale -, Fronrvdil, • droit soiijneurlal •, FronMvhnām, • corps de Notre Sd3. D'ob widame {mee-dominiu). i. Ces sortes d'édnfn'iea pritliquâBs [quelques-unes asseī récomment) dans le vocaliulalrc sont encore plus vlsililen pour certains noms d'aniinauxi comme Itnirtau et Koche. arrf et 6icAe, coq et pouh, etc.

The text on this page is estimated to be only 22.10% accurate

101 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. Quand In langue dispose de deux termes corrélatifs, comme tîoo-oç, toto?, itows, wîoç, romrae {juantu!, tanlus, qualis, talis, la suppression de l'un doî! avoir pour effet de changer le sens du survivant. C'est ce qui est arrivé en latin pour lôlus, qui supposait un corrélatif quitus '. On a dû dire d'abord : toia terra, quota est. On voit comment la langue latine s'est donné, par voie de suppression, un mot signifiant « tout ». Pareille chose s'est passée en grec. A i:àc devait d'abord répondre un pronom -tiç. Ces sortes de suppressions ne sont pas des pertes : au contraire, la langue y gagne en rapidité et en énergie. On peut juger les langues par ce qu'elles passent sous silence aussi bien que par ce qu'elles expriment. En observant d'autres familles, on voit que ceux qui ont jeté les bases de la grammaire indo-européenne ont été relativement modérés. La déclinaison paraît n'avoir jamais eu qu'un nombre de cas assez limité. La conjugaison, plus exubérante, n'a cependant pas atteint les développements que nous trouvons ailleurs. Elle ne marque pas le genre ; elle ne fait pas la distinction de l'action momentanée et de l'action continue; elle s'est gardée des vaines distinctions

The text on this page is estimated to be only 18.04% accurate

EXTINCTION DES roUMES INUTILES. 105 honorifiques; elle n'a pas essayé d'enfermer trop de choses dans un même mot '. Nos langues, en général, se sont abstenues de marquer beaucoup de vaines distinctions qui, n'allant pas au fond des choses, sont comme une frivole dépense d'intelligence, En japonais, parexemple, les mots cliangenl suivant que l'on compte des quadrupèdes ou des poissons, des jours ou des mesures de longueur. En basque, il y a une conjugaison cérémonielle '. Comme il y a de profondes didérences dans l'art des divers peuples, l'un se complaisant à des détails, tandis qu'un autre saisit la nature en ses grandes lignes, il peut aussi y avoir dans le langage encorabreraent et remplissage. L'exfinidion des formes inutiles, soit qu'une raison plus mitre les fasse périr par l'abandon, soit que l'esprit les arrête avant leur conception, a donc son rôle nécessaire. Il est intéressant de voir comment, la même idée étant représentée par deux termes synonymes, In langue se débarrasse de l'un des deux, mais non si complètement qu'il n'en subsiste quelques traces. Le I. Elle dit, par exemple, en un seul mol : îaxx\i,%i, • je me place ., Uijimt, ■ lu le places ., israTai, - il ae plâCE •. Mais elle n'o pos «sajé de dire en un «cul mol : ' je le place • ou • il me plaça ». %. Ssyce, Introduction la Ihe lûience of tanguage, t, 20» (3* éJll,).

The text on this page is estimated to be only 19.04% accurate

106 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. nom du vieillard est i-épotv en grec, senex en latin : les deux termes coexistaient l'un à côté de l'autre dans une période antérieure, et nous avons en sanscrit, k côté de yaran, qui correspond exactement à Yépwv, ie mot sann*, » vieux >), qui est de la ramillede senex. Le grec a arrêté son choix, le latin a fait de même : mais ils ont choisi dilTêremment. Cependant le grec dit encore cvfxi àp-^ii (par opposition à vixi) pour désigner les magistrats sortant de charge : il dit aussi évoi xapiroï pour désigner les fruits de l'an passé. La langue politique et la langue de l'agriculture ont donc exceptionnellement retenu le synonyme sorti de l'usage. D'autre part, le latin, pour désigner un homme usé par l'âge, dit x-ger (pour mvi-ger), composé dont la seconde partie est la racine de yipuiiv '. La composition a sauvé ici le synonyme qui, partout ailleurs, a été sacrifié. Nous n'en voyons que plus clairement le rangement qui s'est fait dans les deux langues. Le latin ayant exprimé l'idée d'entendre par la locution périphrasique audire, qui signifie proprement " recueillir dans son oreille » ', l'ancien verbe duo devenait dès lors inutile et devait disparaître. Mais ce qui prouve qu'en un temps plus reculé il a I. En sanscrit, tor, • s'user, vieillir •- Le participe tñf'''^ se dit, par exemple, de v^lemcnla usés. — La contractioD du pTetnler membre est la nii^ine que dans M-la\$ (pour Kvt-lws), a-tirnut (pour n-'i-lemut). •2. ncaua.lgret nJ;) ■ l'oreille -, oldio {ct.mt-dio), • placer >. Ou peut rapprocher le synonyme uui-ruÜare.

The text on this page is estimated to be only 19.61% accurate

EXTINCTION DES FORMES INUTILES. iOT existé en lalîn, c'est le substantif cUens (cf. l'allemand der Gehorige). Y a-t-il des extinctions de mots ou de formes qui soient imposées par la phonétique? On l'a soutenu maintes fois. Cependant, quand nous voyons combien l'instinct populaire est peu embarrassé pour sauver ce qu'il tient à ne point perdre, on se prend à douter de cette prétendue nécessité. S'il y avait un mot qui fût menacé de disparition dans le passage du latin au français, c'était le motards, « oiseau ». Et cependant, voyez avec quelle aisance il s'est maintenu et s'est multiplié, sous les formes oiseau [avicellus), oie (avira, auca), oison {aucio). S'il s'agit d'uo verbe, le fréquentatif vient prendre la place de la forme simple : premere, pelleté auraient eu peine à se faire admettre en rrani;ais; mais nous disons presser, pousser. Le verbe pare donnait peu de chose : mais on a pris les composés comme su f pare, « souffler», conflare, n gonfler ». Il semble que le latin eût pu être embarrassé pour distinguer certains homonymes. Il y avait deux verbes luere, l'un signifiant « laver » et l'autre d'un sens précisément opposé, puisqu'il voulait dire « souiller » (cf. lues, « la souillure »). Mais la langue a évité sans difficulté l'équivoque, au moyen du com

108 LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE. posé
polluere^ qui a pris pour son compte les sens du verbe simple. Ici encore,
comme dans toutes les lois que nous avons étudiées en cette première
partie, nous trouvons à l'œuvre une pensée intelligente, non une nécessité
aveugle. Partout où nous arrêtons nos yeux avec attention, nous voyons
s'évanouir cette prétendue fatalité qui serait, nous dit-on, la loi du langage.
Les lois phoniques ne régissent pas sans contrôle; elles ne sont pas plus en
état de détruire un mot indispensable, ou simplement utile, qu'elles ne
peuvent faire durer une forme superflue.

DEUXIÈME PARTIE COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES
MOTS CHAPITRE IX LES PRÉTENDUES TENDANCES DES MOTS
D'où vient la « tendance péjorative ». — La « tendance à raffaiblissement ».
— Autres tendances non moins imaginaires. Dans cette deuxième partie,
nous nous proposons d'examiner pour quelles causes les mots, une fois
créés et pourvus d'un certain sens, sont amenés à le resserrer, à l'étendre, à
le transporter d'un ordre d'idées à un autre, à l'élever ou à l'abaisser en
dignité, bref à le changer. C'est cette seconde partie qui constitue
proprement la Sémantique ou science des significations. Une illusion
contre laquelle il semble qu'un avertissement soit superflu, et qui cependant
est fréquente, qui même quelquefois se couvre d'une apparence scientifique,
c'est l'erreur qu'on peut résumer sous le nom de tendances des mots. Rien,
au fond,

The text on this page is estimated to be only 20.39% accurate

F I 110 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS UEB MOTS. n'est plus cLimérique. Comment les mots auraient-ils des tendances? Nous entendons parler néanmoins de tendance péjorative, de tendance & l'afTalblissement, etc. Un pliilologue éininent a publié un travail, d'ailleurs très instructif, intitulé : Ein pessiniislixc/ier Zug in der EiHwickliiiiig derWortbedeiitungen'. Un autre écrivain, M. Abel, dans un mémoire sur les verbes anglais qui expriment une idée de commandement, dît que lo command & une tendance à c cendre, mais qu'il penche toutefois dans le bon sens. Il faut reléguer ces tendances parmi les -■ forces > dont la science du moyen Age peuplait la nature. .Autant vaudrait prendre à la lettre nos économistes, quand ils disent que le métal argent a une tendance à baisser constamment de valeur. La prétendue tendance péjorative est l'eflet d'une disposition très humaine qui nous porte à voiler, à atténuer, à déguiser les idées ffitcheuses, blessantes ou repoussantes. Aulu-Gelle fait remarquer que le mot pericuium pouvait autrefois se pi'endre dans un bon sens : et, en elTet, il signiBe littéralement 'i expérience ' ». S'il est arrivé h un sens fflcheux, c'est l'efret d'un pur euphémisme : nous disons de même d'une armée en déroute qu'elle a été " éprouvée ». Valetudo signiliR « santé » : mais il est arrivé à en désigner le contraire, comme quand nous disons :

LES PRÉTENDUES TENDANCES DES MOTS. 411 « en congé pour cause de santé ». — Dire d'un homme qu'il fait un mensonge est chose grave; nous aimons mieux parler de son imagination. C'est ce qu'exprimait d'abord le verbe *mentiri*[^] lequel est formé de *mens* comme *partiri* de *pars*[^] ou *sortiri* de *sors*. — L'allemand *List*[^] « ruse », a commencé par être un synonyme de *Kunst*[^] « savoir, habileté * », On disait *Gottes List*[^] « la sagesse de Dieu ». — L'anglais *silly*, qui veut dire « sot », répond à l'anglosaxon *saelig*[^] à l'allemand *selig*[^] et signifiait originellement « heureux, tranquille, inoffensif » ». On pourrait multiplier indéfiniment les exemples. Il n'y a pas là autre chose qu'un besoin de ménagement, une précaution pour ne pas choquer, — précaution sincère ou feinte, et qui ne sert pas longtemps, car l'auditeur va chercher la chose derrière le mot et ne tarde pas à les identifier. La prétendue tendance péjorative a encore une autre cause. Il est dans la nature de la malice humaine de prendre plaisir à chercher un vice ou un défaut derrière une qualité. Nous avons en français l'adjectif *prude*[^] qui avait autrefois une belle et noble acception, puisqu'il est le féminin de *preux*. Mais l'esprit des conteurs (peut-être aussi quelque rancune contre des vertus trop hautaines) a fait dévier 1. Du gothique *leisan*[^] • savoir >. 2. Cf. *rallciimnd albern*, • sol -, qui correspond au vieux *liaul-allemaiid alawdrj* • bon, amical -. De *mOme*. simple en français, *einfûlliig* en allemand.

The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate

lia COMMENT S'EST n\t LE SENS DES MOTS cet adjecUf au sens équivoque qu'il a aujourd'hui. Les mots qui ont trait aux rapports des deux sexes sont particulièrement exposés à des revirements de cette sorte. On se rappelle quelle signification noble a encore chez Corneille le nom d'amant et celui de maîtresse. La déchéance est venue pour eux, comme elle est venue en allemand pour Biilile. Il y faut voir l'inévitable résultat d'une fausse délicatesse : en donnant des noms honnêtes aux choses qui ne le sont pas, on déshonore les noms honnêtes. En moyen haut-allemand, Minne désigne les affections de l'unie d'une façon générale : le souvenir, l'amitié, l'amour, et même l'amour de Dieu. Mais vers la fin du xV siècle, le mot dut être banni de la langue comme contraire à la décence. C'est seulement de nos jours qu'il est rentré en honneur, après un long repos, grâce aux études sur le moyen âge. En regard de cette prétendue tendance péjorative, il faudrait, pour être juste, mettre une tendance à la «
amélioration ». La politesse a des raffinements singuliers, l'affection a de curieux détours qui font que des termes à signification défavorable ont perdu ce qu'ils avaient de fâcheux. L'amitié, comme si elle était en peine d'adjectifs appropriés, change le blâme en éloge et fait du reproche une louange plus

LES PRÉTENDUES TENDANCES DES MOTS. H3 savoureuse.

L'italien *vezzoso* (vicieux) est défini « *che ha in se una certa grazia e piacevolezza* ». — L'anglais *Smart* (le même qui en allemand a donné *Schmerz*) est devenu synonyme de « vif, spirituel, joli ». — Nous laissons au lecteur français le soin de trouver des exemples dans notre langue. Quant à l'affaiblissement des mots, il tient à un autre fait non moins commun, savoir l'exagération. *Affligé* signifiait à l'origine « écrasé, brisé par la douleur » : il a beaucoup perdu, ayant été employé hors de saison. — *Abîmer* a eu en français le même sort qu'en latin *fatigo*, lequel avait d'abord un sens très noble et très fort *. — *Gâter* ^ *meurtrir*, *gêner*, *tourmenter* ^y sont des exemples du même genre. — En anglais, *être anxious to see you* veut dire simplement qu'on désire vous voir. — En grec moderne, *χὰ[jLvct*), ((*peiner* », est devenu le terme ordinaire signifiant « faire » : *xi|AV£Te [jloI tyiv /ipiv*, « faites-moi le plaisir ». Comme on le voit par le dernier exemple, l'affaiblissement. Virgile remploie en parlant des persécutions des dieux : *Aspera Juno Quæ mare nunc terrasque metu cœlumque fatigat*. Il est apparenté à *fatisco*, *Fessus*^ qui est de la même famille, a lui-même beaucoup perdu de son énergie. •2, Déjà en latin : *Ne torseris te* (Pline le Jeune, IX, 21). 8

114 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. blissement
est souvent accompagné d'une sorte de décoloration, qui vient de ce que le
mot est employé en toute espèce de groupements et d'associations.
L'adverbe allemand sehr (qu'il faudrait écrire s6r) signifie « cruellement » *.
On disait : er ist sehr leidend, sehr betri'ibt. Mais la décoloration a été telle
qu'on a fini par dire : er ist sehr brav^ sehr fr oh. Celui qui s'en tient à
l'étymologie sans prendre garde à l'affaiblissement des sens peut être amené
à d'étranges erreurs. Que n'a-t-on pas écrit sur le Conipelle intrare de
l'Évangile? Ces mots sont la traduction du grec àvàyxaaov elTsXQetv, qui
signifient « invite-les à entrer » *. Il n'y a là nulle contrainte. Le latin
invitare^ qui exprime la même idée, est un dérivé de invitas. Il a commencé
par signifier « faire violence ». Mais un excès de civilité l'a fait employer en
des occasions qui, dès l'époque de Cicéron, l'ont conduit au sens d' « inviter
». Le verbe allemand nothen ou nothigen est un exemple du même fait. 1
Versehren^ • ravager ■, unversehrt, « non blessé », sont de la même famille.
Le chef de la famille esl le vieux haut-allemand sér, « dou. leur ». 2. Luc,
XIV, 23.

LES PRÉTENDUES TENDANCES DES MOTS. 115 Une autre tendance qu'il n'est pas moins chimérique d'attribuer au langage, au lieu d'en chercher la cause dans les faits de l'histoire, c'est la tendance au nivellement. Herry en allemand, était un titre réservé aux gentilshommes : c'est le comparatif d'un ancien adjectif signifiant « élevé » *. La Chambre des seigneurs à Berlin s'appelle encore das Herren Haus. Mais ce titre n'est pas plus magnifique aujourd'hui qu'en français celui de Monsieur, Il y a des déchéances qui peuvent atteindre jusqu'aux pronoms. Er et sie, après avoir été des formules de politesse, comme ella en italien, sont descendus de leur rang, parce qu'un raffinement d'obséquiosité, pour monter d'un degré, leur a substitué le pronom pluriel ". La propension à généraliser ce qui était d'abord à l'usage du petit nombre rend compte de quelques faits à première vue déconcertants. Client[^] en latin, voulait dire « celui qui obéit, le serviteur » '. Un patricien à Rome avait des clients. Le mot a désigné ensuite celui qui, appelé devant le tribunal, invoquait la protection d'un patron pour le défendre. Mais cette expression, chez les modenies, ayant passé chez le médecin, puis chez le négociant, le 1. Pour les vilains, on se servait du mot Meister. Ex. Ilerr Hartmann von Aue[^] Meister Gottfried von Strassburff, 2. Voir le Dictionnaire de Grimm, au mot er. 3. Voir ci-dessous, p. iOd.

The text on this page is estimated to be only 25.21% accurate

COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES BOTS. sens a fini par être faussé, car il est contraire à l'étymologie de donner le nom d' « obéissant » à celui qui fait les commandes. Dans nos sociétés modernes, le sens des mots se modifie plus vite qu'il n'avait coutume dans l'antiquité et même chez les générations qui nous ont immédiatement précédés. Il y faut voir l'effet de la guerre des partis, du mélange des classes, de la lutte des intérêts et des opinions, de la diversité des aspirations et des goûts. Qu'on veuille seulement songer à quelle nuance de dédain arrive chez nous le terme autrefois respecté de bourgeois : à tel point que la littérature de nos voisins de l'est, pour donner la même note de dépréciation, emprunte le mot français, en laissant à Bürger sa valeur primitive. Une autre cause d'accélération vient de la production industrielle : les penseurs et les philosophes ont le privilège de créer des mots nouveaux qui frappent par leur ampleur, par l'aspect savant de leur contexture. Ces mêmes mots passent ensuite dans le vocabulaire de la critique, et trouvent de cette façon leur entrée chez les artistes : mais une fois reçus dans l'atelier du peintre ou du sculpteur, ils ne tardent pas à en sortir, pour se répandre dans le monde de l'industrie et du commerce, qui en fait

LES PRÉTENDUES TENDANCES DES MOTS. 117 usage sans mesure ni scrupule. C'est ainsi qu'en un temps relativement court le vocabulaire de la métaphysique va alimenter le langage de la réclame. La langue, comme on le voit, subit en bien des manières les fluctuations du dehors. Mais outre ces causes extrinsèques, il y a des changements qui s'expliquent par la nature même du langage : nous allons essayer de les faire connaître.

CHAPITRE X LA RESTRICTION DU SENS Pourquoi les mots sont nécessairement disproportionnés aux choses. Comment l'esprit redresse cette disproportion. Un fait qui domine toute la matière, c'est que nos langues, par une nécessité dont on verra les raisons, sont condamnées à un perpétuel manque de proportion entre le mot et la chose. L'expression est tantôt trop large, tantôt trop étroite. Nous ne nous apercevons pas de ce défaut de justesse, parce que l'expression, pour celui qui parle, se proportionne d'elle-même à la chose, grâce à l'ensemble des circonstances, au lieu, au moment, à l'intention visible du discours, et parce que chez l'auditeur, qui est de moitié dans tout langage, l'attention, allant droit à la pensée, sans s'arrêter à la portée littérale du mot, la restreint ou l'étend selon l'intention de celui qui parle. Les faits de restriction étant les plus fréquents, nous les examinerons d'abord.

LA RESTRICTION DU SENS. 110 Pour désigner le toit de la maison les Latins avaient le mot *tegmen*^ formé d'un verbe, *tegere*^ « couvrir », et d'un suffixe, *inen*^ qui sert à marquer l'instrument. Mais *tegmen* convenait aussi et a été également employé pour marquer l'abri fourni par un arbre, une cuirasse ou toute espèce de couverture ou d'enveloppe. Si, au lieu de *tegmen*^ j'ai recours à *iectum*, je trouve un mot déjà plus restreint par l'usage, mais offrant à peu près la même combinaison du verbe et d'un suffixe. *Tec-liim*^ c'est tout ce qui est couvert, par conséquent le plafond d'une chambre, la voûte d'une caverne, le baldaquin d'un lit aussi bien que le toit d'une maison. Il faut descendre jusqu'au français toit pour trouver le mot enfin assez resserré par l'usage et (ce qu'il faut ajouter) assez méconnaissable par la forme, pour convenir uniquement et spécialement à la couverture d'une maison. On doit déjà par ce premier exemple entrevoir quelle est la cause de la disproportion entre le nom et la chose. Elle vient de ce que le verbe est la partie essentielle et capitale de nos langues, celle qui sert à faire des substantifs et des adjectifs. Or, le verbe, par nature, a une signification générale, puisqu'il marque une action prise en elle-même, sans autre détermination d'aucune sorte. En combinant ce verbe avec un suffixe, on peut bien attacher l'idée verbale à un être agissant, ou à un objet qui subit

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

Le rixisme LK SENS DES MOTS. l'action, ou l'objet qui est le produit ou l'instrument de l'action, mais cette action gardant sa signification générale, le substantif ou l'adjectif ainsi formé sera lui-même de sens général. Il faudra que par l'usage on le limite'. De cette condition fondamentale de nos langues vient l'énorme quantité de mots à signification générale qui, avec le temps, ont pris un sens spécial. A mesure qu'un mot se restreint, le langage se trouve obligé de recourir une seconde fois, une troisième fois, une quatrième fois au même verbe. C'est ainsi qu'à côté de legmen nous avons tegmeniiim, ieclum, teywnenttim, leclorium, leges, loga, tous mots à sens général pour commencer, et ensuite réduits à une certaine catégorie d'objets. Il y avait en latin un substantif felis ou felcs qui signifiait « la femelle ». Ce nom convenait à la femelle de tous les animaux, au moins de tous les animaux mammifères'. Mais il en est venu peu à peu à désigner seulement la femelle du chat, et c'est au sens de « chatte » qu'il nous est parvenu. Comment s'explique cette restriction du sens? Les l. Pour les plus anciens mois, il serait plus juste

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

LA ItESTRICTIOH mfJK anciens, à qui les fails de ce genre n'avaient pas échappé, voulaient y voir l'efTel d'un choix, d'une préférence (xaT èçoyiiv). Mais les choses, en réalité, sont plus simples. Il n'y a pas eu de choix, ou du moins le clioîx s'est fait tout seul. Quand les Grecs d'aujourd'hui appellent le cheval àXoY^v, cela ne veut pas dire, comme on l'a interprété, que le cheval est l'animal par excellence, encore moins n qu'il ne lui manque que la parole », mais 'que le cavalier, partant de sa monture, s'est habitué à dire « la bête ». Chaque métier, chaque état, chaque geni'e de vie coulribue h ce resserrement des mots, qui est l'un des côtés les plus instructifs de la sémantique. A Rome, le foin s'appelait du terme le plus général : fenitm, « le produit ». Pour le paysan grec les bestiaux s'appelaient " xTYl|Jia,Ti, « les biens ». En grec, un entrepreneur s'appelait irîpa-nî, du verbe TOioiw, «i essayer, entreprendre » : mais si nous consultons l'usage de la langue, nous voyons qu'il s'agit d'une seule espèce d'entreprise, le brigandage sur mer, la piraterie. Ces sortes de restrictions du sens sont d'autant plus variées qu'une nation possède une civilisation plus avancée : chaque classe de population est tentée d'employer fi son usage les termes généraux

122 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. de la langue; elle les lui reslilue ensuite portant la marque de ses idées, de ses occupations particulières. C'est ainsi que le mot species[^] qui désigne de la façon la plus générale l'espèce, a été employé par les droguistes du moyen âge pour les quatre espèces d'ingrédients dont ils faisaient commerce (safran, girofle, cannelle, muscade), en sorte que quand le mot est retourné à la langue commune, il était devenu nos épices. Il serait facile de multiplier ces exemples. On connaît les coupures au moyen desquelles les dictionnaires séparent les différents sens d'un même mot. La plupart du temps il s'agit d'un mot général dont le sens a été diversifié par restriction. En employant ces mots, personne ne songe au manque de proportion. Ils sont, sur le moment, bien réellement adéquats à l'objet. Si, pour une cause quelconque, le mot vieillit en toutes ses acceptions, sauf une seule, il s'en va aux âges futurs avec la valeur unique qui lui est resiée, pour le plus grand étonnement de l'étymologiste. Le mot allemand Getreide (en moyen haut-allemand getregede) est un dérivé du verbe tragen[^] « porter », et pouvait se dire anciennement de tout ce qui se porte, comme le costume, les bagages : il se disait aussi de ce que

LA RESTRICTION DU SENS. 123 porte la terre, surtout du blé, et c'est en cette seule acception qu'il a survécu. Plus le verbe est de signification générale, mieux il s'adapte aux diverses professions. Ainsi facio, dans la langue des temples, signifie apporter une offrande, offrir une victime. De là des locutions comme facere catulo, facere ture^ sacrifier un chien, offrir de l'encens. — Ce même verbe facio^ dans la langue politique, s'applique à l'action combinée d'un parti en vue d'un but à atteindre*. On a trouvé sur les murs de Pompéi, qui, comme on sait, fut engloutie en pleine période électorale, quantité d'inscriptions avec cet impératif: Caupo/ies, facile., Pomari, facile., Lignari, facile... VnQuenlari, facile... Ce qui veut dire: « Entendez-vous! Unissez-vous! » On comprend dès lors le sens du mot facio. Ce qui caractérise la faction, c'est le lien, c'est le pacte qui rattache entre eux tous les adhérents*. Adullerare est un composé de allerare: il avait à peu près le même sens. On disait adullerare colores^ « changer les couleurs », aditllerare nummos^ « falsifier les monnaies », adullerare jus, « fausser le droit ». Mais comme on a dit aussi adullerare malrimonium, {, Cicéron écrit que tous les hommes perdus de réputation se groupent autour de César; omnes damnatosj omnes ignominia affectos iUac facre. — Rapprocher aussi la locution: Tecum facio (je fais cause commune avec vous)'. 2. Entendu en ce sens, le contraire de facio est deficio. Ce qu'une faction ou un parti est le moins disposé à pardonner, c'est la défection de Tun des siens.

The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate

COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS il en est soi-même un sens spécial qui a passé aux dérivés *ai/u/Wn'rtm* et *aduller*. On doit voir combien il est nécessaire que notre connaissance d'une langue soit élayée sur l'histoire. L'histoire peut seule donner aux mots le degré de précision dont nous avons besoin pour les bien comprendre. Supposons, par exemple, que pour connaître les magistratures romaines nous n'ayons d'autre secours que l'étymologie. Nous aurions : ceux qui siègent ensemble (*corisules*), celui qui marche en avant [*prætoi-*], l'homme de la tribu (*fribunus*), et ainsi de suite. Ces mots ne s'éclairent, ne prennent un sens précis, que grâce au souvenir que nous en avons, pour les avoir vus dans les récits des historiens, dans les discours des orateurs, dans les formules des magistrats. En même temps que l'histoire explique ces mots, elle y fait entrer une quantité de notions accessoires qui ne sont pas exprimées. Elle agit à la façon d'un verre, qui, en resserrant les images, les rend plus nettes. Mais il y a cette différence que le meilleur microscope ne nous peut faire voir autre chose dans les objets que ce qui s'y trouve, au lieu que nous croyons sentir dans des mots comme *tribunus*, *consul*, quantité d'idées qui n'y sont pas, et qui se trouvent seulement dans notre souvenir.

The text on this page is estimated to be only 17.82% accurate

LA RESTRICTION DU SENS. 19» La restriction du sens présente un intérêt particulier quand elle s'applique aux mots de la vie morale. Je veux en donner encore un ou deux exemples, que j'emprunterai aux langues germaniques. En allemand, le substantif Muth ne s'emploie plus guère qu'au sens de « courage » : mais il suffit de voir quelques dérivés et composés, de rapprocher quelques locutions, pour retrouver le sens d'âme et d'intelligence, qu'il avait autrefois. Grossmuth, « générosité » ; Bochniith, « orgueil » ; Unmuth, (I mécontentement » ; Vebermuth, « []rêsuprion » ; anmiil/ieii, u prétendre » ; einmiilhig, « unanimement » ; Gemiith, « âme ». Wie ùt es dir zit Muthe, « dans quelles dispositions es-tu ? » mulhmaassen, « conjecturer ». C'est sans doute pour avoir figuré dans des composés comme Riltersmuth, Mannesmuth, que le mot s'est restreint au sens de bravoure. La signification générale s'est maintenue dans l'anglais mood, 'l'. De même, Wilz ne se prend plus guère aujourd'hui qu'au sens très particulier d'esprit de saillie. Mais ce terme avait autrefois une signification très relevée : il marquait le savoir ou la sagesse (du verbe loissen). Il n'est pas besoin d'aller bien loin. Il faut remarquer le changement de genre qui s'est opéré pour quelques-uns de ces Koinoiis : dit Sanftmuth, dit Wthmuth. i l'origine, Muth était du neutre.

The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate

pour retrouver les traces de cette ancienne acception : on la voit transparaître dans Aberwiltz, Vorwitz, Wahnwitz, et dans le verbe witzigen, « rendre sage M. Ici encore l'anglais est resté plus archaïque : wit, " l'intelligence ». La cause de ces restrictions peut chaque fois fournir la matière d'une recherche intéressante. C'est quelquefois un synonyme qui prend de l'extension et qui resserre d'autant le domaine de son collègue, D'autres fois c'est un événement historique qui vient modifier et renouveler le vocabulaire. Ainsi le mot Busse, qui voulait dire « réparation » (soit au propre, soit au figuré), a pris, avec le christianisme, le sens de " pénitence « : une fois le sceau religieux imprimé, tous les autres emplois sont tombés en désuétude '. Outre les restrictions de sens dont la langue porte l'évident et permanent témoignage, il se fait, dans le parler de chacun, de perpétuelles applications du même principe, mais qui ne laissent pas de trace durable, parce qu'elles varient selon le temps et le lieu. " Aller à la ville « est une phrase familière à tous les campagnards, mais qui, tout en restant la même, doit se traduire, selon la région, par un nom . On dit cependant Z.ûi^trentfijspi', • bauche-Iroii -, H exist(> à Breslavi c Altbûsaertlriuse, • rue des savetiers •. Cauer, Programme du ninase de Hamm, 1870. ^

LA RESTRICTION DU SENS. 127 »■ * différent. 11 peut arriver que les événements de • ' l'histoire enlèvent une de ces expressions du milieu borné où elle avait sa place pour la jeter dans la circulation générale. Vrbs était le nom de la ville de Rome pour les paysans du Latium et de la Sabine. Mais les légions romaines, en emportant le mot avec elles, ont si bien fait qu'il est devenu familier à tout le monde antique : pour le Gaulois, pour l'Espagnol comme pour l'Africain ou le Syrien, Vrbs a été le nom désignant la ville aux sept collines. La restriction du sens a de tout temps causé l'étonnement des étymologistes. On connaît les observations et objections de Quintilien au sujet de homo : « Croirons-nous, dit-il, que homo vient de himius^ parce que l'homme est né de la terre, comme si tous les animaux n'avaient pas la même origine '? » Il est bien certain cependant que homines signifie « les habitants de la terre ». C'était une manière de les opposer aux habitants du ciel, DU ou Superi. 1. I, 6. ■•• • ^ "V ,

The text on this page is estimated to be only 15.12% accurate

CHAPITRE XI ELARGISSEMENT DU SENS i de
rdlnrgissement du sens. — Les fails J'iSlargissement soni nt de
renseignements pour l'hisloire. — Ils sont une consiice du progrès de la
pensée. L'élargissement du sens est la contre-partie de ce que noua venons
d'observer. On peut èlre surpris de voir deux mouvements en sens opposé
exister simultanément. Mais il faut prendre garde que la cause, des deux
parts, n'est pas la même : tandis que la restriction tient, comme on l'a vu^
aux conditions fondamentales du langage, l'élargissement a une cause
extérieure : il est le résultat des événements de l'histoire. Les exemples vont
rendre ceci plus clair. A Rome, un bien de terre sur lequel avait été pris
hypothèque s'appelait />rœrf/(/7?i. Le mot est un composé de vadium, «
gage » ', et de la préposition pj**. I. Vadium esl imisil^ en laltn classique,
où il est remplacé par vadimonimn. Mais it a reparu dans le talin du moyen
flge : nous en avons lire le rraocaja gage. Le gotliJque ga-wadjan, l'anglo-
saxon leeddian,

ÉLARGISSEMENT DU SENS. 129 Mais par un remarquable élargissement du sens, toute propriété rurale finit par s'appeler *prædium*. C'est probablement par la langue du droit que s'est fait ce changement, les immeubles dotaux s'appelant *prædia dotalia*. Le caractère particulier d'après lequel un objet a été dénommé peut donc rentrer dans l'ombre, peut même s'oublier tout à fait. Au lieu de désigner seulement une catégorie, le mot vient à désigner l'espèce entière. Le substantif français gain témoigne de la vie agricole de nos ancêtres. Gagner [gaaignier) c'était faire paître; un gagnage était un pâturage; le gai-gneur était le cultivateur; le gain {gain) était la récolte. Il en est demeuré un témoin qui n'a pas varié : c'est le re-gain. Quant au simple gain^ à mesure que la vie s'est compliquée, il a étendu sa signification : il a désigné le produit obtenu par toute espèce de travail, et même celui qui est acquis sans travail. A la vie agricole appartient pareillement le latin *pecunia*^ qui désignait d'abord la richesse en bétail, et qui a fini par désigner toute espèce de richesse. Ce qui est moins connu, c'est que le changement d'où Tanglais *wed* et l'allemand *wellen*, sont, à ce que je crois, des emprunts faits au latin. Les termes juridiques, pour lesquels il importait de bien s*entendre, passaient des Romains aux Barbares. - Sur cette famille de mots, voir mon Dictionnaire étymologique latin, au mot *vady* *vady*, '^ •• 9 # ^•vlit'W 'x*1 • ' ^ . *•

The text on this page is estimated to be only 17.74% accurate

COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS, inverse n eu
lien au moyen Age chez les Celtes de la Grande-Bretagne. Comme il
s'agit d'un compromis entre le système ancien d'échange en nature et
le système nouveau d'échange monétaire, certains termes désignaient tour
à tour soit une monnaie, soit son équivalent en terre ou en bétail. En vieux
Breton *gullo's sribl* [Uin scrupulit] est une monnaie; chez les Gallois du XII^e
siècle, *ysgrubl* a le sens de bétail, f bête de labour. Dans la Bretagne
armoricaine, le latin *solidus* est devenu *saoul*, qui désigne le bétail en
général. Chez les Anglo-Saxons, au contraire, l'ancien *æor*, « bétail », est
venu à désigner une somme d'argent. Des alternatives de richesse et
d'appauvrissement expliquent ces faits, dont les contemporains n'ont pas
conscience. Ces sortes de transformations du sens sont importantes à
observer pour l'historien : car elles constituent pour lui des indications
d'autant plus précieuses qu'elles sont involontaires. Il ne faut pas rap-
porter ces faits au chapitre de la métaphore. La métaphore est l'aperception
instantanée d'une ressemblance entre deux objets. Ici, au contraire, nous
avons affaire à un lent déplacement du sens : le peuple continuait, sans y
penser, à employer le mot *scilling*, alors que déjà la fortune du citoyen
romain ne consistait plus uniquement en troupeaux. i.). LoU, Heiiiie tic
Vhisloire des religions, 1996, article sur le *celliqu* de M. d'Arhois de
Jubainville, i. De tñ l'anglais *fee*, • récompense, *feod* laire,

ÉLARGISSEMENT DU SENS. 131 Les idées générales que l'humanité a acquises dans le cours des siècles n'auraient pu recevoir de nom sans cet élargissement du sens. Comment aurait-on pu désigner le temps et l'espace? Le temps, c'était à l'origine « la température, la chaleur ». Le mot est de même origine que *tempus*. Puis on a désigné de cette façon le temps (bon ou mauvais) en général. Enfin on est arrivé à l'idée abstraite de la durée. L'espace, c'était la carrière où courent les chars (*spatium*^ mot emprunté du grec *στόμαχος*, dorien *στόμαχος*) *. Pour parler des chevaux qui dévient de leur course on emploie le verbe *exspatiari*. Cicéron-, voulant dire que l'éloquence a dévié, dit : *Deflexit de spatio curriculoque majorum*. Puis le mot a pris le sens général d'étendue et d'espace. Le verbe est la partie du discours qui présente les plus nombreux exemples d'élargissement. Une fois que d'une façon ou d'une autre, pour désigner un acte, la langue a fait choix d'une expression, l'on ne tarde pas à oublier la circonstance — quelquefois indifférente ou fortuite — qui l'a fait ainsi dénommer, {, Le neutre *topcu*, • chaleur », existe en sanscrit. Le rapprochement de (*ftmpua j'I Icfjor* est le in({me que celui de *deccus el decoi\ fulgur et fulffor*. Il est resté quelque chose de l'idée de la température dans le verbe *lempernre*, 2. Voir *Mémoires de la Société de linguistique*, VI, p. 3. Au sujet de la substitution du t au d, cf. *cotoneum* = *xu\$(ôviov*, *citrus* = *xé\$po;*<

The text on this page is estimated to be only 18.80% accurate

COUMENT S'EST FIXE LE SENS DES HOTS. Qui pense encore, en prononçant le verbe brûler, k la pierre précieuse — beryllux — dont on l'a tiré? (^enx ijiii ont créé le verbe pliiinbicare, donl nous avons fait plouyer, ont dû bientôt perdre de vue le |il(>iiib cjui servait à charger le filet ou la ligne, et ont Hpiiliijué la même expression à tout ce qui descend, à tout ce qui plonge au fond de l'eau. Il est diins la nature de notre esprit d'opérer de celte façon, car nous sommes bien plus frappés de l'acte en luimême, qui csl une impression présente, que de la circonstance déjà lointaine qui uous Ta fait nommer pour la première lois. Il y avait à Rome un recensement qui revenait tous les cinq ans, et qui était accompagné d'une cérémonie religieuse, appelée « purification » : Instrum, lustralio. Comme, à celte occasion, le magistral el les prêtres parcouraient les rangs du peuple, le verbe lustrare prit le sens de h parcourir, passer en revue ». Virgile a donc pu dire, parlant delà mer Ausouienne qui doit èlre parcourue par Enée : Et salis Ausonii (uslrandum tiavibus œquor. Peu de gens pensent, en se disant accablés d'un malheur, accables d'une nouvelle, qu'ils généralisent une expression empruntée à la guerre de siège, et que lesubstanlifcarfflAû/«ffi,quîafaitcoaA/e,d"oùac(a/>/ffr, est formé du grec xaT»Ço),TÎ, « renversement ». Encore moins les Romains, quand ils parlaient de la spl&i(/('(/' du ciel ou d'un triomphe splendte, songeaient

ÉLARGISSEMENT DU SENS. 133 ils que c'est à une couleur malade de la peau, à la morbidité du teint, que le verbe splendo devait son origine *. L'élargissement du sens est surtout fréquent avec les mots composés. Après avoir réuni deux termes pour en faire un tout, on ne considère plus que l'ensemble. Vindemta, par exemple, qui contient le mot vimim, se dit pour d'autres récoltes que celles du vin : vindemia olearum, mellum, turis. Parricidium qui est le meurtre d'un père, s'est étendu, l'altération phonétique aidant, jusqu'à marquer toutes sortes de crimes : à tel point que déjà les Romains en cherchaient des étymologies assez lointaines. Nous touchons ici à ce que les anciennes rhétoriques appelaient un abus de langage (catachrèse). La vérité est que la catachrèse n'existe que dans les premiers temps et pour celui qui s'attache à la lettre : pour le commun des hommes, ces expressions ne tardent pas à être naturelles et légitimes. C'est ainsi qu'en sanscrit, une écurie à chevaux s'appelle arka, quoique goshtha soit un composé contenant le mot go, « vache ». On a de même dans Homère : Tou Tpt9xt^ist ruicoi s>.oc xata ^ovxoXfovto. 1. !Sff>T)v, « la rate - : un homme malade de la rate était splendus (cf. rabidus de rabiens). Les anciens plaçaient dans cet organe le siège de la jaunisse.

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

131 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. Et le même abus de langage, sous une forme un peu différente, se trouve dans cet autre vers : 'Apīīī npuitoīdvBiī f fÇeīī xīīīr,» Ixari^Sri^ '. Autant il est juste de recommander « les métaphores qui se suivent », autant il serait puéril, pour les mots qu'un long usage a éloignés de leur signification première, et pour lesquels il n'y a d'ailleurs jamais eu mélapliore, mais élargissement du sens, d'en entraver l'emploi par le souvenir de leur point de départ. Le progrès pour le langage consiste à s'affranchir sans violence de ses origines. On ne parlerait pas si l'on voulait ramener tous les mots à l'exacte portée qu'ils avaient en commençant. Armare navets est une expression consacrée; mais elle nous cache une sorte d'abus de langage, puisque armare signifiait « se couvrir les épaules » '. Il faut laisser au linguiste le soin de rechercher ces lointains points de départ. L'élargissement du sens est un phénomène normal, qui doit avoir sa place chez tous les peuples dont la vie est intense et dont la pensée est active. 1. Le mot pauc, - bœuf -, élanl conU'nu dans ^DUtolfu et daos 2. Armui, • épaule -, a fait anii(ire,d'ori irinta, lequel a commeDcé par désigner les ormes dēfi^nsīves, par oppbsiliun A tela, les BrmeB 0lTenBtT«a. Armorum alifut Itlorum portaliuncs (Salluste).

CHAPITRE XII LA MÉTAPHORE Importance de la métaphore pour la formation du langage. — Les métaphores populaires. — Provenances diverses des expressions métaphoriques. — Elles passent d'une langue à l'autre. A la différence des causes précédentes, qui sont des causes lentes et insensibles, la métaphore change le sens des mots, crée des expressions nouvelles de façon subite. La vue instantanée d'une similitude entre deux objets, deux actes, la fait naître. Elle se fait adopter si elle est juste, ou si elle est pittoresque, ou simplement si elle comble une lacune dans le vocabulaire *. Mais la métaphore ne reste telle qu'à ses débuts : bientôt l'esprit s'habitue à l'image; son succès même la fait pâlir, elle devient une représentation de l'idée à peine plus colorée que le mot propre. On a dit que les métaphores d'un peuple en laissent deviner le génie. Cela est vrai pour quelques-uns. C'est grâce à la métaphore, selon la remarque de Quintilien (VIII, 6)¹ que chaque chose semble avoir son nom dans la langue.

The text on this page is estimated to be only 28.38% accurate

I>: COMMENT S EÎT FIXE LE SENS DES MijTS. unes : mais il faut bica avouer que la plupart ne nous apprenoeot guère que ce que nous sarioDS déjà: elles nous doonent l'esprit de tout le monde, qui ne varie pas beaucoup d'une nation à Tautre. Nous allons en citer quelques exemples, priant d'avance le lecteur d'eu excuser la simplicité. Il s'agit pour nous, non de faire admirer ces images, qui n'en sont plus, mais de montrer combien la langue en est pleine. Comme il faut se borner, nous les puiserons toutes dans la même langue : le latin. Voyons, par exemple, comment le peuple romain nomme ce qui est bon et ce qui est mauvais. Ce qui est bon : c'est ce qui va droit et en mesure [recte atque ordine\ ce qui est plein et a du poids {iniefjerj gravis). Mais la légèreté est un mauvais signe teviSy vamis, nullius momenti^. Ce qui est de travers devient le symbole de toute perversité {pra-vus . L'intelligence est comme une pointe qui pénètre [ariimenj^ mais la sottise ressemble à un couteau émoussé 'hebes) ou à un plat qui manque de sel (i/isidsus). Vïi caractère simple est comparé à un vêlement qui n'a qu'un pli (simpfpx : les motifs allégués à faux sont des bordures qui dissimulent le défaut de l'étoffe (pnetextum). La bigarrure [va fer ^ varias) n'est pas loin de la tromperie. Jusque-lîi les métaphores du langage ne présentent rien que d'irréprochable; nous allons maintenant

LA MÉTAPHORE. 137 voir paraître quelques traits de morale utilitaire. Penser, c'est compter [putare, reputare) *. L'estimalion ou la pesée des monnaies prête son nom à toutes les sortes d'estime {æstimare, existimare, pendere). Délibérer, c'est encore peser [de liber are^). Ce qui peut s'acheter à bon marché est méprisable [viUs ') ; de la rareté vient le prix que nous attachons aux objets [caruSy caritas). Il est inutile de continuer.... On voit de quelle nature sont ces renseignements. Cela ressemble aux dires de quelque paysan doué de bon sens et d'honnêteté, mais non exempt d'une certaine cautèle rustique. C'est quelque chose de moins que les proverbes, ceux-ci marquant déjà une expérience plus prolongée, une faculté de combinaison plus grande. Voici encore une métaphore appartenant au même ordre d'idées. Pour les vieux Romains toute dépense superflue était un manquement à la règle, une dérogation à la rectitude de la vie, ou, comme nous disons aujourd'hui. Pu/are est lui-même arrivé au sens de « calculer » par une métaphore. Pulare rationes, « apurer des comptes ». Putare, purum faceve^ disent Varron et Festus. C'était l'expression consacrée pour rémondage des arbres et des vignes : putare vitem, arbores. Le mot, en son sens propre, s'est conservé en vieux français : poder, pouer (« poucr et tailler la vigne •, chez Olivier de Serres); poây • tailler -, en patois de la Suisse romande. Ce poder^ • nettoyer », a passé en allemand : butzen^ pulzen {den Baum, den Slauch^ die Hecke putzen); puis on a dit : den Barly die Haare putzen; en On, le mot a passé au sens de toilette et de parure {die Pulzmacherin « la modiste •). 2. De /i6ra, « la balance ». 3. De la même racine qui a donné vénurif • la vente ».

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

COMMENT S'EST F[IXÉ LE SENS DES MOTS. d'iiui, un dérangement. De là le mot de luxm, mot emprunte à la langue chirurgicale. Caton, donnant une recette pour les entorses et les fractures, dit : Ad lixum aut ad fracturant al/t'f/a, sa/mm (iet. {De Re ruslica, 160.) Peut-être le mot, comme tant d'autres termes de médecine, est-il d'origine grecque : Xoçoi,

LA MÉTAPHORE. 130 expression figurée, quoiqu'il contînt une comparaison empruntée à la transparence du ciel ou de Teau *. Quelquefois le souvenir de la métaphore est si complètement oublié qu'on s'y trompe. Cicéron s'étonne que des paysans aient eu l'idée de donner le nom de perle [gemma) aux bourgeons des arbres : or, c'est l'inverse qui est la vérité, les perles ayant, par une imagination qui ne manque pas de grâce, reçu leur nom des bourgeons prêts à s'épanouir*. Quand la linguistique tournera vers le sens des mots une partie de l'attention qu'elle porte trop exclusivement sur la lettre, elle pourra créer pour les diverses langues un curieux et instructif relevé montrant le contingent de métaphores fourni par chaque classe de citoyens, par chaque corps de métier. Le tisserand a donné à la langue latine les mots qui veulent dire « commencer » : *ordiri*, *exordium*, *primordia*. *Ordiri* c'était disposer les fils de la chaîne pour faire un tissu. Cicéron, qui sentait encore Timée, fait dire, non sans intention, à un de ses interlocuteurs : *Periexor Antonio quod exorsus es* '. Plante avait déjà dit de même : *Neque exordiri primum, unde occipias, habes, Neque ad detexundam telam certos terminos*. 1. Mémoires de la Société de linguistique ^ V, 346. 2. *Nam gemmare vites, luxuriam esse in herbis, lætas esse segetes etiam rustici dicunt* [De Or. y 111, 38). *Lptus*, que Cicéron considère comme une métaphore, est également le mot propre (« de grasses moissons »). 3. Le vocable est probablement bien antérieur à la langue latine. On a chez Hésychius cette glose : *Τὸ Ζιόϛ' Ὀδὲν ΤριC*. .^

The text on this page is estimated to be only 15.00% accurate

COMMENT S'EST FIÉ LE SESS DES MOTS. ItV(t/5. qui marquait . le vol en avant*; l'adjectif «mti/n-, qui marquait les présages funestes; les verbes auctipari, « épier »; «ugurart, « conjecturer ■ : autumart, « affirmer » , qui conliennent tous les trois le substantif am; l'adverbe estrmplo, employé d'abord pour les présages surgissant à l'intérieur du lempum céleste; le verbe nmtfmpfari, emprunté à l'occupation ordinaire des auguTs, en sont d'unanimes témoignages. La langue du droit n'a pas été moins fertile. J'en citerai seulement ce curieux mot rivaiis, qui désignait des propriétaires voisins se servant d'un même cours d'eau, et qui est devenu le nom de toute espèce de rivalité '. Le génie dilTerenl des nations perce déjà dans quelques vieilles niélaphores. Ainsi les Grecs, pour exprimer l'idée de « ressource, d'expédient », emploient TOpoî. « Quel remède à mes mau\? » s'écrie 1. Or., II, 33. — . M est curiciii

The text on this page is estimated to be only 19.85% accurate

LA WÉTAPUOUE. 1*1 un personnage d'Euripide. Tt; îv
Τῆποçxxxwv ^évoi-ro ' ; Le mot Tiâpo;, qui désigne proprement un passage,
particulièrement sur mer ', est bien d'un peuple qui, de bonne heure, a connu
les \iyf% xéXs'jOa. Une afl'aire iiiipossible, c'est à-opov TcpâY[j.a. Les
moyens financiers d'un État s'appellent nopoi. Encore aujourd'hui, chez les
Grecs, « pouvoir » se dit = [<.top quelquefois="" toute="" une=""
perspective="" historique="" se="" d="" nous="" dans="" m="" le=""
romancier="" grec="" longus="" l="" de="" daphnis="" et="" chlo=""
parle="" pi="" k="" loup="" chansse-lrape="" pratiqu="" la="" terre.=""
mais="" ne="" s="" laisse="" pas="" prendre="" :=="" a="" y="" o="" ce=""
uotpi="" suppose="" prolagoras="" socrate="" plnton="" tout="" un=""
long="" pass="" discussions="" philosophiques.="" mol="" dont="" il=""
est="" fait="" si="" grand="" usage="" aujourd="" reporte="" aux=""
anciennes="" superstitions="" astrologiques.="" on="" supposait="" qu=""
des="" astres="" certain="" fluide="" qui="" agissait="" sur="" les=""
hommes="" choses.="" boileiii="" emploie="" encore="" mot="" en=""
son="" sens="" primitif="" quand="" art="" po="" secr="" exerc="" par=""
ciel="" sa="" naissance.="" italien="" allusion="" fi="" quelque=""
croyance="" analogue.="" toutes="" langues="" pourraient="" ainsi=""
constituer="" leur="" mus="" allemand="" verbe="" />

The text on this page is estimated to be only 19.55% accurate

r ii2 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. einwirlcen, si souveul employé de la façon la plus abstrailB, répond au lalin intexere. Et pareillement le latin exprimere, qui revient si souvent dans ce livre, est un emprunt fait aux beaux-arts, puisqu'il marque l'idée d'une empreinte : h lui seul, il pourrait nous apprendre, si nous ne le savions déjà, que les anciens connaissaient le travail au repoussé. Beaucoup d'usages abolis se perpétuent dans une locution devenue banale : en disant d'un personnage qu'il est revêtu d'un titre ou d'une dignité, personne ne songe aujourd'hui à l'investiture '. Il y a une satisfaction que le langage réserve k l'observateur, satisfaction d'autant plus vive qu'elle aura été moins cherchée : c'est de sentir, en parlant, quelque métaphore dont la valeur n'avait pas été comprise jusque-là, s'ouvrir et s'illuminer subitement. Nous constatons alors un secret accord entre notre propre pensée et le vieil héritage de la parole. Aucun chapitre ne montre aussi bien le pouvoir que, même aujourd'hui, avec nos langues depuis (. Combien d'eupresaions ne Oevona-naus pus au théAtrel Jouer em rôU dam une a/faire, faire une seètie à t/iii-lqu'iin, une personne (/utte lient dans l/i eoHliiie, un drame qui s'eit piuac hier, un changement à — "Il persanniige iniiei, alu. Ce nom mflme di^ personne — ptrsona. t.

LA MÉTAPHORE. 143 longtemps fixées, l'action individuelle continue d'exercer. Telle image éclore dans quelque tête bien faite devient, en se répandant, propriété commune. Elle cesse alors d'être une image et devient appellation courante. Entre les tropes du langage et les métaphores des poètes il y a la même différence qu'entre un produit d'usage commun et une conquête récente de la science. L'écrivain évite les figures devenues banales : il aime mieux en créer de nouvelles. Ainsi se transforme le langage. C'est ce qu'ont parfois oublié nos étymologisles, toujours prêts à supposer une prétendue racine verbale, comme si l'imagination avait jamais été à court pour transporter un mot tout fait d'un ordre d'idées dans un autre. Une espèce particulière de métaphore, extrêmement fréquente dans toutes les langues, vient de la communication entre les organes de nos sens, qui nous permet de transporter à l'ouïe des sensations éprouvées par la vue, ou au goût les idées que nous devons au toucher. Nous parlons d'une voix chaude^ d'un chant large^ d'un reproche amer, d'un emiui noir, avec la certitude d'être compris de tout le monde. La critique moderne, qui use et abuse de ce genre de transposition, ne fait que développer ce qui se trouve

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

COMMENT 8'EST FIÉ LE SENS DES MOTS. en germe dans le langage le plus simple. (In son grave, une note atgve ont commencé par être des images. Le peuple transporte à des objets inanioiéB des adjectifs dont il emprunte l'idée k l'homme : il dira une lanterne sourJo, une maison louc/te, aveugler une voie d'eaUy de même que les Grecs disaient déjà xwE&v ^i).oî {surdiim jaculum) pour un trait qui ne porte pas, et ^îî.ïïva ouvt, {vox alra) pour une voix enrouée. Les Indous appellent andha-kûpa, « puits aveugle », un puits dont l'ouverture est cachée par des plantes. Quelquefois on ne sait plus au juste de quel organe ces expressions sont parties : pour l'adjectif clarus, par exemple, on a pu longtemps se demander s'il vient de la vue ou de l'ouïe. Sans les mots acies, aciis, acictus, acer, nous ne saurions pas que le français aigre n'a pas toujours appartenu au sens du goût. La langue homérique ne manquait pas de mots pour l'idée de « méditer, préparer ». Mais cela n'a pas empêché le poète de créer le verbe ^uTToSofAs^w, qui signifie littéralement a întus tedificare ». n Tenant de beaux discours, ils bâtissaient le mal nu fond de leur cœur. »

LA MÉTAPHORE. \b Et ailleurs : 'A>X' àxiwv x:vT,v '. va^
Ilaiàv, tUvpe iJtTixavàv tiv' *A8iir,T0) xaxwv (Kuripide, -4/c., 221.) •
Trouve, ô Apollon, (luolque secours aux maux d'Admèle ». Un homme sans
ressources, une chose impossible, s'appellent iO

The text on this page is estimated to be only 19.56% accurate

I4Ô COMMENT S'EST L'ISÉ LE SENS DES MOTS. Les mélapliores ne restent pas encliaînées k la langue où elles ont pris naissaace. Quand elles sont justes et frappantes, elles voyagent d'idiome à idiome et deviennent le patrimoine du gearo humaio. Il y a donc pour riiislorien iV faire une distinction entre les images qui, étant parfaitement simples, ont dû être trouvi^es en mille lieux d'une façon indépendante, et celles qui, inventées une fois en une ccil-aine langue, ont été ensuite transmises, empruntées et adaptées. Les métopliores se traduisent, comme on le voit par des exemples tels que décider et entscheiden, découvrir et entdccl;cn, comprendre et beQreifen, succomber et unterliegen, confirmer et bexlàtigen'. Le difficile est de reconnaître chaque fois s'il y a emprunt et quel est l'emprunteur. Chez les vieilles nations de l'Europe il existe un fonds commun de métaphores qui tient à une certaine unité de culture. Les nations arrivées un peu tard au même degré de civilisation ne lardent' pas à s'approprier, en les traduisant, ce stock d'expressions métaphoriques. 11 serait peu équ'i table de le leur reprocher, car elles usent du même droit que leurs aînées, et il n'y a aucune raison pour les en exclure. Je songe en ce moment au peuple grec à qui l'on reproche de faire ce que chaque nation I. Sur CCS imilations, dont on trouve des exemples dans toutes les langues, voir L. Diivau, dans les Mémoires de la Sociilé de Imguistiiue, VIU, p. ISO. Un spécimen inlËressant est le français romp^giion, qui ft< son prototype dans le golliique gahlaiba (de lilaifi, • pain •).

The text on this page is estimated to be only 21.46% accurate

LA MÉTAPHORE. M7 d'Europe a fait àïoo heure '. J'en donnerai un seul exemple. Pour exprimer : « Je ne suis pas d'accord avec vous », les Grecs disent : «y''' ^-■' ^wf^yw^w. N'estce pas ce que dit aussi l'Allemand : Jch stimme nichl mil Ihnen t'iberem'! On simplement : lH-t slimml tiicht. Fallait-il se l'interdire parce qu'il nous a plu de créer le mot symphoniel Au reste, le grec a tout l'air d'être ici l'original, et nous les imitateurs, car déjà sur les papyrus égyptiens du temps des Ptolémées nous avons ffufjiywvov en parlant d'un accord intervenu entre deux parties. La loi des métaphores est la même que pour tous les signes. Une métaphore étant devenue le nom de l'objet peut de nouveau, partant de celle seconde étape, ôtre employée métaphoriquement, et ainsi de suite. C'est ce qui fait que pour les pliilologues les langues modernes sont d'une étude plus compliquée que les anciennes. Mais pour reufant qui apprend ft les parler la complication n'existe pas : le dernier sens, le plus éloigné de l'origine, est souvent le premier qu'il apprend. Ce qu'on appelle l'argot ou le slano se compose en grande parlie de métaphores plus ou moins vaguement indiquées : cependant c'est une langue qui s'apprend aussi vite que les autres. il irlandais, Journal de Kulin,

CHAPITRE XIII DES MOTS ABSTRAITS ET DE

L'ÉPAISSISSEMENT DU SENS Ce qu'il faut entendre par Tépaississement du sens. — Exemples tirés de diverses langues. La richesse de nos langues en mots abstraits est considérable. Nous aurons à rechercher plus tard d'où vient celte richesse et comment elle a été le plus actif instrument de progrès. Pour le moment, nous voulons étudier un fait que j'appellerai, faute d'un autre terme, épaisissement^ : voici ce que c'est. Un mot abstrait, au lieu de garder son sens abstrait, au lieu de rester l'exposant d'une action, d'une qualité, d'un état, devient le nom d'un objet matériel. Ce fait est extrêmement fréquent : tantôt le mot ainsi modifié garde les deux sens, tantôt, l'idée abstraite étant oubliée, la signification matérielle subsiste seule. Ce phénomène remonte aussi loin que l'histoire 1. C'est la traduction exacte du latin concretio.

MOTS ABSTRAITS ET ÉPAISSISSEMENT DU SENS. 149 de
nos langues et il se continue sous nos yeux. Je commencerai par des
exemples tirés des langues anciennes. Un suffixe très simple, qui servait à
former des noms d'action, était le suffixe féminin /t (nominatif -ti's), que
nous trouvons en grec sous la forme

The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate

inO COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. comme dîQnitas, cupiditas, en grec les noms en tt^î, comme Swi'.ôtt,-, « Injustice »; »i).o-îr,î, » l'amilié », servait à Tormcr des noms exprimant une qualité, uu état. Mais nous le voyons déjà devenir opaque en certains mots latins : civitas était d'abord la qualité de citoyen; puis le même mot a désigné l'ensemble des citoyens; il a fini par signifier « la cité ». FartiKax, formé de l'adjectir/flCiV/i- owfacul, marquait In possibilité de Faire : mais facultates est devenu un synonyme de riclicsses. Le même suffixe existe en sanscrit et en zend, sous la forme tâli ou tât. Déjà dans les védas, dêva-lâi désigne, non seulement la qualité ou la nature divine, mais l'ensemble des dieux (comme quand nous disons ta chrétienté) '. Lef/io a. d'abord été « la levée » : il est formé comme inlernedo, obsidh. Puis il est devenu le nom d'une unité militaire parfaitement déterminée, «i la légion ». Pour marquer l'idée de « la levée », il a fallu créer de nouveaux mots, tels que deteclus. Pareil changement a eu lieu pour classis, qui est le gi'cc xXi^îtî, dorien)(,i*iî, et qui est devenu le nom romain de la flotte, après avoir désigné d'abord l'armée en général. Le sens primitif était » l'appel". lic^îo, formé comme tcgi'o, signifiait « la direction ". Heclâ regione, « en ligne droite ». E legione, I. Rig-Véda, III, 10, t : d eaha dēvalâtini, ■ nmĒne1. Il est curieux de conslaUr que classer repris son nliundiins notre langue tnilitaira.

MOTS ABSTRAITS ET ÉPAISSISSEMENT DU SENS. 151 « en face ». Deflectere de reclâ regione^ « quitter la bonne direction ». Mais ce sens a fait place à un sens beaucoup plus matériel : regio a signifié un pays ou le quartier d'une ville. Le suffixe latin tion^ qui a pris une si grande importance, et qui est apparenté au précédent, formait des noms abstraits, comme lectiOy admiratio. Mais dès les plus anciens temps, Tépaississement commence à se faire sentir. Portio a été d'abord Taclion de partager : puis il est devenu le nom de la portion*. Mansio était l'action de s'arrêter : chez Cicéron il s'oppose à discessus. Il s'est dit ensuite des relais établis le long des routes, et il a donné enfin notre maison '. On doit déjà commencer à voir pourquoi tant d'objets matériels sont du féminin : d'abstrait ils sont devenus concrets, mais sans changer de genre '• Faut-il croire que nos ancêtres avaient une faculté d'abstraction qui ait été en diminuant chez leurs descendants? — Ce sérail, je crois, une grande illusion. Nous reviendrons plus loin sur cette question des noms abstraits, qui conlient, en parlie, le secret 1. D'une racine ;)or, • attribuer •, qui se retrouve dans le grec ?iropov, « j'ai procuré ■ ; rsirptatat, • il a été attribué ». 2. Nous disons de même des habilalionsy des constructions, Homère dit déjà d'Ulysse, au moment où il va se construire un navire : eu elSù; TfxToivvdtwv, • fort entendu en constructions •. 3. Il existe des indices qui permettent de croire que les noms latins en tus, comme exercitus, amictus, ont été d'abord du féminin. On trouve chez Ennius : Non metus ulla tenet. Cf. les féminins grecs comme icpaxTvc, • action •, OcXx'n^c, « enchantement ».

The text on this page is estimated to be only 22.77% accurate

1J3 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS, de la richesse de nos langues. Il s'agit, pour le moment, de rappeler que le langage étant une œuvre en collaboration, tout mot abstrait est en danger de changer de sens quand, passant de bouche en bouche, il arrive de l'inventeur à la foule. L'histoire des religions, celle des institutions, celle même des sciences pourrait nous en fournir la preuve. A plus forte raison ces abstractions du langage, abandonnées dès la première heure à l'esprit populaire, étaient-elles exposées au même sort. Les langues modernes abondent en exemples du même changement de signification. Nous trouvons en toutes les professions des noms abstraits devenus les noms de quelque objet tangible. Le musicien entend par ouverture le morceau d'orchestre qui précède un opéra, le marchand débite les nouveautés de la saison, le financier fait rentrer ses avances, l'intendant pourvoit aux subsistances de l'armée, et ainsi de suite. On peut aisément observer les degrés de cette transformation pour certains substantifs. La Bruyère, dans le portrait du Distrain, dit ; " Il écrit une seconde lettre, et après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse. Ici adresse est encore pris au sens de direction. Au XVII^e siècle, il

MOTS ABSTRAITS ET ÉPAISSISSEMENT DU SENS. 153

économie[^] aumône, charité ne s'étaient pas encore coagulés en objets matériels comme de nos jours*. Il y a là pour Tétymologisle une mine de surprises. On trouve en dialecte vénitien du moyen Age un mot;v7â qui a le sens de « descendance ». D'où vient ce rità, qui, déjà par sa désinence, dérouté le lecteur? Des rapprochements indubitables ont montré qu'il s'agit du mot heredità, qui, en se dépouillant de sa signification abstraite, au lieu de rhéritago, a désigné les héritiers '. Quelque chose de semblable s'est passé pour l'allemand Aï/irf, qui signiOe « enfant », mais qui a d'abord signifié « la race », comme on le voit par l'anglais mankind[^] « genre humain ». \. Quoique Tinfinitif résiste davantage à ce changement, nous observons cependant qu'un certain nombre d'infinitifs, comme devoir, plaisir[^] loisir, n'y ont point échappé. 2. R.gna, dans les Comptes rendus de V Académie des Lincei, 1891, p. 336.

The text on this page is estimated to be only 18.40% accurate

CHAPITRE XIV LA POLYSÉMIE Ce que c'est

LA POLYSÉMIE. * 1⁵ de produire des exemplaires nouveaux, semblables de forme, mais différents de valeur. Nous appellerons ce phénomène de multiplication la polysémie \ Toutes les langues des nations civilisées y participent : plus un terme a accumulé de significations, plus on doit supposer qu'il représente de côtés divers d'activité intellectuelle et sociale. On dit que Frédéric II voyait dans la multiplicité des acceptions une des supériorités de la langue française : il voulait dire sans doute que ces mots à sens multiples étaient la preuve d'une culture plus avancée. Il faut nous représenter la langue comme un vaste catalogue où sont consignés tous les produits de l'intelligence humaine : souvent le catalogue, sous un même nom d'exposant, nous renvoie à différentes classes. Donnons quelques exemples de cette polysémie. Clef[^] qui est emprunté aux arts mécaniques, appartient aussi à la musique. Racine[^] qui nous vient de l'agriculteur, relève également des mathématiques et de la linguistique. Base, qui appartient à l'architecture, a sa place dans la chimie et dans l'art militaire. Acte appartient à la fois au théâtre et à la vie judiciaire. Et ainsi de suite.... Il n'en était pas autrement dans les langues anciennes. XjvTa;i;, dans un i De icoXu

The text on this page is estimated to be only 20.76% accurate

I 156 COMUENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS, livre grammatical, désigne la syntaxe, et dans un récit de guerre l'ordre de bataille. Mi).©;, qui est le nom des membres du corps humain, est aussi un terme de prosodie et de musique. Le substantif τὰ πόδια, (τὰ πόδια, dérivé du verbe ἀποκρίνω, « délimiter, délimiter », désignait, d'une part la délimitation matérielle d'un territoire, et d'autre part la délimitation d'un objet ou d'une idée. Il a fourni, dans ce dernier sens, le mot aphorisme à la médecine et à la philosophie; du premier sens, il reste le Mont Aphortismos, contrefort du Peulélisque. Le substantif ἐξέλιξις, suivi d'un nom propre, désignait au temps de l'Empire romain le voyage du souverain à travers ses États. On trouve, par exemple, dans une inscription de la Syrie : Ἐξέλιξις τοῦ βασιλέως ἐπὶ τῆς Ἀσσυρίου. Mais dans la langue médicale, le même mot, suivi du nom d'une maladie, signifiait un mal contagieux régnant dans une certaine contrée, une épidémie. Euphrosyne, en grec moderne, désigne, selon l'occurrence, une flûte, une listule, une seringue ou un tunnel. On demandera comment ces sens ne se contrarient point l'un l'autre : mais il faut prendre garde que les mots sont placés chaque fois dans un milieu qui en détermine d'avance la valeur. Quand nous voyons le médecin nu lit d'un malade, ou quand nous entrons

LA POLYSÉMIE. 157 dans une pharmacie, le mot ordonnance prend pour nous une couleur qui fait que nous ne pensons en aucune façon au pouvoir législatif des rois de France. Si nous voyons le mot Ascension imprimé à la porte d'un édifice religieux, il ne nous vient pas le moindre souvenir des aérostats, des courses en montagne, ou de Télèvement des étoiles. On n'a même pas la peine de supprimer les autres sens du mot : ces sens n'existent pas pour nous, ils ne franchissent pas le seuil de notre conscience. Il en doit être ainsi, l'association des idées se faisant heureusement chez la plupart des hommes d'après le fond des choses, et non d'après le son. Ce que nous disons de nous n'est pas moins vrai de celui qui nous écoute. Il est dans la même situation : sa pensée suit, accompagne ou précède la nôtre *. Il parle intérieurement en même temps que nous : il n'est donc pas plus exposé que nous à se laisser troubler par des significations collatérales qui dorment au plus profond de son esprit. Une nouvelle acception équivaut à un mot nouveau. Ce qui le prouve, c'est le précepte —
 nuUel. Victor Egger, La Parole intérieure. — • Souvent ce que nous appelons *tf/i/encfre* comprend un *commenconicnl* d'articulation silencieuse, des mouvements faibles, ébauchés, dans l'appareil vocal. • (lUbot.) ' f

The text on this page is estimated to be only 23.01% accurate

158 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. ment artificiel, mais conGrmé par le sentiment général — qu'il faut répéter le mot s'il est pris successivement en deux sens différents. Mais on permet de faire rimer un mot avec lui-même, si les deux sens sont assez éloignés '. Il ne serait donc pas exact de traiter les mots comme des signes qui disparaissent en une fois, Tel mol, au sens propre, peut être depuis longtemps tombé dans l'oubli, et survivre cependant en une acception détournée. Danyer, au sens propre, qui est , n'existe plus ; mais il continue d'être employé comme synonyme de périeri^ . » Quelquefois, pour avoir séjourné plus ou moins longtemps dans quelque région particulière de la langue, un vocable est inscrit deux fois au catalogue général avec une orthographe diiiérente. C'est ainsi que nous avons les desseins de Dieu et les dessins de Raphaël; la chambre des Comptes et les Contes de la reine de Navarre. Ciiez toutes les nations, en toutes langues, on a de ces différences, dont le demisavoir liiomphe, quoique au fond elles n'aient rien

The text on this page is estimated to be only 17.88% accurate

LA POLYSÉMIE. de surprenant, et que parfois même elles ne soient pas siiii quelque avantage '. Il est difficile d'éLablii- i ce sujet une règle. Cependant je proposerais celleci : Respecter les distinctions ancienneâ et faites de bonne foi; s'abstenir d'en crder de propos délibéré. It L'st si vrai que la bifurcation des sens peut d'un mol eu faire deux ou plusieurs, que les changements grammaticaux qui modifient l'un épargnent l'autre. Le verbe latin légère change son e en î dans les composés : eligere, coUigpre. Mais quand il signifie n lire •>, îl garde son e : per/egere.re/egere. Un auteur du xvii^e siècle ' fait remarquer que bon a pour comparatif mei/feitr, excepté quand il est pris en mauvaise part, et qu'il signifie « niais, simple m, comme dr.us cet exemple : " Vous vous étonne/, dites-vous, qu'il ail été assez bon pour croire toutes ces choses; cl moi, je vous trouve encore bien plus bon lie sous imaginer qu'il lésait crues». Les distinctions de ce genre existent partout. Un auteur allemand observe quero/A fait au conipanilirro?//tf", except

The text on this page is estimated to be only 20.70% accurate

r 160 COMMENT SEST FIXE LE SENS DES MOTS, sens détourné, étant l'une époque postérieure, s'est dérobé à la règle. Nous sommes habitués à former de ciel le pluriel cieus. T : n Celui qui règne dans les cieux, jusqu'au haut des cieux ». Mais nous dirons d'un peintre qu'il soigne bien ses cieus, non point pour le plaisir de faire une distinction futile, mais parce que la critique d'art s'est seulement créée sa langue au XVIII^e siècle. 1 Nous n'avons pas encore épuisé ce chapitre de la polysémie. Il existe une polysémie indirecte ou du second degré, qu'il est bon de ne pas confondre avec l'autre, quoique d'ordinaire on les amalgame. Un ou deux exemples feront comprendre en quoi elles diffèrent. En latin, truncus désigne un tronc d'arbre; il veut dire aussi » mutilé, incomplet ». Mais on aurait tort de passer d'un sens à l'autre : il y a un intermédiaire qu'il ne faut pas omettre. De truncus, « tronc d'arbre », est venu truncare, « couper, éteindre un arbre ». C'est ce truncare qui a produit l'adjectif finci/s, lequel n'a avec le précédent qu'une parenté déjà plus éloignée. Un autre exemple est le latin examen, qui signifie « essaim » et « examen ». Pour connaître la raison de cette polysémie, il faut s'adresser au À

LA POLYSÉMIE. Ici verbe *exigere* qui signifie tantôt « conduire dehors » et tantôt « peser ». Suétone rapporte que César avait le goût des perles et qu'il aimait à les peser dans sa main : *sua manu exigere pondus*. C'est donc seulement par les verbes dont ils dérivent que les deux sens se rejoignent*. Un vocable peut être ainsi conduit, par une série plus ou moins longue d'intermédiaires, à signifier à peu près le contraire de ce qu'il signifiait d'abord. *Maiurus* voulait dire « matinal » : *lux matura* était la lumière de l'aube. *Etas matura* était l'adolescence. *Faba matura* la fève précoce, par opposition à *fabas serotinas*. Un hiver précoce, *matura hiems*. De là est venu le verbe *maturare* « hâter », que Virgile emploie quelque part avec *fugam*. Appliqué aux produits de la nature, *maturare* a pris le sens de mûrir, et comme on ne mûrit qu'avec le temps, l'adjectif *maturus* influencé par le verbe, a fini par devenir une épithète signifiant « sage, réfléchi ». *Maturum consilium* « un dessein mûrement préparé ».

Centuriones maturi « les plus anciens parmi les centurions » (Suétone). Cette 1. Un exemple en français de cette polysémie indirecte est *grenadier* qui désigne tour à tour un soldat et une espèce d'arbre. Pour trouver le point de jonction, il faut remonter à la grenade. C'est surtout à cette fausse polysémie que s'alimente l'esprit de mots. 2. *Maturate fugam, regique haec dicite vobis* (/f.n., I, 116). *Malurandum Annibali rati, ne pervenirent homines* (Tite-Live, XXIV, 12). 11

mCOMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. acception est donc presque Topposée de celle que maturus avait à Torigine. Le dictionnaire qui accolerait les deux sens pourrait accréditer Topinion soutenue il y a quelques années par un savant que le langage a débuté par l'identité des contraires.

CHAPITRE XV D'UNE CAUSE PARTICULIÈRE DE

POLYSÉMIE Pourquoi une locution peut être mutilée, sans rien perdre de sa signification. — Le raccourcissement, cause d'irrégularités dans le développement des sens. — Les locutions dites « prégnantes ». Une cause très fréquente de polysémie, cause qui échappe à toutes les prévisions et à toutes les classifications, c'est le raccourcissement. Il arrive, par exemple, que de deux mots primitivement associés l'un est supprimé. Cette ablation subite fait que le terme qui reste semble brusquement changer de sens. En ce cas, il ne serait pas juste de dire qu'il y a soit élargissement, soit restriction. L'événement survenu est d'une autre nature : comme un héritier qui entre instantanément en possession d'un bien jusque-là indivis, le dernier survivant succède à toute une locution, et en absorbe le sens. Ce fait mérite de nous arrêter un instant, car rien n'est plus propre à montrer la véritable nature du langage.

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. Deux roots élanl habiluellement réunis, l'un peut être supprimé sans que la locution dont il fait partie en soutTre le moins du monde : quelquefois même l'expression y gagne en énergie. C'est que le sens des deux mots s'éfaut combiné, ils uc forment plus qu'un seul signe : or, un signe peut être coupé, rogné, réduit de moitié; pourvu qu'il soit reconnaissftble, il remplit toujours le même oflice. On conçoit les étranges accumulations de sens qui doivent se faire, car rien n'empêclie que la suppression perle sur la partie essentielle. Il ne sert de rien d'établir des catégories, selon qu'on a enlevé le premier ou le second mot, selon que l'adjectif survit au substantif ou inversement. La seule règle qui compte, c'est celle-ci : la partie qui subsiste tient lieu de l'ensemble, le signe, quoique mutilé, reste adi^quat à l'objet. Les exemples de ce fait sont innombrables : nos articles de dictionnaire n'auraient pas la Jongueur que nous leur voyons, si les verbes n'avaient pas absorbé en eux le sens d'un complément qui dès lors peut être omis, si les adjectifs ne s'étaient pas enrichis de la valeur d'un substantif sous-entendu, si des phrases entières ne s'étaient pas ramassées en un seul mot. Beaucoup d'apparentes bizarreries s'évanouïsseal h la lumière de ce simple fait^^s langues modernes étant généralemeot plus cbà^ées de sens que les ^

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

D'UNE CAUSE PARTICULIÈRE DE POLYSÉMIE. 105

anciennes (pour cette raison fort simple que l'expérience du genre humain est plus longue), nous allons d'abord leur emprunter quelques exemples. Il est vrai que quand ces faits s'offrent à nous dans le présent, ils nous paraissent à peine dignes d'être notés. Cependant ce qui se trouve dans le passé, pour être plus difficile à reconnaître, n'est pas d'une autre nature. Tout le monde sait que /a ChamOrc, c'est la Clibanre des députés; que quand on parle des membres du Cabinet, il faut entendre le Cabinet des ministres. En présence de ce mot de viinislre, nous serions déjà embarrassés, si nous ne savions qu'à Komc, aux temps de l'empire, mhusler signifiait ((serviteur du prince ». A son tour, le prince nous reporte vers un raccourcissement plus ancien, pri/iceps sénat Us [a premier du sénat »). C'est ainsi que d'origine en Tige les mots assument en eux la signification de compagnons qui ont disparu. Sans cette sorte d'intussusception le langage ne larderait pas éprouver des développements excessifs, 1 a cru remarquer que le pouvoir absolu favorait tout spécialement la multiplication de ce phénomène, l'idée du .(juvernin mettant en quelque sorte hors de pair tout ce qui le concerne ou

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

166 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. l'approche. C'est ainsi qu'à Versailles le lever était le lever du roi, et que avoir la plume, signifiait imiter l'écriture du roi et tenir la correspondance en son lieu et pince. Mais il n'y a rien qu'un fait qui se reproduit en tout temps et à tous les étages de la société. A une certaine époque de la Révolution française, on (l'écrit) les citoyens suspects : il semblait inutile d'ajouter d'accusation. Dans la langue judiciaire, instruire c'est instruire une affaire, un procès. Dans la langue de l'enseignement, instruire les enfants, c'est les munir des connaissances nécessaires. Au régiment, donner le mot signifie donner le mot (Tordre. A Rome, wris confessas était un homme qui reconnaissait une dette : la locution complète est ôlé œris alicnf. En toutes les situations, en tous les métiers, il y a une certaine idée si présente à l'esprit qu'il semble inutile de l'énoncer dans le discours. L'épithète servant à spécifier cette idée est seule exprimée. De là cette quantité d'adjectifs qui, à la longue, prennent place parmi les substantifs. Le géomètre parle de la perpendiculaire, de l'oblique, de la diagonale. Le maître de calligraphie de l'a ronde, de l'Canajaise, de la bâtarde. A la classe de musique nous devons les blanches, les noires. Ces raccourcissements sont si connus qu'il est inutile de nous y arrêter. Mais on remarquera avec quelle fidélité se conserve le genre du substantif sous-entendu : nous' disons

n'UNE CAUSE PARTICULIÈRE DÉ POLYSÉMIE. lot encore à la française, à l'étourdie, de plus belle^ à droite^ Quoique depuis longtemps le substantif, qui est mode, façon^ manih^e, main, ait cessé d'être énoncé *. La famille, chez les Romains — familia^ — se composait des enfants et des esclaves : de là les deux adjectifs liberi eifamuli. Tous deux, de temps immémorial, sont devenus substantifs. En Grèce, le frère issu des mêmes parents était xao-iprjToç. Le frère de père seulement, oixéuarpoç ou oîraTpo^. Le frère de mère, àSsX'fi;. Avec tous ces mots il fallait d'abord sous-entendre cppÂTcop, qui, étant devenu inutile, est sorti de la langue ordinaire, mais est resté dans la langue politique. Nul doute que si nous pouvions remonter au delà de la période indo-européenne, beaucoup de substantifs de cette période se révéleraient à nous commç adjectifs. On comprend quel large champ ces suppressions ouvrent à la polysémie. L'adjectif novellus (notre français nouveau) est un de ces diminutifs dont la langue familière, chez les Romains, était coutumière. i. iĭ^a plupart des problèmes relatifs au genre doivent se résoudre ainsi. Oriens, occiflens sont du masculin à cause de sol sous-entendu. Prosa est du féminin à cause de ornlio. Ovile est du neutre à cause de itnhulum. Nous ne parlons ici, bien entendu, que des substantifs de seconde formation.

The text on this page is estimated to be only 25.21% accurate

I i UOTS. On a donc dit novellai en parlant des jeunes \ elen sou
s-en tendant viles. Mais les légistes romains, parlant des constitutions
données à l'empire après la coditléation de Juslinîen, ont dit également
Novellse (les Nouvelles} : ils sous-entendaient leges. Ces rencontres sont si
fréquentes qu'il est inutile d'en multiplier les exemples : on sait combien
l'esprit de calembour abuse de ces équivoques. Les mots désignant un objet
d'usage quotidien comme feiiUte, carie, planche, table, doivent leur
polysémie à la suppression du détermiDatif. On aurait tort de placer cette
variété de significations dans le nom lui-même : elle y est entrée après coup,
par le raccourcissement de la locution. En pareil cas, l'étymologîe pourrait
devenir le guide le plus trompeur, si à la connaissance des mots l'on ne
joignait celle des choses. I L'ancienne philologie, qui avait remarqué un
certain nombre de faits de ce genre, avait inventé, pour les caractériser, une
dénomination originale. Quand le verbe absorbe en lui la signiHcation de
son complément, ils disaient qu'il est pré g/iant. L'expression est jolie,
quoique inexacte, car c'est porter un défi & l'ordre habituel des choses, et
faire violence k toute chronologie, comme & toute histoire naturelle, de

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

D'UNE CAUSE PARTI CLLLînË DE POLTSÉMIlsT' Oellre la gestation après l'existence à l'état séparé. ^ Quoi qu'il en soit, cette absorption est extrêmement *-fr6qiien!e, surtout dans la langue des dilTérentes professions et des divers états. Le sens du complenient rentre alors, en quelque sorte, dans le verbe, et lui donne une significatioa tout fi fait caractéristique. Dans le langage de la dévotion, on sait ce que c'est qu'un chrétien qui pratique, ou un malade qui est administré. Quoi de plus général que le verbe déposerl SisÀs quand on parle d'un témoin qui dèpoxe, chacun comprend qu'il s'ugil de renseignements donnés à la justice. Amener ^qvI\ se dire de tout objet qu'on fait appi'ocher : mais, en terme de marine, l'ordre à'amener est l'ordre de descendre le pavillon. En présence d'un auditeur au courant des choses, il est naturel qu'on supprime ce qui s'entend de soi. Au xvi' siècle, l'expression une femme possédée ne prêtait à aucun doute : c'était une femme possédée du démon. Quand, à l'article Tribunaux, nos journaux annoncent une uffutre de mteitrs, le lecteur comprend qu'il s'agit d'un attentat aux mœurs. Quelquefois la suppression change h son avantage le sens du vocable survivant, Nous en avons un exemple caracléristique dans le mol toiy.ti;; '.

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. On croit communément que le poète, aux yeux des Grecs, était « le créateur », et le poème « une création ». Cela est très beau et place très haut le poète, mais la réalité est un peu différente. Après une première époque, celle des aèdes, où les poètes étaient leurs propres interprètes, il en vint une autre où l'on commença à distinguer l'auteur des vers et le chanteur ou acteur qui ne fait que les reproduire en public. On a dit alors *poietes*, ou *poietes*, par opposition à *tristes*; ou *tristes*. Puis, par abréviation, *poietes*, quand il était question d'odes ou de drames, a signifié l'auteur des vers, exactement comme quand, à la fin d'une pièce de théâtre, le public réclame aujourd'hui « l'auteur ». Mais cette dualité s'est peu à peu effacée du souvenir. Le poète, n'ayant plus besoin d'un truchement, mais gardant toujours le même nom, a paru alors devoir son titre à quelque conception plus élevée : c'est entouré de cette auréole de noblesse que son nom nous apparaît aujourd'hui. Nous devons l'expression latine *defunctus*, pour désigner les morts, à une locution qui ne manquait pas de beauté en sa simplicité. Il faut compléter en *defunctus vitam*, c'est-à-dire

D'UNE CAUSE PARTICULIÈRE DE POLYSÉMIE. 171 Par un sentiment analogue, migrare[^] chez Grégoire de Tours, signifie « mourir ». il faut sous-entendre : ad dominum ou a sæculo. Transcrivons ici les réflexions de M. Max Bonnet *. « Toutes les locu*tions fixes ont ceci de commun que les mots, à force de se trouver réunis, réagissent en quelque sorte l'un sur l'autre, et prennent chacun une partie de la signification de l'autre.... Il peut arriver aussi que l'un des deux, à lui seul, éveille dans l'esprit du lecteur l'idée habituellement exprimée par tous les deux. » Je veux terminer ce chapitre par quelques exemples de locutions où le raccourcissement, en des mots très usités, a amené un remarquable changement de signification. Quand nous disons : entendre un orateur[^] entendre un discours, nous employons entendre comme signifiant 02/ifr. Mais, en réalité, il signifie « appliquer ». Intendere est pour animum intendere*. Le changement de sens est d'ailleurs ancien. On trouve déjà dans Grégoire de Tours : Quos sæpe conspicit et intendit ". 1. Le latin de Grégoire de Tours p. 255. 2. La construction régulière exigeait le datif. Nous disons encore : • Il ne veut entendre à rien, — Je ne sais auquel entendre. » 3. La locution condamnée par les grammaires : fixer un but, fixer une personne est tout à fait de même sorte. Mais elle a le tort de venir à une époque où la langue ne se prôte plus autant à ces raccourcissements

172 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. Defendere[^] à Torigine, signifiait « écarter »; defendere ignem a tectis, defendere hostes aburbe. C'est par abréviation qu'on a dit defendere urbem[^] defendere domos, — Maciare signifiait « enrichir, amplifier » ; par abréviation, au lieu de dire : maciare deos bove[^] on a dit maciare bovem, « sacrifier un bœuf ». — Adolere signifiait « augmenter, enrichir » ; par abréviation, au lieu de adole^{^^}e aram iwe[^] on a dit adolere iuSy « brûler de Tencens ». Ainsi le langage, partout où on l'examine de près, montre une pensée qui reste entière pendant que l'expression se resserre et s'abrège. En dépit des soubresauts auxquels ces ellipses exposent l'histoire des mots, il y faut voir le travail normal et légitime de l'intelligence.

CHAPITRE XVI LES NOMS COMPOSÉS Importance du sens.

— De l'ordre des termes. — Pourquoi le latin forme moins de composés que le grec. — Limites de la composition en grec. — Des composés sanscrits. — Les composés n'ont jamais plus de deux termes. La composition des noms est un chapitre attrayant de la linguistique indo-européenne, car on y voit plus qu'ailleurs la part du génie des différentes nations et jusqu'à l'action de l'individu, en sorte que la grammaire y confine déjà quelque peu à la critique littéraire. Aussi ce chapitre, depuis que la théorie indienne a déblayé la voie et marqué provisoirement des divisions, est-il devenu l'objet de nombreuses recherches *. Ce qui manque le plus à ces études jusqu'à présent, c'est le côté sémantique : il semblerait, à lire ces 1. On trouvera une liste bibliographique dans les *Studien* de Curtius, V, p. i, et VU, p. 1; une énumération des ouvrages plus récents chez Brugmann, *Grundriß*, II, p. 21. Citons seulement ici deux travaux français, Tun et l'autre importants : Meunier, *Les Composés syntactiques en grec, en latin, en /ranpaû* (Durand, 1872); Ars. Darmesteter, *Traité de la formation des noms composés* (2^e édition, 1891).

The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate

I 17* COMMENT S EST KIXE LE SENS DES MUT3, travaux, que les questions d'accentuation, de voyelle de liaison, d'ordre des termes, fussent tout. Je crains qu'on n'ait oublié l'essentiel, à savoir le sens, car c'est le sens, et non autre chose, qui fuit le composé et qui, en dernière analyse, décide de la forme. il faut (c'est la condition primordiale) que, malgré la présence de deux termes, le composé fasse sur l'esprit l'impression d'une idée simple. '.\xpoTTo).iç désigne, non pas une ville plus ou moins élevée, mais la forteresse, la citadelle; So).o[j.T|Ti; est synonyme de notre adjectif rusé', ■noi.ÛTpoTtoç correspond exactement au latin versiitus. C'est la condition nécessaire et c'est en même temps la condition sLiffisante. Ainsi, en français, beau-frère, belle-fdie-, grand-père, quoique n'ayant rien qui les distingue extérieurement, sont des composés, parce que l'esprit, sans s'arrêter successivement sur les deux termes, ne perçoit plus que l'ensemble. On a voulu distinguer ces composés français des composés comme «xpiTOAiî, en les appelant des juxtaposés. Mais la ligne de démarcation n'est visible que pour le grammairien. On a appelé de même juxtr.po«és les mots comme aquisductts, lerrœmotus, legislator, jurisconsuUus, fideicommissum, parce que le premier terme porte la marque d'une désinence : mais pour le Latin, c'étaient des composés, et c'est même ce qui explique les particularités de phoné

LES NOMS COMPOSÉS. 175 tîque et de grammaire qu'on relève dans quelquesuns d'entre eux, comme criicifixus, manifestufi, irhémvv\ Cî^ucifixus a abrégé son premier i. Manifestus a défiguré l'ablatif wa/2w *. Triumvir

The text on this page is estimated to be only 25.35% accurate

ne COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. ordre est de laisser à la partie principale, qui vient en dernier, la liberté de prendre, selon In construction générale de la plirase, la flexion soit du notninaliF, soit de l'accusatif, soit de tout autre cas. Mais on sait que le grec s'écarte assez souvent de cet ordre : les essais d'explication qu'on a présentés pour interpréter selon le type sanscrit les composés comme o-.Xôisvoç, ont été des moins convaincants. On ne s'est pas assez souvenu qu'ici nous entrons dans un domaine où l'originalité propre de chaque peuple commence à avoir plus de jeu. Il est impossible à l'individu de créer à volonté une flexion nouvelle soit de nom, soit de verbe, parce que les éléments dont les flexions grammaticales ont été formées sont depuis longtemps sortis de la circulation ; mais des composés dont chaque partie présente un sens par elle-même, forme un mot par elle-même, il n'est pas interdit à l'initiative individuelle d'en essayer l'assemblage à sa guise. L'usage chez les Grecs de choisir pour noms propres des composés comme ©siôwpoî, Nixorr^n-Mc, AEiùxpiToc, et d'en renverser une autre fois l'ordonnance, de manière à former ensuite AupoSsoî, StpaTovîxr,, KpiTÔXatoî, a pu contribuer à l'habitude de manier librement ces mots. Nous voyons ici se faire jour dans le langage une liberté consciente d'elle-même.

The text on this page is estimated to be only 16.30% accurate

LES NOMS COMPOSÉS. 177 La question a été agitée pourquoi le latin forme moins de composés que le grec, et l'on a donné pour raison un défaut de force plastique, ce qui est à la fois une pétition de principe et une métaphore vaine (le sens. Il est certain que l'envie n'a pas manqué aux poètes d'imiter les composés de la langue grecque. Les essais en ce genre ne manquent pas. Pourquoi ces composés ont-ils un air emprunté? Pourquoi les Latins ont-ils été les premiers à en sourire? C'est sans doute parce qu'aux créations des poètes l'intelligence de la masse a besoin d'être préparée par la langue de tous les jours. Or, les anciens composés comme princeps, pauper, simplex étaient déjà trop resserrés et contractés par la prononciation, avaient déjà trop perdu de leur transparence, pour servir d'initiation et de guide. C'est à l'occasion des noms composés, ayant à trouver l'équivalent du grec *epitheta*, que Lucrèce élève sa plainte au sujet de la pauvreté de la langue latine, *patrii sermonis ei/eslas*. Quintilien fait une remarque analogue : *lies iola maijix Gra-cos decet, uûbin minus succedât*. Il ne faut pas croire toutefois que le latin manque de composés : si on voulait les assembler tous, la liste en serait longue. Il n'est que la langue du calendrier en offre un certain choix, l. Si rang) nls n'a Ti • ige d'hoiime ■], i lo In ligue anglaise i coniiH)«!s. U que des rompasî^s i u lord (pour htâf-vai 'mirait pu« plus que niDie uKii'U (pour vwolil, • qui (li»pciiite le pain ■•}, i nôtre gimIA ruaage de*

The text on this page is estimated to be only 19.29% accurate

•.¥19 COMMENT S'EST YIXÈ LE SENS DES MOTS. comme armilustrum, regiftighim, fordiciadiay etc. Le Droit n'en a pas moins : jiindex, manceps, juslitii/m, etc. Ce qui manque à la langue latine, ce sont ces belles épithètes de pur ornement, si abondantes dans la poésie grecque, comme à-ppôroSoç, 3(0Ti.x«(.3a, x£jioi^fÔs;)wv Oa sent que le modèle de la poésie épique a manqué. Tout en muUiplianl les composés de cette sorte, le grec semble s'être imposé une limite. Il les crée pour désigner une qualité permanente, une action constante, mais non pour indiquer un fait passager ou un attribut accidentel. Achille s'appellera, par exemple, wxJrtouç : mais on ne dira pas, pour marquer qu'il vient d'être blessé au pied, p>.r,TÔTOij; ou TpaiTOTOUI. Briarée aux cent bras est appelé îxaTQ-py^Etp : mais le grec ne supporterait pas un composé sxtaTo/Eip, « ayant les bras étendus », ou Xi^oyEip, « ayant une pierre dans la main ' ». Il réserve à la phrase et au verbe le soin de marquer ces états transitoires. On sait qu'il n'en est pas de même en sanscrit : là, il arrive à tout instant qu'un composé tout chargé de circonstances momentanées absorbe en lui le mouvement de la phrase, à laquelle, après cela, il ne restera plus rien à dire. La composition n sanscrit, r/rdva-h/isln, de gràvan. \e #[iUliËtc (lu iirûirc 4111 écrase It 'Izung der Nomina. - Cr. F. Juâli, ZuniHi

-LES NOMS COMPOSÉS. 179 est pour le sanscrit comme une seconde voie ouverte, qui lui permet de contourner, ou peu s'en faut, toute syntaxe. C'est ainsi que de krodhas^ « colère », et yita, « vaincu », on fera un composé, yitakrûdlias^ « qui a sa colère vaincue, qui maîtrise sa colère ». De prâpta^ « obtenu », ^iyivika^ « provision », on fait prâptayivika^ « qui a ce qu'il faut pour vivre ». De kâma^ « désir », Qitjaktum^ infinitif du verbe (jag^ « quitter », on fait tjaktU'kâma^ « ayant le désir de s'en aller ». Des mots comme ceux que nous venons de citer n'ont rien que d'ordinaire en sanscrit. Cette langue fait aussi entrer dans l'épithète des circonstances étrangères à la personne, comme serait l'heure du jour ou le nombre des assistants. De mâtrî^ « mère », et sal'lha^ « sixième », le sanscrit fait mâln-sàstha^ épithète des cinq frères P&ndavas accompagnés de leur mère. C'est ce qu'on traduit par « ayant leur mère pour sixième [compagne] ». De asthi^ « os », et bhûjas^ comparatif de bhûri^ « beaucoup », le sanscrit fait dsthi'bhûjas, qui signifie « composé en majeure partie d'os, n'ayant que les os et la peau ». De daça^ « dix », Qiavara^ a inférieur », il {nxidaçaavara^ épithète d'une assemblée de dix personnes au moins. 11 y a là un véritable abus, qui a étendu la faculté de composition hors de ses justes limites, et qui, par contre-coup, a eu pour résultat d'atrophier les autres moyens d'expression.

The text on this page is estimated to be only 17.46% accurate

COMUENT S[^]STm^Ë LE SENS 0B3 MOTS. Oq] lit ^ il est ^ :
le; upposer, mairieiis indous, fidèles fi leurs vues systématiques, ont
quelquefois interprété comme des composés, et traité comme tels, de petites
plirases où les mots sont mis bout à bout, selon une construction assez
lûhc, dans laquelle il ne faut ciiercber ni règles d'accord, ni règles de
subordination. C'est un soupçoa dont on ne peut se défeudre quand on voit
les explications extraordinaires auxquelles les commentateurs ont recours.
Nous voyons, par exemple, que, dans une narration, ni/tçvâsa-pareimà
[soufimai beaucoup) est traduit par n regardant les soupirs comme la chose
suprême », et cintn-pam (très pensive) par « ayant pour premier bien la
méditation ». On se demande si ce ne sont pas là des interprétations
artificielles, et si derrière ces prétendus composés ne se cache point un état
de la langue beaucoup moins rigoureusement ordonné '. Un examen des
langues modernes de l'Inde, dont les habitudes percent à travers le sanscrit,
contribuera îi résoudre ces doutes. Je me suis permis celle digression pour
monirer comment les différentes parties d'une langue sont dans une
dépendance mutuelle, et comment, en 1. Pour reprendre les exemples cités
plus liaul, on comprcndrail irCs bien rinlerprélalion suiTanlc ; - Les cinq
frères Pândavas, leur mère sLxitnii! •< Et ainsi des aulros. — Ngiis disons
en {raai'jii'i : • U vient, les clicvcix liérisiés, le visBgc en feu •, sans qu'il
soit possible d'expliquer, DU point de vue de la svnlaxc rran^nise, re que
sont ces membres de phrase.

The text on this page is estimated to be only 18.53% accurate

LES NOMS COMPOSÉS. !8I développant oultre mesure l'une d'elles, on s'expose à en alTiiiblr quelque autre. J'ajouterai que l'allemanil moderne, qui fait grand usage de la composition, n'est pas sans courir quelque danger du même genre, non pas chez Golhe et Schiller, ni chez les écrivains de même rang, mais dans le langage ordinaire, dont la dernière page des journaux nous apporte des spécimens '. J'ai dit plus haut que le génie des différentes nations commence & se montrer dans cette partie de la grammaire. A la langue grecque appartiennent ces composés d'aspect assez bizarre, et qui ont beaucoup embarrassé, dont le premier membre est terminé en ai '. ^•.Xr,ii^Lo),nQi, « qui aime les cliants », Tep-^tyopoî, « qui se pkit fi la danse », Xi>

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

I6t COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. peu
emphatique, comme l'imaginalioii populaire est bieu capable d'en inventer,
tel que o le Salut de la Cité, le Hcmpart du peuple ». Ce qui est certain, c'est
que rien de pareil ne se trouve ailleurs. Les poètes latins ont bien essayé
quelque chose de semblable. Versicolor doit rappeler àjjiEfiii'^pooî,
puxipediis veut ressembler à ti^y.i'j'i.T-ivXiii. Mais ces formations n'ont
jamais pu s'acclimater en latin. Au contraire, encore aujourd'hui les Grecs
forment des composés de celle sorte ; i).£5ixipxuvoî signifie n paratonnerre
» et à),££'.6,ao-/i.ov u parapluie ». Il y a plaisir à collectionner les créations
de la langue grecque en ce genre : SixéOj^oî, « qui mord le cœur " , éî,
£to),iç, « preneur de villes » , yaipéxiitxo;, « qui se réjouit du mal »,
ÊtlE),ofr]-:».>p, « qui a la prétention d'être un orateur », So^ia-osoî, « qui
se croit sage », waivojjii.fîU, " qui laisse voir ses cuisses » (eu parlant des
filles de Sparte), àjjLêoX&YT^pa, « qui recule la vieillesse u (surnom
d'Apiiroditè chez les Spartiates). Je veux encore mentionner une autre
formation qui s'est surtout développée dans les langues germaniques.
L'allemand contenait un certain nombre de composés comme himme(-b(au,
n bleu comme le ciel », sc/inee-weiss, n blanc comme la neige », slock-fest,
H solide tomme une souche », où le premier mot sert

LES NOMS COMPOSÉS. 185 de spécimen à la qualité marquée par le second terme. Sur ce type, la langue moderne a largement travaillé : on sait que les composés de cette sorte sont en grand nombre. Nous citerons seulement : thurm-hoch^ « haut comme une tour », blei-schwer^ « lourd comme le plomb », eis-kalt, « froid comme la glace », felsen-fest^ « solide comme le rocher », leichen-bleichy « pâle comme un mort », etc. Quelquesuns de ces termes de comparaison ont passé des mots où ils avaient leur raison d'être en d'autres où ils n'ont que faire, et où, avec ou sans intention, ils produisent un effet plus ou moins bizarre. C'est ainsi qu'à cause de stock-fest^ « solide comme un tronc », on a dit stock-taub^ « sourd comme une bûche », stocJi'blind^ « complètement aveugle », stockfinstei\ « complètement obscur ». Après avoir dit stein-hart^ « dur comme la pierre », on a eu steinalt^ « vieux comme les pierres », stemmûdj « très fatigué », steifi-reicàj « très riche » *. Les langues qui préfèrent la dérivation à la composition sont d'une matière moins docile, elles se prêtent moins facilement à la création de vocables nouveaux, pour lesquels il leur faut non seulement 1. Au lieu de dire : Es schreit zum UimmeU • cela cric au ciel •, Tallcmand, par une ellipse dont Thabitudc dérobe la hardiesse, peut dire : Eê isi himmehchreiend, H y a eu sans doute amalgame avec les composés comme himmelklar, himmelweit, « clair comme le jour ■, ■ loin comme \e ciel »•

The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate

i LE SENS DES MOTB. rlioisir un sul'fixe, mais préparer la partie anti^-rieure du mot. AÎBsi le français, pour tirer des dérivés de frère, se sert du latin [fraternel, fralerniii'-). Il est clair que les idiomes qui emploient habifuellement des composés et dans lesquels les suffixes euxmfimes sont d'anciens mois indt'pendants, n'ont pas & lutter contre des diflicullés de ce genre. J'en citerai un seul exemple. Le voyageur Bleek, parlant des claquements de langue — en anglais, dick — usités chez les Holtentols, emploie h ce propos, pour désigner certains dialectes qui, par exception, en sont dépourvus, le composé cHckless. Ni le français, ni aucune des langues romanes, ne pourrait ici entrer en lulle avec l'anglais. Mais ce n'est sans doute pas un hasard que l'idée de la « pureté », l'idée dont sont sorties l'Académie de la Crusca el l'Académie française, soit éclore chez les nations qui se servent de dérivég. Ne croyons pas cependant qu'un peuple soit jamais empêché de former les mots nouveaux dont il a besoin. Si nous retournons au latin, c'est que le français a grandi en quelque sorte sous les yeux du latin, et qu'une vieille hahilude, qui s'est fortifiée de siècle en siècle, nous ramène de ce côté. Au cas où ce grand réservoir eût manqué, le génie populaire eût cherché dans une autre voie. L'homogénéité de certaines langues, comme le lithuanien, vient de ce qu'elles ont été amenées ii tirer tout Â

LES NOMS COMPOSÉS. 185 d'elles-mêmes. Accoutumance, commodité plus grande — voilà ce que nous trouvons : il ne faut parler ni de contrainte, ni de loi fatale. Je rappellerai en terminant ce chapitre le principe qui domine la matière. Quelle que soit la longueur d'un composé, il ne comprend jamais que deux termes. Cette règle n'est pas arbitraire : elle tient à la nature de notre esprit, qui associe ses idées par couples. Il peut arriver que chacun des deux termes soit lui-même un composé. Ainsi dans le mot aristophanesque « $\tau\epsilon\tau\alpha\iota\sigma\iota\sigma\tau\alpha\upsilon\sigma\tau\alpha$ », le second terme $\tau\alpha\upsilon\sigma\tau\alpha$ est un dérivé de $\tau\alpha\upsilon\sigma\tau\alpha\varsigma$, qui est formé de « $\tau\alpha$ » et de $\tau\alpha\upsilon\sigma\tau\alpha$, et d'autre part

CHAPITRE XVII LES GROUPES ARTICULÉS Exemples de groupes articulés. — Leur utilité. Comme les pièces d'un engrenage, que nous sommes si habitués à voir s'adapter Tune dans l'autre que nous ne songeons pas à nous les figurer séparées, le langage présente des mots* que l'usage a réunis depuis si longtemps qu'ils n'existent plus pour notre intelligence à l'état isolé. C'est ce que j'appelle les groupes articulés. Leur importance en syntaxe est très grande. Il suffira de citer en exemple les locutions comme parce que ^.pourvu que, quoique^ attendu que^ afin que^ etc. Il n'y a pas de langue qui n'en ait un certain nombre. C'est la pensée des ancêtres qui les a ainsi ajustées, et qui les a léguées aux âges postérieurs comme un appui ou comme un levier. Ce que les formulaires sont dans le droit ou dans l'administration, ces groupes articulés le sont pour le raisonnement de tous les jours.

LES GROUPES ARTICULÉS. IST La plupart des hommes en font usage sans y avoir jamais arrêté leur attention. Ils s'incrument si bien dans notre esprit qu'ils déterminent les mouvements de notre pensée. On ne les reconnaît bien que quand on rapproche la langue maternelle d'une langue étrangère. Partout où deux populations différentes sont en contact, les fautes et les erreurs qui se commettent de part et d'autre en révèlent la présence *. Si les classes lettrées venaient à disparaître, les groupes articulés formeraient bloc, et c'est le bloc, non les parties, qui survivrait pour fournir les éléments de la langue de l'avenir. Tout le monde sait que le mot, à l'état isolé, n'existe pas très clairement dans la conscience populaire, et qu'il est exposé à s'y souder avec ce qui précède ou ce qui suit. Nos bureaux télégraphiques, où les mots sont comptés un à un, doivent avoir à ce sujet une ample récolte d'observations. Nous nous servons pour interroger du groupe >5/-Cé? que^ pour marquer le doute du groupe peut-être que, pour expliquer le motif d'une action du groupe c'est que, autant de locutions qui semblent aujourd'hui d'une seule venue. En grec moderne, le futur se marque au moyen de la particule Oa suivie du subjonctifs : Oa XéyYi, « il dira ». Celle 1. M. Hugo Schuchardt a étudié à ce point de vue le langage parlé par les Slaves et par les Allemands d'Aulrich. Il essaie de réduire en tableaux et en chiffres les fautes causées des deux côtés par un souvenir intempestif de la langue maternelle. Ce sont, au fond, les mêmes fautes qu'on fait au collège, et que nos professeurs estiment au jugé.

The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate

COUMEN.T s'est FIXÉ LE SENS DES MOTS, particule H n'est pas autre chose que l'amalgame du groupe fliXeiv5t, « il veut que » '. Ces faits doivent nous rendre prudents sur le compte des particules anciennes, ai courtes, mais souvent si chargées de sens, que Potl romparait aux substances légères dont une pincée suffit pour changer le goflt et la saveur d'un mets '. Non seulement ces groupes articulés gardent entière la signification des éléments dont ils sont composés, mais ils bénéficient en outre d'une valeur qui ne leur appartient pas en propre, mais qui résulte de la position qu'ils occupent habituellement dans la phrase. Je prends comme exemple le mot cependant, où nous croyons sentir aujourd'hui une opposition. Rien dans ce mot ne marque l'opposition. Mais comme il arrive souvent qu'on énumère deux faits concomitants pour les opposer entre eux, l'idée adversative y est peu à peu entrée. Nous croyons de même sentir une valeur d'opposition dans les conjonctions latines quaiwis, quanquam, elsi, eltanm^ lice/, etc. Tous ces mots sont simplement affirmatifs; quelques-uns même exagèrent l'affirmation, permettant de l'étendre aussi loin qu'on voudra, pour faire ressortir d'autant plus le fait tenu en réserve, qui viendra limiter ou contredire la première proposition. Dans le dialecte upimlc, au lieu de 6i, on trouve encore Otii, 2. Voir, par exemple)lc, la ligne aaaljse ille la patricule l.itiie an, par James Uirmcstiiler, dans les M

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

LES GROUPES AKTICOLÉS. 133 sillon '. L'auditeur, averti par l'usage, prévoit si bien celle seconde associée que dès la première il sent naître l'antithèse. Ces locutions ayant passé à l'état de groupe indissoluble peuvent garder des formes grammaticales qui n'existent plus dans le langage courant. Ainsi le latin d'aujourd'hui contient l'aoriste du subjonctif du verbe tango, analogue à $Xw^{\wedge}if$, $\hat{i}-\acute{e}S^{\wedge}$. Un ancien sub-* $slanlif$ neutre $/^{\wedge}y\rangle\rangle\rangle($, signifiant « direction », est contenu dans l'adverbe ergo, pour e rego, « en ligne droite, par conséquent » '. Dans l'allemand $\rangle\rangle\rangle;■$ nous avons une petite proposition : ne tvœre, n si ce n'était ». Le grec moderne « $\hat{i}$, qui marque une invitation ($\grave{a}; X\rangle\rangle$), $r,!Ti4i[jiEv$, $\grave{a}\grave{c} f Iffi\hat{A}OtoTi$), représente l'ancien impératif $\acute{a}f^{\wedge}i$, « permets ». Le langage, h mesure que nous le regardons de plus près, nous révèle de nouvelles sémantiques. Il a fallu ce long travail pour qu'un raisonnement un peu serré put se communiquer à autrui sans déviation ni obscurité. Aujourd'hui le Lénédce de ce travail est à la disposition de chacun : il est si facile de manier ces groupes articulés, qu'on est tenté de croire qu'ils ont existé de tout temps. L'enfant en apprend le maniement comme il apprend à se servir de l'héritage de ses I. $QiiampU >ii mnUttu^*$, $nunqaam$ le Tmc. W, $\ddot{I}S$, fli . Il est $ijupsion$

The text on this page is estimated to be only 21.26% accurate

100 COMMENT S'EST FIXE LE SENS DES MOTS. pères.

Cependant la vue des peuples peu avancés nous montre que non seulement ils ont plus de peine à se faire comprendre, mais, ne trouvant aucun appui à leur pensée, ils ont de plus grands efforts à faire pour la maintenir présente à l'esprit et pour en rester maîtres. L'imitation peut transporter d'un idiome à l'autre ces groupes articulés qui ont été les instruments de la syntaxe et sur lesquels se déroule la période. On est même tenté de croire que la forme de la période n'a été inventée qu'une fois : quand on lit quelque Sénatusconsulte latin ou quelque-une de ces Epistoles adressées par les empereurs romains aux provinces, on reconnaît le même agencement qu'aux édits de nos parlements et aux ordonnances de nos rois. La partie la plus initiale du langage ne se perd pas. La phonétique et la morphologie ont raison de distinguer ce qui est d'imitation savante et ce qui est de tradition populaire : entre ces deux éléments la fusion ne se fait point. Mais en sémantique cette distinction n'a pas d'utilité. Même interrompue à certains moments, la chaîne du progrès s'y peut toujours renouer.

CHAPITRE XVIII COMMENT LES NOMS SONT DONNÉS

AUX CHOSES ^ }? . ^^^ Les noms donnés aux choses sont nécessairement incomplets et inexacts. — Opinions des philosophes de la Grèce et de l'Inde. — Avantages de l'altération phonétique. — Les noms propres. Nous avons réservé pour la fin de cette seconde partie la question qu'à l'ordinaire on pose au début de toute étude sur le langage : comment les hommes s'y sont-ils pris pour donner des noms aux choses? Ce que nous avons vu dans les chapitres précédents nous dicte notre réponse. De tout ce qui précède nous pouvons tirer une conclusion : il n'est pas douteux que le langage désigne les choses d'une façon incomplète et inexacte, Incomplète : car on n'a pas épuisé tout ce qui peut se dire du soleil quand on a dit qu'il est brillant, ou du cheval quand on a dit qu'il court. Inexacte, car on ne peut dire du soleil qu'il brille quand il est couché, ou du cheval qu'il court quand il est au repos, ou quand il est blessé ou mort.

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

192 COMMENT SEST FIXÉ LE SENS DES MOTS. Les substantifs sont des signes attachés aux choses : ils renferment tout juste la part de vérité que peut renfermer un nom, part nécessairement d'autant plus petite que l'objet a plus de réalité. Ce qu'il y a, dans nos langues, de plus adéquat à l'objet, ce sont les noms abstraits, puisqu'ils représentent une simple opération de l'esprit : quand je prends les deux uiots eompressibililé, immortalUé, tout ce qui se trouve dans l'idée se trouve dans le mol. Mais si je prends un être réel, un objet existant dans la nature, il sera impossible au langage de faire entrer dans le mot toutes les notions que cet être ou cet objet éveille dans l'esprit. Force est au langage de choisir. Entre toutes les notions, le langage en choisit une seule : il crée ainsi un nom qui ne tarde pas à devenir un signe. Pour que ce nom se fasse accepter, il faut sans doute qu'à l'origine il ait quelque chose de frappant et de juste ; il faut que par quelque côté il satisfasse l'esprit de ceux à qui il est d'abord proposé. Mais cette condition ne s'impose qu'au début. Une fois accepté, il se vide rapidement de sa signification étymologique. Autrement celle-ci pourrait devenir un embarras et une gêne. Quantité d'objets sont inexactement dénommes, soit par ignorance des premiers auteurs, soit par quelque changement survenu

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

COMMENT LES NOMS SONT DONNÉS AUX CHOSES. 193
qui a troublé la convenance entre le signe et la chose signifiée. Néanmoins les mots Tont le même usage que s'ils étaient d'une parfaite exactitude. Personne ne songe à les reviser. Ils sont acceptés grtce i un consentement tacite dont nous n'avons mt}me pas conscience. Le lecteur reconnaît ici une matière qui a défrayé les discussions de la Grèce et de l'Inde. Le commencement du débat se trouve pour nous dans le Cmiyle de Platon. Socrate donne tour à tour raison aux deux opinions : d'abord h celle qui soutient qu'il y a pour chaque chose un nom qui lui appartient par nature, puis à celle qui admet que la propriété du nom réside dans le consentement des hommes. Cette discussion a duré aussi longtemps qu'il y a eu des écoles de grammaire en Grèce et à Rome. Ce qu'on sait moins, c'est que le même débat a occupé les écoles des brahmanes. » Si l'herbe est appelée tiina d'après sa qualité de piquer (^'■()), pourquoi ce nom ne s'applique-t-il pas à tout ce qui pique, par exemple h. une aiguille ou k une lance? Et, d'autre |)art, si une colonne est appelée slhûnâ parce qu'elle se tienl debout (sl/iâ), pourquoi ne l'appelle-t-on pas aussi celle qui BoutienI ou celle qui s'emboîte '? » Soit croyance plus ou moins rnisonnée à une Justesse nécessaire du langage, soit respect pour la I, iàiki, Sh'iiktn.w

The text on this page is estimated to be only 22.96% accurate

I IM COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES MOTS. sagesse des aocêtres, on ne s'est jamais Tait Taute, à aucune époque ni chez aucun peuple, de prendre des consultations auprès des mois sur la nature des choses. Quelquefois ce n'était pas t\ la langue mater^ nelle, trop connue et trop voisine, qu'on s'adressait, mais h quelque langue plus ancienne. Cette conviction lie ropW-niôvotiiTajv est universellement répandue. Cependant un peu de réflexion aurait dfi faire comprendre que le langage étant une œuvre d'improvisation, où le plus ignorant a souvent la plus grande part, et où le hasard des événements a mis largement sa marque, il n'est guère raisonnable de lui demander des leçons de physique ou de métaphysique. C'a pourtant été un travers de toutes les époques. Je ne veux rien dire des anciens, ni des savants du moyen flge : mais nous voyons encore le chef de l'école sensualiste au xvm' siècle, Condillac, céder h la même illusion. Il vient de raisonner sur les qualités ou apparences des corps. « Dès que les qualités, dit-il, distinguent les corps et qu'elles en sont des manières d'être, il y a dans les corps quelque chose que ces qualités modifient, qui en est le soutien ou le sujet, que nous nous représentons dessous, et que, par cette raison, nous appelons substance, de subslare, être dessous. » L'ancêtre des idéologues raisonne ici comme un pur élève de la scolastique. Comment le langage nous renseignerait-il sur la substance et la qualité? Il ne peut nous donner que

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

COUHENT LES NOMS SONT DONNES AUX OHOSSES. 195
l'écho de notre propre pensée : il enregistre fidèlement nos préjugés et nos erreurs. Il peut nous étonner quelquefois, à la façon d'un enfant, par la francliise de ses réponses ou la naïveté de ses représentations : il peut nous fournir de précieux renseignements historiques dont il est le dépositaire involontaire'; mais ce serait en méconnallre le caractère que de vouloir fe prendre pour instructeur et pour maître. Les mots créés par les lettrés et les savants ont-ils plus d'exactitude? il n'y faut pas beaucoup compter. Au xvn' siècle, Van Helmont, d'après un souvenir plus ou moins présent du néerlandais t'est, « esprit », appelle gaz les corps qui ne sont ni solides ni liquides. Cela est aussi vague et aussi incomplet que spiridis en latin ou f-u/ii en grec. Dans un sentiment de patriotisme, un cliimiste français, ayant découvert un nouveau métal, l'appelle gallium : un savant allemand, non moins patriote, riposte par le germain/m. Désignations qui nous apprennent aussi peu sur le fond des choses que les noms de Mercure ou de yi/;ï/(r donnés ft des planètes, ou ceux A'ampère et de volt récemnieat donnés à des quantités en électricité. 1. QusDd tous les monuinent de It céramique et de la Bculplure auraient péri, les mots effigirs, figura, flngfit, nous diraient que les Romains n'oni pna éUi étrangers aiu arts plastiques. Le seul iuliatanUf inuSdia nous apprendrait que la tuperslition de la jellatura existait A Rome. Telb est la nature des renseignements que nous fourait lu langage.

The text on this page is estimated to be only 21.02% accurate

106 COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS DES UOTS. Tout le monde sait qu'il y a des noms savants donnés par méprise : ils font cependant le même usage que les autres. Christophe Colomb appelle Indiens les habitants du Nouveau-Monde. Un département français doit à une fausse lecture de s'appeler Calvados '. I Nous pouvons donc nous résumer de cette façon : Plus le mot s'est éloigné de ses origines, plus il est au service de la pensée : selon les expériences que nous faisons, il se resserre ou s'étend, se spécifie ou se généralise. Il accompagne l'objet auquel il sert d'étiquette à travers les événements de l'histoire, montant en dignité ou descendant dans l'opinion, et passant quelquefois à l'opposé de sa réception initiale ; d'autant plus apte à ces différents rôles qu'il est devenu plus compliqué et plus significatif. L'altération phonétique, loin de lui nuire, lui est favorable, en ce qu'elle cache les rapports qu'il avait avec d'autres mots restés plus près du sens initial ou parvenus en des directions différentes. Mais alors même que l'altération phonétique n'est pas intervenue, la valeur actuelle et présente du mot exerce un tel pouvoir sur l'esprit, qu'elle nous fait oublier que Calvados est pour Salvador. L'erreur est venue (l'une ivresse du diocèse de Bayeux, de IGSO, qui porte ces mots : ItociiKii DU SiLVADon. Sans la fautive lecture, le roclier n'aurait jamais eu pareille fortune.

The text on this page is estimated to be only 21.62% accurate

COMMENT LES NOMS SONT DONNÉS AUX CHOSES. Iffî dérobe le sentiment de la signification étymologique. Les dérivés peuvent impunément s'éloigner de leur primitif, et, d'autre part, le primitif peut cliatiper de signification sans que les dérivés soient atteints. Quoique le mot latin *venus*, qui était primitivement du neutre, et qui signifiait " grAce, joie », eût été adopté pour désigner l'Aphrodilê grecque, le verbe *veneror*, » rendre grflce, honorer », n'en a pas moins gardé son sens religieux et chaste. On a soutenu que les noms propres, comme Alexandre, César, Tiirenne. fionaparle, formaient une espèce à part et étaient situés en dehors de la langue. Il y a bien quelques raisons en faveur de cette opinion : nous voyons d'abord que pour cette catégorie le sens étymologique n'est d'aucune valeur ; de plus, ils passent d'une langue à l'autre sans être traduits; enfin ils suivent généralement les transformations phonétiques d'une marche plus lente. Néanmoins on [leul dire qu'entre les noms propres et les noms communs il n'y a qu'une différence de degré. Ils sont, pour ainsi dire, des signes ii la seconde puissance. Si le sens étymologique ne compte po::r rien, nous venons de voir qu'il n'en est guère aulrcmcnt des substantifs ordinaires, pour lesquels le progrès consiste précisément k s'afiranchir de leur point de départ. S'ils passent d'une langue à l'autre

The text on this page is estimated to be only 25.18% accurate

COUMMENT S'EST FIXE LE SENS DES MOTS, s'ins être
Iraduils, ils ont celte particularité en commun avec beaucoup de noms de
dignités, fonctions, usages, inventions, costumes, etc. S'ils participent un
peu moins aux transformations phonétiques, cela tient au soin spécial avec
lequel on les conserve, et ils ont encore ceci de commun avec certains mots
de la langue religieuse ou administrative. La différence avec les noms
communs est une différence tout intellectuelle. Si l'on classait les noms
d'après la quantité d'idées qu'ils éveillent, les noms propres devraient être en
tête, car ils sont les plus significatifs de tous, étant les plus individuels. Un
adjectif comme augustus, en devenant le nom d'Octave, s'est chargé d'une
quantité d'idées qui lui étaient d'abord étrangères. D'autre part, il suffit de
rapprocher le mot César, entendu de l'adversaire de Pompée, et le mot
allemand Kaiser, qui signifie (l'empereur), pour voir ce qu'un nom propre
perd en compréhension à devenir nom commun. D'où l'on peut conclure
qu'au point de vue sémantique les noms propres sont les substantifs par
excellence.

TROISIÈME PARTIE COMMENT S'EST FORMÉE LA
SYNTAXE CHAPITRE XIX DES CATÉGORIES GRAMMATICALES Ce
qu'il faut entendre par les catégories grammaticales. — Gomment ces
catégories existent clans Tesprit. — Sont-elles innées ou acquises? — Sont-
elles toutes du même temps? Les catégories grammaticales, telles que
substantif, adjectif, pronom, adverbe, ont-elles existé de tout temps, ou
sont-elles une acquisition graduelle? La question ne se confond pas avec le
problème de l'origine du langage, car il y a des langues qui, encore
aujourd'hui, ne distinguent point de catégories grammaticales, et il se peut
fort bien que nos idiomes aient passé par un état semblable. Il s'agit donc de
faits relativement récents, pour lesquels l'observation ne doit pas être, a
priori^ déclarée impossible. Non seulement elle n'est pas impossible, mais
les moyens d'information fournis par l'histoire des langues indo-
européennes remontent assez haut pour

The text on this page is estimated to be only 20.83% accurate

■ COMMENT s'est KORIIÉE LA SYNTAXE. nous permellre de voir plusieurs de ces catégories se Tornier sous nos yeux. Commençons donc par les plus modernes. L'une des plus récentes est l'adverbe. Les mots comme oĭxol, î:é8oi, y.%i, eu, xaxw;, oÛtcj;, hwni, domi, reclc, va/de, primurn, rwsum, /tic, illk, sont des subslantiTs, adjeclifs ou pronoms régulièrement flécliis. Mais quand un mol a cessé d'être en un rapport immédiat et nécessaire avec le reste de la phrase, quand it sert à mieux déterminer quelque autre terme sans être pourtant indispensable, il est prcl ii prendre !a valeur d'un adverbe. l*our peu qu'il cesse d'être parfaitement clair en sa structure, pour peu surtout qu'on y puisse voir la moindre apparence d'irrégularité, il est rangé dans une catégorie à part. Non qu'il faille supposer rien de préétabli et d'inné dans l'esprit. Mais nos langues indo-européennes étant faites de telle sorte qu'elles distinguent extérieurement les mots selon le rôle qu'ils jouent dans la phrase, l'esprit s'est habitué à certaines désineuces qu'il a rencontrées plus souvent en ce rôle do complément un peu litche et sunibondant, et il en a fait les désinences adverbiales. C'est notamment l'origine des désinences wç en grec, ê et ter en latin. Le premier apport en ce genre a été forme sans doute par quelques mots qu'il est permis de croire antérieurs ti rin%ention du mécanisme grammatical, et qui, par la singularité de leur aspect, par l'ab

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

DES CATÉGORIES GRAMMATICALES. sence de liésinence, invitaient l'esprit h les mettre dans une classe à part '. Ce qui prouve l'i^ge récent de la catégorie de l'adverbe, c'est que les différentes langues indo-européennes ne sont pas d'accord pour le choix des désinences : le grec n'a rien de semblable aux adverbes latins en tim ou en e, ni le latin n'a rien de pareil aux adverbes grecs en Sov, Siiv, iç, 9ev, Qk. Ce désaccord, qui ne se retrouve pas pour les désinences de la conjugaison ou de la déclinaison, est l'indice d'une formation moins ancienne. Kt cependant on peut affirmer qu'aiijourd'liui la catégorie de l'adverbe existe dans l'intelligence. En français, non seulement une désinence spéciale, qui est un ancien substantif détourné i!i cet usage, lui sert d'exposant, mais même sans cette désinence nous reconnaissons l'adverbe au rôle qu'il joue dans la phrase : Il faut parler /laul. — Des voix qui ne chantent pas Jusle. Plus moderne encore que la catégorie de l'adverbe esl celle de la préposition, li n'y a pas, d l'époque de la séparation de nos idiomes, une seule préposition véritable. Nous avons déjài indiqué plus haut quelle

The text on this page is estimated to be only 21.60% accurate

COMMENT Test formée la sîntaxe. est l'origine de cette partie du discours. Uu temps est venu pour tous nos idiomes où les cas de la déclinaison, ne paraissant pas assez clairs ou assez précis en eux-mêmes, ont été, par surcroît, escortés d'un adverbe. C'est ainsi que l'ablatif, qui marque par lui-même l'éloignement, a cependant été accompagna de ab ou de ex. L'accusatif, qui marque le lieu où l'on va, a été accompagné de in ou de ad. Ces mots ab, ex, in, ad, étaient des adverbes de lieu, comme on le voit encore pour la plupart d'entre eux en remontant à leur plus ancienne forme et à leur plus ancien emploi. Mais l'habitude de les voir joints à un certain cas a suggéré l'idée d'un rapport de cause it effet : ce petit mot, qui était un simple accompagnement de l'accusatif ou de l'ablatif, parut les régir. Dès lors il les a régis en effet : d'udverbe il devint préposition. La catégorie de la préposition s'est si bien imprimée en notre esprit comme celle d'un mot qui veut être suivi d'un régime, que nous avons peine à comprendre une préposition employée seule : elle appelle, elle attend « son complément ». Au temps de Plaute et de Térence, prx pouvait encore s'employer comme adverbe '. Mais un peu plus lard on ne le trouve plus que suivi d'un ablatif. Les langues romanes, en ceci lidèles continuatrices du latin, oqI Eun., V, î, US. I præ ; seiiuor Ahi pr(E, Sosia; ja'n egoaeiiuor. — Térence,

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

DES CATEGORIES GRAMMATICALES. hérité des prépositions anciennes, en ont formé de nouvelles, et se sont appliquées à séparer de plus en plus nettement la préposition de l'adverbe ; la distinction que ne fait pas encore Corneille entre dans et dedans, entre sons et dessous, etc., est à l'origine une règle du français moderne. L'accord qui règne sur ce point entre les diverses langues de l'Europe (car nous voyons partout les prépositions se former de la même manière) montre qu'étant donné le plan général de leur grammaire, la création de cette catégorie était indiquée d'avance. Du moment que les désinences avaient besoin du concours d'un mot pour les préciser, ce mot devait après un certain temps paraître la cause des désinences. Il est intéressant de voir comment cette catégorie s'est enrichie successivement de mots qui lui sont venus de tous les coins de l'horizon. Nous voyons en français des participes comme excepté, passé, hormis, vu, durant, pendant, des adjectifs comme sauf, des substantifs comme chez, faire fonction de préposition. Déjà en latin, penes, secus, avaient eu le même sort. I. On trouve dans Plinius primum et ultimum et dans Tacite ultimum et primum. C'est ce qu'on peut appeler la formation des prépositions à cette dernière moitié de l'ancien.

The text on this page is estimated to be only 23.80% accurate

r I COMMENT B'EST FORMÉE Li. SYNTAXE Les prépositions les plus avancées en ;ige ont une tendance & se vider de leur signification pour devenir de simples outils grammaticaux. En anglais, on fait souvent précéder rinfinifit de la particule lo, simplement pour montrer qu'il s'agit d'un infinitif. C'est la présence de ces mois en apparence vides qui a Fait paraître la création du langage une oeuvre supérieure à la raison humaine. Il s'est passé quelque chose de semblable pour la catégorie de la conjonction. Si l'on considère un mot aussi dépouillé de sens que l'est notre conjonction française que, on a peine à concevoir comment l'inelligenceoce a pu créer et ensuite faire accepter un signe si abstrait. Mais les choses s'expliquent & mesure que nous remontons le cours des fíges. La conjoin»ction f/ue reprend sa place parmi les pronoms. Le subjonctif qu'elle a aujourd'hui l'air de régir lui est, au contraire, antérieur. Par une illusion analogue h ce que nous venons de voir pour les prépositions, l'esprit crée entre les deux mots un rapport de cause k effet, rapport qui est devenu réel, puisqu'en matière de langage les erreurs du peuple deviennent peu à peu des vérités. L'histoire des conjonctions latines, comme itt, ne, quoininiis, ijinn, etc., nous montre des faifs tout

The text on this page is estimated to be only 22.77% accurate

DES CATEGORIES GRAMMATICALES. pareils. Ces mots avaient d'abord une signification pleine : mais celle-ci s'est perdue dans le mouvement de la phrase, à laquelle ils servent dès lors de cliarnière. L'origine pronominale des anciennes conjonctions, comme wç, u(, les rend très propres à prendre successivement une signification de temps ou de cause. Mais le même fait s'observe aussi pour des conjonctions venant de substantifs. Nous allons en donner un exemple tiré de l'allemand. Le mot allemand tvei/, « parce que », est un ancien substantif entraîné dans la catégorie de la conjonction. On a dit d'abord (/te mile, die tvei/e, » aussi longtemps que ». Luther l'emploie de cette façon, et Gothe, qui aime le langage populaire, l'a souvent employé aussi. Mais de l'idée de temps, le mot a passé à l'idée de cause, comme cela est arrivé en latin pour quoniam. Aujourd'hui weil fait l'impression d'un mot abstrait annonçant qu'on va indiquer le motif d'un fait. Puisque les trois catégories de l'adverbe, de la préposition et de la conjonction n'ont pas existé de tout temps, mais se sont formées à une époque relativement récente, par une lente élaboration, il n'est pas téméraire de supposer quelque chose de pareil,

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

203 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE à une époque plus ancienne, pour les catégories du Substantif, de l'adjectif et du Verbe. Non pas que l'idée d'un objet, d'une qualité, d'une action, ait attendu l'apparition des langues indo-européennes : il n'y a pas de langue qui n'ait des mots pour représenter les objets de la nature, tels que homme, pierre, montagne, ou les qualités des objets tels que grand, petit-, haut, bas, éloigné, rapproché, ou les actions les [plus] visibles, comme marcher, courir, manger, boire, parler. Mais ce n'est pas là ce que nous appelons la catégorie du substantif, de l'adjectif et du verbe. La catégorie du substantif comprend des noms qui représentent de simples conceptions de l'esprit, ces noms étant traités exactement à la façon des autres substantifs. La catégorie de l'adjectif comprend des mots qui ne correspondent à aucune qualité, comme " quand on dit en grec : -τρίτην, « il vit le troisième jour », ou en latin : nocturnis ambulat. La catégorie du verbe suppose un système de personnes, de temps et de modes. Ainsi entendues, ces catégories ne sont pas contemporaines du premier éveil de l'intelligence. Elles se sont formées petit à petit, comme celles de l'adverbe et de la préposition, quoique trop anciennement pour que nous en puissions suivre l'évolution. L'espèce de mot qui a dû se distinguer d'abord de

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

DES CATÉGORIES GRAMMATICALES. . 207 toutes les autres, c'est, selon nous, le pronom. Je crois cette catégorie plus primitive que celle du substantif, parce qu'elle demanda moins d'invention, parce qu'elle est plus instinctive, plus facilement commentée par le geste. On ne doit donc pas se laisser induire en erreur par cette dénomination de " pronom i » {pronome), qui nous vient des Latins, lesquels ont traduit eux-mêmes le grec àvρί)νυυ.ι«. L'erreur a duré jusqu'à nos jours '. Les pronoms sont, au contraire, ce que je crois, la partie la plus antique du langage. Comment le moi aurait-il jamais manqué d'une expression pour se désigner? A un autre point de vue, les pronoms sont ce qu'il y a de plus mobile dans le langage, puisqu'ils ne sont jamais définitivement attachés à un être, mais qu'ils voyagent perpétuellement. Il y a autant de moi que d'individus qui parlent. Il y a autant de toi que d'individus à qui je puis m'adresser. Il y a autant de (V que le monde renferme d'objets réels ou imaginaires. Cette mobilité vient de ce qu'ils ne contiennent aucun élément descriptif. Aussi une langue qui ne se composerait que de pronoms ressemblerait au vagissement d'un enfant ou à la gesticulation d'un sourd-muet. Le besoin d'un autre élément, dont le substantif, l'adjectif et le verbe furent formés, était si I. L.C3 pronom*, dit encore neUic, sont une invention de la ((lit* leinf Erfindang der BeqaemtkMeil), pour se placer sous le statif, suit un adjectif.

208 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. donc évident.
Mais il n'en est pas moins vrai que le pronom vient se placer à la base et à l'origine des langues : c'est sans doute par le pronom, venant s'opposer aux autres sortes de mots, qu'a commencé la distinction des catégories grammaticales.

CHAPITRE XX LA FORGE TRANSITIVE D'où vient l'idée que nous avons d'une force transitive résidant en certains mots. — Verbes changeant de signification en devenant transitifs. — La force transitive est ce qui donne à la phrase l'unité et la cohésion. — L'ancien appareil grammatical est dépouillé de sa valeur originaire. Comme les pierres d'un édifice qui, pour avoir été jointes longtemps et exactement, finissent par ne plus composer qu'une seule masse, certains mots que le sens rapproche s'adossent et s'appliquent l'un à l'autre. Nous nous habituons à les voir ainsi accolés, et en vertu d'une illusion dont l'étude du langage offre d'autres exemples, nous supposons quelque force cachée qui les maintient ensemble et les subordonne. Ainsi s'établit dans les esprits l'idée d'une « force transitive » résidant en certaines espèces de mots. Tout le monde connaît la différence entre les verbes dits neutres et les verbes dits transitifs, les premiers se suffisant à eux-mêmes, exprimant une action qui forme un sens complet (comme courir, 14

The text on this page is estimated to be only 19.46% accurate

marcher, dormir), les autres prenant après eux ce qu'on a appelé un complément. La question a été soulevée de savoir lesquels, de ces verbes, étaient les plus anciens. Pour moi, la réponse n'est pas douteuse : non seulement les verbes neutres sont les plus anciens, mais on doit admettre une période où il n'y avait que des verbes neutres. Je crois, en effet, que les mots ont été créés pour avoir une pleine signification par eux-mêmes, et non pour servir à une syntaxe qui n'existait pas encore. Quelques-uns de ces verbes ayant été fréquemment associés à des mots qui en déterminaient la portée, qui en dirigeaient l'action sur un certain objet, l'esprit s'est habitué à un accompagnement de ce genre, si bien qu'il en est venu à attendre ce qui lui faisait l'effet d'une addition obligée, d'une direction nécessaire. Par un transport idéal dont les analogues se trouvent encore ailleurs qu'en linguistique, notre intelligence a cru sentir dans les mots ce qui est le résultat de notre propre accoutumance; on a eu dès lors des verbes qui exigeaient après eux un complément. Le verbe transitif était créé'. I. On est convenu de réserver le nom de verbes transitifs à ceux qui se construisent avec l'accusatif. Dans un sens plus large, on peut appeler aussi transitifs les verbes qui, comme *il pleuvait*, *il faisait froid*, se construisent avec le génitif ou le datif. Ce n'est pas le choix de tel ou tel cas qui importe, mais l'habitude établie par l'esprit, à l'effet de laquelle le verbe paraîtrait incomplet sans son accompagnement, J

LA FORCE TRANSITIVE. 211 Une double conséquence est sortie de ce fait : 1° le sens du verbe a été modifié; 2° la valeur significative des désinences casuelles a été affaiblie. Nous allons d'abord donner quelques exemples de verbes ayant changé de sens. La racine pat exprime un mouvement rapide comme celui d'un corps qui tombe ou d'un oiseau qui vole. Elle a fourni en grec $\tau\rho\iota\tau\omega$, « tomber », $\tau\omicron\tau\omicron\phi\alpha\tau$ et $\gamma\epsilon\tau\alpha\iota$, « voler ». En latin, elle a donné petulanSy impetus, acipiter , propitius . Mais devenu transitif, le verbe *petere* a marqué l'élan vers un but [*petere loca calidiora*^ *petere solem*) et il a fini par marquer une recherche quelconque : *petere consulatum*, honores. De là *petilio*^ *appétit* us. Cette succession de sens est si naturelle que nous la retrouvons dans les autres langues. Le grec $\epsilon\upsilon\phi\epsilon\omicron\chi\alpha\iota$, proche parent de $\epsilon\upsilon\chi\omega$ et de $\epsilon\upsilon\chi\alpha\iota$, signifie « aller ». Mais construit avec l'accusatif, il passe au sens de « prier ». Je me contenterai de citer ces mots d'Eschyle (*Perses*^ 216) : $\epsilon\upsilon\chi\epsilon\omicron\iota\upsilon$; $\epsilon\upsilon\chi\epsilon\omicron\iota\upsilon$ {i.^vT).... Implorant les dieux avec des sacrifices.... Il a donné, en cette acception, le dérivé $\epsilon\upsilon\chi\epsilon\omicron\iota\upsilon$, « suppliant », d'où $\epsilon\upsilon\chi\epsilon\omicron\iota\upsilon$ o, « implorer ». En sanscrit, le verbe *Jâ*, dont le sens ordinaire est « aller », passe au sens de « prier » s'il est suivi d'un accusatif. Le védique *tat tvâ jâmi* (littéralement « te

212 COMMENT S'EST FORMÉE LA STXTAÏE. hoc adeo ») est interprété par tat ttâ jâce^ « je le demande ceci ». Voici maintenant une association d'idées qui est la contre-partie de la précédente. Les verbes qui signifient « se retirer », quand ils deviennent transitifs, prennent le sens de « céder, abandonner ». Cedo signifie proprement « se retirer » : c'est le sens qu'il a gardé dans recedo^ discedo, decedo . Cedere alicui a donc signifié « se retirer par égard pour quelqu'un, lui céder le pas ». L'idée de céder le pas étant devenue ensuite le symbole de toute espèce de concession, cedo a pris le sens de « céder ». Puis, par un nouveau progrès, il a été construit avec un accusatif et a signifié « accorder ». Cedere multa multis de Jure suo. — Cedere possessionem. — Cedere Victor iam *. La même succession de sens se retrouve en grec. E?xo> signifie se retirer. Eïxstv ôupàwv, xXitjloIo, 7coX£[iLoti, « se retirer de la porte^ «Tun trône, de la guerre ». Les scolastes le rendent par uiro^^topfcWjirapa^wplo). On a dit ensuite : eïxeivopy^, ôujaw, àvàyxip, « céder à la colère, à la passion, à la nécessité ». 1. Inversement, obstare est arrivé en français au sens d'en/eoer. On a dit d'abord : « ôter la retraite à quelqu'un, lui ôler les moyens de vivre •.

LA FORCE TRANSITIVE. 2i3 Mais etxu), s[^]étant construit avec l'accusatif, a pris en outre le sens de « laisser, abandonner ». Nestor, taisant des recommandations à son fils pour une course de chars, lui dit qu'en tournant la borne il doit exciter de ses cris le cheval de droite et lui abandonner les rênes : Tov îs[^]ibv iirirov Kivaott 6|jioxXi[^]

The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate

lii COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. Nous avons le grec "rrr.jjii, qui, combiné avec ètti, donne ETtiTcsL^ai, « savoir », d'où è~ii7c?i|i,7i, « l'liabilelé, la science ». On a, d'autre part, rallemand stehen, qui a donné versle/ien, « comprendre », d'où Versland,

LA FORCE TRANSITIVE. 215 Homère (//., XV, 282) emploie le participe £7riTTà[jLevo Les commentateurs proposent de sous-entendre |iàpva(y6at. Mais cela n'est point nécessaire; on pourrail traduire en allemand sans ellipse : sichaitfden Wtirfspiess verstehend. Il n'y avait plus dès lors qu'un pas à faire pour dire, comme on le trouve déjà dans Homère : h.T\^ çipjjLiyyoç l7ctOTi[jLevoç xal àoiSfjÇ , OU encore cTrtTràjjievoi. TroXijjLoio. Enfin Ton a déjà 6w.Tra[jLat avec Taccusatif : TcoXXà ùiTz[(rz%'zo epya. Toute pareille est Thistoire des deux verbes germaniques. L'allemand dit avec l'accusatif : Verstehsl du midi? — Keiner hat die Sache verstanden. Et en anglais : Do y ou understand me? — Who has understood tlie apologue? Ces trois exemples montrent de la façon la plus claire que la force transitive ne se borne pas à établir un lien entre le verbe et son complément: elle transforme le sens du verbe.

The text on this page is estimated to be only 19.74% accurate

216 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. Il y a une conclusion historique à tirer de ces faits. Quand on parcourt les listes de « racines » dressées par les grammairiens indous et adoptées, sauf rectification, par la science moderne, on constate que la plupart ont déjà le sens transitif. Ceci prouverait, s'il en était besoin, l'antiquité de la syntaxe. Mais on risquerait souvent de beaucoup s'éloigner de la vérité, si l'on croyait que le sens attribué à ces racines est le sens originaire et initial. Beaucoup, en prenant une valeur transitive, ont dû, changer d'acception. Les exemples que nous venons de donner le démontrent surabondamment. Ceux qui croiraient que la racine *iti* a signifié dès l'origine « penser » ou la racine *bi/dh* « savoir », commettraient la même erreur que si, en un dictionnaire historique latin, on inscrivait

LA FORCE TRANSITIVE. 217 • un certain cas est considéré comme le cas complément par excellence. On avait dit d'abord avec raccusalif : *petimus urbem*^ parce que Taccusatif marque le lieu vers lequel on se dirige. Mais, l'analogie aidant, on a dit aussi : *linquimus urbem*, *fugimus urbem* ^ en sorte que Taccusalif, de cas local qu'il était, est devenu cas grammatical. Rien ne pouvait être plus destructif de la valeur originare des désinences. *Sequor* signifiait littéralement « je m'attache » : il correspond au grec *ειρολ* qui prend après lui le datif. Mais on a dit : *sequi feras*^ *sequi virtutem*. — *Meditor* sîgnilie « je m'exerce » : il correspond au grec [*xe>£T(i>[xai*, dont il est la copie plus ou moins exacte. Mais on a dit *meditari versus*, *meditari artem citliarœdicam* \ Une fois le type du verbe transitif adopté, il se multiplie rapidement. Des verbes comme *dolere*, *flere*^ *iremere*^ qui, par nature, sembleraient devoir rester sans complément, se construisent couramment avec l'accusatif *iTt/amnVe/w* *doleo*. — *Flebunt Germanicum etiam ignoti*. — *Te Stygii tremuere lacus*. L'esprit d'imitation peut aller fort loin en ce genre. *Amo* étant devenu verbe transitif, *ardeo*, *pereo*, *depereo*^ I. *MeditoPy* *medilatiOf* sont des termes d'école ou de gymnase %'enus de Grèce en lalie : ils représentent le grec {*jLsXitâiv*, *\iOixfi*, [*xeXiT7*)(ta. Un exercice militaire s'appelait *meditatio campestris*; un exercice oratoire, *meditalio rhetoHca*, Virgile emploie le mot comme verbe neutre et au sens propre quand il dit : *medilanlem in proelia tuurum*.

The text on this page is estimated to be only 17.54% accurate

COMMENT S'EST FORMÉ $\text{tf}^{\wedge}\text{it}^{\wedge\wedge}\text{WAXE}$. tiemonor le sont devenus éjjalemenl. Nous trouvons chez les poètes comiques : h amore iUam deprecrit. Toutes les langues anciennes d'cq sont pas eucorc, à cet égard, au même point, Le grec a conservé plus longtemps que le latin le sentiment de la valeur des cas. Ainsi un certain nombre de verbes grecs prennent après eux le génitif. C'est à cause de l'idée partitive exprimée par le génitif qu'on le trouve employé avec les verbes signifiant " manger, boire ". Nous disons de même en français : « boire du vin », et non

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

LA KOnCE TRANSITIVE. 519 comme " entendre, voir, connaître, savoir, se souveoir » complètent celle série. Il y a, en effet, une dilTérence entre la prise de possession effective et directe, qu'exprime l'accusatif, et l'atteinte plus ou moins superficielle qu'exprime le génitif, et qui convient pour ces verbes b. signification inlellcccluelle. Le latin a gardé un seul exemplaire des verbes de cette sorte, meinini, qui prend le génitif, comme pour attester que cette construction n'a pas toujours été étrangère aux langues de l'Italie. Muis àé\h memini lui-même se rencontre avec un complément à l'accusatif ; Siiam guisque homo rem memitiU, dit Plante. Et Virgile : Ntimeros memini^ si verba tenerem. Le latin, tout en nivelant sa syntaxe, n cependant gardé le souvenir d'un étal plus ancien et plus semblalile an grec. Les verbes signifiant « désirer, aimer » ont fini par prendre la route commune, c'està-dire qu'ils se sont fait suivre de l'accusatif: mais les adjectifs ou participes dérivés de ces verbes restent fidèles à l'ancienne construction. On continua de dire avec le génitif : cupidus famx, amans /aiidis, quoique ntpere, amare eussent depuis longtemps cessé d'être employés de cette façon. La construction avec le génitif s'est conservée pareillement en sanscrit. Elle se maintient même, pour quelques-uns d'entre eux, en allemand moderne : hs des Brodes. Getticsxe di'eser Freitde. Wir pflegen der Jlu/ie.

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

310 COMMENT S'EST FORMÉE LA PHRASE L'ancien
appareil grammatical n'est donc pas supprimé : mais il est dépouillé de sa
valeur originaire au profit d'un ordre nouveau. La phrase, en cette nouvelle
période du langage, se compose de mots qui sont les uns régissants, les
autres régis. La syntaxe confisque à son profit la signification individuelle
des flexions. C'est ce qu'on pourrait appeler, en faisant un emprunt à la
mythologie germanique, « le crépuscule des déinences ». Faut-il, dans
cette adaptation à de nouveaux usages, voir une décadence ou un progrès?
La question peut sembler oiseuse, puisque chaque époque se fait le langage
dont elle a besoin. Mais s'il fallait répondre, je dirais qu'on y doit voir un
progrès. S'il est dans la nature de tous les arts de se transformer, comme le
plus nécessaire des arts, celui qui est fait pour accompagner la pensée à
chacun de ses pas, n'aurait-il pas transformé la matière lui léguée par
l'enfance de l'humanité? Le progrès paraît à tous les yeux. Les mots qui
étaient, pour ainsi dire, enfermés en eux-mêmes, contractent peu à peu des
liens avec les autres mots de la phrase. Celle-ci, quoique composée de
petites pièces immobiles et rapportées, nous apparaît plutôt comme une
œuvre d'art ayant son centre, ses parties latérales et ses dépendances, tantôt
comme une armée en marche dont toutes les subdivisions se relient et se
soutiennent.

The text on this page is estimated to be only 16.62% accurate

CHAPITRE XXI LA CONTAGION J'ai autrefois proposé d'appeler du nom de coïtation un phénomène qui se présente assez souvent, et qui a pour effet de communiquer à un mot le sens de son entourage. Il est bien clair que cette contagion n'est pas autre chose qu'une forme particulière de l'association des idées. Le l'rangia en fournit un exemple très connu, mais tellement probant que je ne peux pas dispenser de le rappeler. Tout le monde sait ce qui s'est passé pour les mots pas, point, rien, plus, aucun, personne. Jamais. Ils servaient à renforcer la seule négation véritable, à savoir HP. Je n'avance pas [passui/t). — Je ne vois point {pu/ictum). — Je ne sais rien {re/n). — Je n'en connais aucun {iiliqttem tiinim). — Je n'en veux plus

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

232 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. ^ {ptis). — Il n'est personne (persona) qui l'ig Je ne l'oublierai j^swiSM (/otn magis). Ces mois, par leur association au mol ne, sont devenus eux-mêmes nû^alifs. Ils le sont si bien devenus qu'ils peuvent se passer de leur compagnon. Qui va là? l'ersonne. — Pas d'argent, pas de Suisse. — Sans la connaissance de soi-même, point de solide vertu. — Son style est toujours ingénieux, jamais recherché. Il est intéressant pour la sémantique de consulter à tour de rôle, au sujet de ces mots, un dictionnaire de l'usage et un dictionnaire historique. Cette comparaison est comme un coup de sonde donné dans l'intelligence. Les deux l'épouscs qu'on obtient sont contradictoires, mais, à la réflexion, quoique opposées entre elles, elles ont l'une et l'autre leur raison d'être et leur légitimité. L'Académie française, dans son dictionnaire de l'usage, fait passer le sens négatif avant tous les autres. « Aucun, dit l'édition de 1878, adj. Nul, pas un. »• — « liEN. Néant, nulle chose. » Ku quoi il ne faut pas blâmer l'Académie. Il entrait dans son plan d'expliquer les mots selon l'impression qu'ils font aujourd'hui. C'est, d'ailleurs, celle qu'ils faisaient déjà au xv^e siècle ; ... Laissez-les ruire, ils ne sont pas J'y veux ma chemise, elle va en (Plaideurs).

* • LA CONTAGION. 223 . Ê^m'éfiae au xiii" : Car (le rien fait-il tout saillir, Lui qui a rien ne peut faiblir. Ecoulons maintenant Lillré : « Alcux, quelqu'un. — Rien, quelque chose. » On voit quelle est la distance entre le sens originaire et le sens produit par le long séjour dans les phrases négatives. Il faut toutefois ajouter que ce n'est pas seulement par les phrases négatives, c'est encore par les phrases interrogatives que s'est fait le changement : « De tous ceux qui se disaient mes amis, aucun m'a-t-il secouru? » — « Auriez-vous jamais cru? » — « Avons-nous rien négligé? » Il y a des rencontres où le sens reste à mi-chemin entre les deux acceptions : « Il m'est défendu de 7*ien dire. » — « Je doute qu'aucun homme d'honneur y consente. » Ce n'est donc pas le contact direct, ce n'est pas le voisinage matériel de la négation qui est cause du changement. L'action contagieuse a été produite par le sens général de la phrase. Il existe quelque chose de semblable en anglais. L'anglais Oui, qui vient de l'anglo-saxon ùûian (= be-utan), signifie proprement « hors d *. Quand il i. Hollandais builen. De là, par opposition à Dinnenzcef •> la mer du dedans », Duilenzee,* la mer du ûchor^ * .Siorm, Philologie anglaise, p,%. / 1

The text on this page is estimated to be only 20.75% accurate

214 COMMENT 3EST FOBMitE LA SYNTAXE. a le sens « seulement », il est pour ne but. Lajaégation a fini par être supprimée. « Nous avons seulement cinq pains et deux poissons » (Mallli., XiV, 17} \Ve hâve hore but five loaves and two /ishes. Tel est le texte de la version autorisée. Mais l'Évangile anglosaxon dit : \Ve nabbad {ne habbad) her buton fif hiafas i/nd Itve^en fisras. Dans la suite des temps, la négation est devenue superflue, la particule but en ayant assumé en elle le sens. La contagion fournil, je crois, la vériLable explication d'un fait de la langue française qui a beaucoup occupé nos grammairiens : le changement du participe passé j)assif en participe actif. Dans ces phrases : « J'ai reçu de mauvaises nouvelles, j'ai pris la route la plus directe », reçu, pris, ont aujourd'hui le sens actif, qu'ils doivent au voisinage de l'auxiliaire avoir. La preuve qu'ils ont le sens actif, c'est qu'en langage télégraphique je dirai : « Reçu de mauvaises nouvelles. — Pris la ligne directe. Là est, si je ne me trompe, la raison de cette règle de non-accord qui a donné lieu à tant d'explications embarrassées. La vérité est que le participe, par contagion, est devenu actif. Il fait corps avec son auxiliaire. Mais comme il a fallu du temps pour opérer^ ce changement, comme les anciens tours sont longs

LA CONTAGION. 225 à se perdre, et comme la moindre dérogation au train ordinaire leur est un prétexte pour se maintenir, le changement en question ne s'est imposé qu'avec la construction la plus fréquente, celle que nous sommes habitués à considérer comme la construction normale. Partout ailleurs, la langue se montre fidèle à l'ancienne grammaire. Je veux encore montrer par un autre exemple la force de la contagion. D'où vient l'idée conditionnelle qu'éveille en français, et qu'éveillait déjà en latin la conjonction si? Pour nous l'expliquer, il faut nous transporter beaucoup de siècles en arrière. La particule latine si était primitivement un adverbe signifiant « de cette façon, en cette manière ». L'idée conditionnelle y est entrée par le voisinage du subjonctif ou de l'optatif. La vieille formule des invocations et des vœux : *si hoc ceteris diebus faxit* tire sa signification hypothétique du verbe*. Le sens était d'abord le même que s'il y avait eu : *Sic DU, hoc /ax/7/5'*. La seconde proposition vient ensuite énoncer un second fait, conséquence du premier : *ASdem* «■ ■ i. En une langue plus moderne, si hoc, /n, feceris, 2. L'adverbe sic n'est pas autre chose que si accompagné de *Encliticum* que nous avons dans *nunc tunc*. 15 • *

The text on this page is estimated to be only 18.33% accurate

910 COS1MENT S'EST FOBMÉB LA SYNTAXE. vobis
comtituam. L'esprit a saisi un lien entre ces] deux pruposiLions, et comme
des deux côtés l'actioir est présentée comme coutingente, il a tout naturel-J
lemcnt introduit dans le premier mot l'idée d'und:| supposition ou d'une
condition. Déjà dans la formule précitée, quand elle état« employée par les
contemporains de Paul-Emile, si\ était uue conjonction. lillle l'était devenue
h tel point,! elle avait tellement assumé en elle l'idée condition nelle, qu'on
pouvait la faire suivre d'un indicalifil Si id facis, hodie postremum me
videsK Les conjonctions similaires des autres langues oU une origine
analogue. Vus de près, ces petits moU ne sont pas autre chose que des
adverbes pron^ naux, n'ayant rien en eux-mêmes qui annonce ud
supposition ou une condition. plus loin. Le comiiliunnel, sprts *i i

The text on this page is estimated to be only 18.77% accurate

CHAPITRE XXII DE QUELQUES OUTILS GRAMMATICAUX

- Le! Une fois que l'idée d'une phrase formant un ensemble s'est imprimée dans les esprits, le besoin se fait sentir de lui donner les instruments qui lui sont nécessaires, Mais comme l'intelligence populaire, ainsi que nous l'avons vu, se borne, sans rien créer, à adapter pour de nouveaux usages ce qui lui est fourni par les siècles antérieurs, un certain nombre de mots sont transformés pour les besoins de la syntaxe. Une première transformation — la plus importante de toutes — est celle qui nous a donné le pronom relatif. Un certain pronom, qui ne se distingue pas extérieurement des autres, acquiert, par l'usage qui en est fait, une force d'union lui permettant de souder deux propositions entre elles. C'est ce qu'en langage

The text on this page is estimated to be only 16.25% accurate

COHUEENT S'EST FOBMËËÏÂSTOTÂXE. grammatical on exprime de celle façon : de démonstratif W devient relatif on anapfiori[^]tie. Il Tint dôji'i une syntaxe un peu avancée pour que relte transformation ait lieu : dans les diverses langues indo-européennes, le choix du pronom relatif est venu tard et il n'a pas été partout le même. U suffît, pour s'en assurer, de comparer le lalin 'jui au sanscrit jas et au grec 5?. La langue grecque, au temps d'Homère, et mcrae plus tard, au temps de Saplio et d'Alcman, n'a pas encore fait un choix définitif. Elle a longtemps hésité entre les pronoms/», (a elsm'. On doit se demander à quelle époque un moyen d'expression si nécessaire a commencé d'exister. Il faut, à cet égard, faire une distinction entre ridée du pronom relatif et l'adoption définitive d'un certain pronom. L'idée du pronom relatif est très probablement antérieure à la séparation de nos idiomes, car nous trouvons pnriout un certain patron do phrase toujours le même, qui suppose la présence d'un pronom relatif. Les proverbes et adages populaires affectent volontiers ce tour : Quod œtas vilium posiiit, id lefas mtferel. — Quod I. Dans la langue liomériiiiue, '.)» esl le pronom nnnphoriquiie onlînaire. El. ; El (liv Tiî 8i*; iati, lol oipavôv lùpvv t-ivuu. — 'AXXi ri [liv •/flktit Ts âXi; ■/^(pviit t: tkZi\ a, Aûpa, tb t«i iiûiovm Ttn-y^p xa^ «dnix ^'T,Ttfi. Etc. ï. L'idciililicalion géniîrnlemenl ndmiaie ilc î; avec jits n'est pas ccrUiiae ; il'aprts la forme ^i:\ conwrvi'c ilan» une insuriploia locrienoo, on est amcaê b supposer que S; correspond à avtu.

DE QUELQUES OUTILS GRAMMATICaux. 229 *allis vitio
 vertis^ id ne ipse admiseris. — Qui pro innocente dicit is satis est
 eloquem. — Cui plus licet quum par est y is plus vult quant licet. — Qua?n
 quisque norit artem, in hac se exerceat. Le type de ces phrases se retrouve
 en sanscrit * : « A qui est l'intelligence, à celui-là est la force. » *Jaaja
 buddhis, tasja balam. « Qui aime, craint. » Jasja snehas, tasja bhajam. « A
 qui les dieux préparent sa perte, ils lui enlèvent l'esprit. » Jasmâi devâs
 prajacchanti parâbhavam^ tasja buddhîm apakarsanti. « Comme un homme
 est envers autrui, ainsi faut-il être envers lui. » Jasmin jathâ vartate jas^
 tasmin tathâ vartitavyam. « Ce que tu donnes, voilà ta (vraie) richesse. » Jad
 dadâsiy tad te vittam. « Comme agissent les grands, ainsi le reste des
 hommes. » Jad âcarati çresthas, tad itaras ganas. La même construction est
 déjà d'usage courant dans les védas : « Quod sacrificium protegis, id ad I.
 Voir Boëhtlingk, Indische Sprachschätze, Ne nous adressant pas à des indiginisles,
 nous avons simplifié les citations et supprimé les effets du sandhi.**

The text on this page is estimated to be only 15.85% accurate

I COHHE.NT S'EST FORMÉE LA STSTAXE. (Icos pervenit ».
Ja/njagnam panbhûr asi, sa deveti garclmti. — <. qui="" qos="" laccessel=""
procu="" eiim="" amovete.="" j="" itah="" pritanj="" apa="" tain=""
dftalam="" on="" demandera="" quelle="" est="" ta="" raison="" pour=""
laquelle="" la="" proposilion="" relnlive="" ainsi="" lanc="" en=""
avant="" premi="" :=="" je="" ci-ois="" qu="" y="" a="" l="" un="" fait=""
de="" s="" dont="" trouverait="" des="" exemples="" d="" familles=""
langues.="" par="" pens="" il="" faut="" r="" une="" interrogation=""
sorte="" que="" les="" deux="" propositions="" forment="" demande=""
et="" c="" probablement="" bonne="" partie="" langues="" indo-europ=""
font="" cumuler="" au="" m="" pronom="" le="" interrogatif="" relatif.=""
appr="" toute="" son="" du="" relatif="" se="" rappeler="" combien=""
donne="" naissance="" mots="" comme="" qualis="" quaittus="" quoi=""
ensuite="" conjonctions="" quod="" quia="" guum="" quoniam.=""
grec="" vit="" f="" oi="" t.v="" o="" ed="" sanscrit="" auxquels=""
joindie="" plus="" importantes="" jadi="" jatra="" jad="" jath="" cr=""
donc="" capitaux="" riisloii="" langage="" sans="" mot="" cette="" t.=""
type="" ces="" conslrucons="" conserv="" dans="" noi="" proverbes=""
uui="" aime="" bi="" chitie="" bien="" etc.="" voir="" ilans="" tea=""
sludien="" curlius="" artieleg="" windisch="" tome="" w="" jollv=""
vi.="" aussi="" dcibr="" urioid="" s.="" el="" th="" ch.="" baron=""
itlalif="" rt="" conjonction="" grec.="" essai="" syntaxe="" k="" paris=""
picard=""/>

The text on this page is estimated to be only 19.04% accurate

I DE QUELQUES OUTILS (iRAMMATICUS. 33t sorte, toute idée un peu forte, un peu complète élnil impossible. Mais cette création a été obtenue par la lente transformation d'un de ces nombreux pronoms qui sei-vaient à accompagner un geste dans l'espace. Nous voyons donc ici la pensée humaine qui se forge patiemment l'outil dont elle a besoin. On en peut dire autant de ce petit mot que les Grecs, par comparaison avec les articulations du corps, ont appelé àp6pov, et que nous appelons Carticle. On sait que l'article est un ancien pronom démonstratif. Mais la signification de ce pronom démonstratif est en quelque sorte transposée. Elle est confisquée au profit de la syntaxe. Nous pouvons prcndie tomme exemple notre article français ie, qui représente le latin i/!e. Ce dernier servait à montrer les objets ou les personnes : Magnus ille A/exander! — lia iUe faxil Jupiter! — Mais avec le temps, le geste démonstratif s'est réduit fi une simple indication grammaticale : « La personne dont je t'ai parlé hier. — Les pays que nous avons traversés, u L'article ne ligure ici que comme antécédent du pronom relatif. Il est devenu un outil grammatical '.

The text on this page is estimated to be only 20.63% accurate

32 COMMENT SEST FORMÉE LA SYNTAXE. L'utilité de l'article se sent plus qu'elle ne peut s'expliquer. Pour en être dépourvu, le latin est souvent alourdi dans sa marche. Le Grec, au contraire, qui, de bonne heure, en a senti le besoin, lui doit en partie sa souplesse. La conformité du langage français au grec, signalée par Henri Estienne, vient un peu de là. Je rappelle seulement ces tournures : OL nà^{xi} iioyo'. ... Èv Ti[^] [iï-raSù yjiovtji ... tûv vùv oî TOTî 5iÊ'5ïpov ... Ou celles-ci : èfjEyojjLevoi TO'j TtjjÛTo; Il est arrivé toutefois que l'article a fini par être introduit là OÙ il n'apportait aucune aide appréciable. On peut dire que les langues où il rend le plus de services sont celles qui restent libres, selon le sens, de l'employer ou de l'omettre, il est certain que le fin-tii;ai3, depuis deux siècles, en a étendu l'usage plus que de raison, en sorte qu'il est devenu moins utile à mesure qu'il devenait plus indispensable. Il faudrait encore mentionner le verbe être, que la scolastique du moyen âge avait déclaré une simple « copule -), montrant par là l'impression que ce verbe, arrivé au terme de son évolution, fuit aujourd'hui sur l'esprit. Cependant il a commencé par k À

The text on this page is estimated to be only 21.93% accurate

DE QUELQUES OUTILS GRAMMATICQX. quelque signification concrète, cela n'est pas douteux 1 d'autres ont suivi la même voie, comme fto, exsto, evado. S'ils ne sont pas parvenus au mi^{me} degré de décoloration, il y faut voir une dilTt^{renoe} d'âge, non de nature. 11 s'est passé quelque chose de semblable pour le verbe avoir. Quand je dis : « Cet homme a perdu loiU ce qu'il avait », j'emploie deux fois le même verbe avoir sans que personne en soit ctioqué, tant le changement d'emploi a Tait du verbe auxiliaire un mot d'espèce à part. C'est ainsi que le langage, sur le stock héréditaire, prélève un certain nombre d'expressions dont il fait des outils grammaticaux. Celui qui ne les a jamais connus qu'en ce dernier rôle, a de la peine à s'imaginer qu'il fut un temps où ces mêmes mots avaient leur signification propre. Un auteur du xvm^e siècle fait remarquer que dans celle locution : « Il a été ordonné... », trois mots sur quatre servent simplement fi l'agencement du discour-s. Le nombre de ces mots va en augmentant lenLemeot avec les siècles, car, d'une pnrl, la spécialité de ta fonction ' teni in en créer de nouveaux, et, d'autre"part, la force transitive les môte de plus en plus, I. Voir ci-dcasuâ, p. II.

234 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. comme un
clément nécessaire, à la contexture de la phrase. C'est la raison pour
laquelle l'étymologîe, quand elle se trouve en présence d'une langue
moderne, sans avoir des documents plus anciens pour l'éclairer et lui servir
de guide, erre à Tavenlure.

CHAPITRE XXIII L'ORDRE DES MOTS Pourquoi la rigueur de la construction est en raison inverse de la richesse grammaticale. — D'où vient l'ordre de la construction française. — Avantages d'un ordre fixe. — Comparaison avec les langues modernes de l'Inde. Parmi les différents moyens d'expression dont se servent nos langues, l'ordre des mots, c'est-à-dire une certaine fixité dans la construction de la phrase — fixité qui à elle seule décide souvent du sens des vocables — est le moyen dont on se soit avisé le plus tard. C'est qu'en effet ce moyen a quelque chose de plus immatériel. Dans cette phrase : « Les Japonais ont vaincu les Chinois », la place seule indique quel est le sujet, quel est le complément : changez l'ordre en gardant les mots, vous obtenez l'affirmation contraire. Nous avons ici quelque chose de comparable à la numération arabe, où chaque nombre, outre sa valeur propre, a une valeur de position¹. Cette circonstance, à elle seule, pourrait nous

1. Jespersen, *Progress in Language*, p. 80. ^ *

The text on this page is estimated to be only 21.82% accurate

236 COJIlilIENT S'EST FORMÉE LA SÏNTAXE. faire penser que nous sommes en présence de] l'œuvre des siècles. En effet, les langues anciennes, si supérieures par d'autres côtés, n'offrent rien de semblable. Ici se pose une question dont l'analogie se présente souvent dans l'histoire des langues, et, en b général, dans l'histoire des choses humaines. Est-ce jf^la perte des flexions qui a eu pour conséquence, en manière de compensation et de pis-aller, la rigueur croissante de la construction, ou bien une construction plus régulière a-t-elle rendu les flexions inu- , tiles? La réponse est celle qu'on a l'occasion de faire le plus souvent aux dilemmes de ce genre : Cien et l'autre. A mesure que ces flexions se décomposaient, la nécessité d'un ordre fixe se faisait sentir davantage, et d'autre part l'habitude de cet ordre fixe a achevé de faire tomber les flexions. On peut supposer que les actes officiels, tels que chartes, diplômes, actes publics ou privés, contrats de toute nature, où il était plus important d'éviter toute équivoque, ont ^ les premiers introduit l'habitude d'une construction Q J uniforme, de même que ces actes officiels (il n'y a] Ici aucune contradiction) ont cherché à retenir le plus longtemps les désinences. Les deux moyens, employés simultanément, devaient concourir au même but. Ainsi s'explique le maintien de la déclinaison & deux cas pour certains noms de parenté, comme /i/« i et l'd, en/es et enfant, pour certains titres comme i

The text on this page is estimated to be only 18.72% accurate

» l'ordre des mots. Cifens et ronle, ôer et baron, et certains noms propres, comme Jacques et Jacque, Hikjhcs et tiugon. Tandis que cesdifTorences de (lexion otill fini par être omises, l'ordre des mots u'a fiilque se fortifier. La question de l'oidre des mots n'est jamais soulevije sans qu'à la suite il en vienne une autre : est-ce un avantage, est-ce une gène, d'avoir une construction fixe et invariable? On a vnntii la liberttS du latin et du grec, qui permet de jeter eu avant ou de riîserver pour la fin le mot sur lequel on veut attirer l'attention, diriger la lumière. Mais, pour être juste, il faut reconnaître que les langues les plus tenueAi un certain ordre ne sont pas pour cela absolument enclialnées. Peut-être même l'inversion fait-elle d'autant plus d'effet qu'elle rompt davantage avec les habitudes de tous les jours. Ce qui est certain, c'est qu'un ordre riîglé h l'avance est un soulagement, sinon pour celui qui écrit ou qui parle, du moins pour celui qui lit ou qui écoute. A lire une ode d'Horace, où l'adjectif est i souvent fort loin de son substantif, un discours de Cicéron, où le mot essentiel ne vient qu'fi la fm de loulu une période, nous sentons qu'en français les choses nous sont rendues plus aisi-es. Il est probable que le genre de la déclamation venait en aide à l'in

The text on this page is estimated to be only 22.59% accurate

COURT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. intelligence de la phrase ; peut-être même, sur la place publique, ces mots annoncés de si loin, ce dernier* mot si longtemps attendu, étaient les seuls qui parvinssent aux oreilles. D'autre part, la tendance de toutes les littératures est d'exagérer, d'étendre au delà des justes limites, de pousser à l'extrême les ressources d'expression qui leur sont fournies par la langue de chaque jour : on peut donc supposer que la construction savamment contournée des lyriques grecs et latins est jusqu'à un certain point un artifice de style. Le parler de la conversation, tel que nous le trouvons chez les poètes comiques et dans les lettres familières, n'est pas si beaucoup plus aussi tourmenté. L'ordre des mots devenant plus rigoureux à mesure que diminuent les ressources grammaticales, tout dérangement à la construction risque d'altérer le sens. On connaît ces serrures à secret dont le mécanisme joue à la condition que les pièces soient disposées selon un arrangement concerté à l'avance. Nos langues modernes en sont un peu là. Modifiez l'ordre : ou le sens sera modifié, ou l'on cessera de comprendre. C'est surtout dans les locutions toutes faites, qui conservent parfois la marque d'une grammaire plus ancienne, que cet ordre a besoin d'être observé :

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

L'ORDRE DES MOTS' épreuve toujours si peu délicate et pierre
ilc louche où se reconnaît l'étranger imparfaitement instruit. On a pu
on d'écarter, à l'occasion de la phrase française, le mot d' « ordre logique ». Il y
a eu quelque exagération. C'est le cas de rappeler la remarque d'un écrivain
anglais qu'il en est de ceci comme des antipodes : chaque peuple est tenté
de trouver qu'il met les mots à la vraie place. On peut fort bien, sans
manquer à la logique, concevoir un autre ordre. Dans le plan même de
nos langues, le verbe se faisait suivre de son sujet (Siouville, SiSaiffi). Sans
sortir du français, nous avons des propositions qui mettent le sujet & la fin.
C'est surtout Rivarol, dans son Discours sur l'universalité de la langue
française, qui s'est laissé emporter à des éloges dont le tort est d'être à la
fois excessifs et vagues : « Le français, par un privilège unique, est resté
seul fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison... C'est en vain que
les passions nous bouleversent et nous empêchent de suivre l'ordre des
sensations; la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte
cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Quand notre langue
traduit, elle explique véritablement un auteur.... » Ce qu'il aurait fallu louer,
ce n'est pas la langue française en elle-même, mais l'effort persévérant de
l'homme de qui dépend

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

COMMENT S'EST FORMÉE LA BTNTÂXE. nos écrivains depuis trois siècles, pour proportionner les libertés de notre syntaxe aux ressources d'expression dont la langue dispose. En ceci ils ont été d'une façon singulière. Ils ont compris que la chose était, en écrivant, une des formes de la probité. Ceux qui, sous prétexte de progrès, ou par imitation des littératures étrangères, veulent aujourd'hui s'affranchir de ces anciennes règles, devraient d'abord donner à notre langue les moyens de s'en passer. C'est le lieu de rappeler l'hypothèse qui a été proposée au sujet des langues monosyllabiques comme le chinois, où les règles de construction sont h elle seules à peu près toute la grammaire. On a conjecturé que ce monosyllabisme ne représentait pas un état primitif, mais que c'était, au contraire, la vieillesse d'un langage où tout s'est usé et dénudé. Il se pourrait, en effet, qu'il fallût retourner de cette façon la série des périodes linguistiques. On devrait supposer alors que nos langues, en se dépouillant de plus en plus de leur appareil grammatical, seraient un jour destinées à un état plus ou moins semblable. Il est vrai que la tradition littéraire serait au besoin pour elles une sauvegarde, sauvegarde qui a manqué à l'Empire du Milieu, puisque l'écriture chinoise fait durer la pensée sans pour cela transmettre la langue.

L'ORDRE DES MOTS. 241 Il ne sera pas inutile d'ajouter ici, en manière de contre-partie, ce qu'il est advenu des idiomes dérivés du sanscrit. Aux anciens cas de la déclinaison sanscrite sont venus se souder des mots ayant la même signification que nos prépositions *supra*, *sub*, *inter*, etc., mais qui, en se mêlant au substantif précédent, n'ont pas tardé à faire l'impression de flexions casuelles. Il en est résulté des déclinaisons d'un aspect tout nouveau. C'est ainsi qu'on a des locatifs finissant en *majjhe*, *majjhi*, *mahi*, *mai* ce qui nous représente le mot sanscrit *madhyam* « au milieu ». Un autre locatif se termine en *thāniy tliāi* : il faut voir le substantif sanscrit *sthānam* venant de *sthā* « la place ». Un troisième locatif est en *pāsē.pāsi* : c'est le sanscrit *pārśv* « au côté ». Le datif est pareillement représenté par des flexions très variées. Il peut être *enkāc/iē*, *kaki*, *khi*. ce qui est le mot sanscrit *te/ci*, « au côté ». Il peut aussi être en *Ciclhē*, *lajē*, *laj*, *lai*, *lē* ce qui est le sanscrit *labdhan* « pour le bien de ». Il peut être en *ātlūm*, ce qui est le sanscrit *arthi*, « dans l'intérêt de ». Il peut être en *kāgi* ce qui est le sanscrit *kārjē*,

242 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. Nous avons donc ici le spectacle d'une langue qui, au lieu de parvenir, comme les langues romanes, à la simplicité en se donnant des exposants distincts, n'a réussi qu'à créer de nouveaux amalgames.

CHAPITRE XXIV LA LOGIQUE DU LANGAGE De quelle nature est la logique du langage. — Comment procède Tesprit populaire. Le langage a sa logique. Mais c'est une logique spéciale, en quelque sorte professionnelle, qui ne se confond pas avec ce que nous appelons ordinairement de ce nom. La logique proprement dite défend, par exemple, de réunir en un jugement des termes contradictoires, comme de dire d'un carré qu'il est long : or, le langage n'y répugne en aucune façon. Il permet même, si l'on veut, de dire d'un cercle qu'il est carré. Mais il a d'autre part des prohibitions qui laissent la logique indifférente, comme d'avoir un verbe au singulier avec un pluriel pour sujet, ou de mettre l'adjectif à un autre genre que son substantif. Ce sont des règles de métier, à la fois plus étroites et plus larges que les règles de l'art de penser. On a souvent essayé de trouver sous les règles de

The text on this page is estimated to be only 20.30% accurate

244 COMMENT S'KST FOBMfiE LA SYNTAXE. la granimiïire une sorte d'armalui-c logique; mais le langage esl trop riche et pas assez rectiligtie pour se prèlei' & cetle dénionslrntion. Il déborde la logique de tous les côlés. En outre, ses calégortes ue coïncident pas avec celles du itii sonne ment : ayant une façon de procéder qui lui est propre, il arrive à constituer des groupes grammaticaux qui ne se laisseul réduire à aucune conception absrailc. Ceux qui clierclieot la noiïion Tondamenlalc exprimée pai- le subjonctif etqui croient trouver celle notion Tondamentale en rapprochant tous les emplois du subjonctif, pour en dégager l'élément commun, je ne crains pas de dire que ceux-là font fausse route. Ils ne peuvent arriver qu'il une idée extrêmement générale et vague, comme le peuple aurait peine à eu concevoir, et comme nous n'avons aucun motif d'en attribuer aux premiers Ages. C'esl pourtant la méthode habiLuellement suivie par ceux qui se pi'oposent de nous expliquer l'idée essentielle d'un mode, d'un cas, d'une conjonction, d'une préposition.... La logique populaire ne procède pas ainsi. Elle avance, pour ainsi dire, par étapes. Parlant d'un point très circonscrit et très précis, elle pousse droit devani elle, et parvient, sans s'en douter, i"i une étape où, par la nature des choses, ^ Je veux dire par le

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

I LA LOGIQUE DL- LANGAGE. 215 contenu du ilisfours, — un cliangemeiit se produit. Dès lors, on a un relais qui peut fournir à une nouvelle marche sous un angle digèrent, sans que d'ailleurs pour cela la première direction soit interrompue. Cela fait déjà deux sens. Puis les mômes choses se reproduisent à une troisième étape, qui donne tieu fï une troisième orienlalôn. El ainsi de suite.... ICn toute celte procédure, il n'y a pas généralisation, mais marche en ligne brisée, où chaque point d'arrêt présentant l'idée sous une incidence dilVérente, devient à son tour tête de ligne. ~ Pour vérifier ceci, nous allons parcourir un chapitre de la syntaxe, en priant le lecteur d'excuser ce que ces détails auront de trop aride, et en demandant d'avance pardon pour les souvenirs de collège qu'ils ne manqueront pas de réveiller. Mais il s'agit de reclitier une erreur régnante el de montrer, une Tois pour toutes, sur un terrain bien défini, de quelle manière se relie l'une à l'autre les règles de la grammaire. Nous choisissons, à cause de leur complication ajipnrenle, les règles concernant l'accusatif. Quelle est l'idée fondamentale de l'accusatif? — On se ra[])pcelle que nos manuels distinguent l'accusatif régime direct, celui qui marque la durée, celui

The text on this page is estimated to be only 22.93% accurate

216 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. qui marque la distance, la longueur, celui qui indique! le bul.... La diversité est assez grande. Un de nos premiers linguistes, renonçant à trouver l'idée essentielle, (l'éclaire qu'il est tenté d'appliquer à l'accusatif ce que les grammairiens indous disent du génitif: savoir qu'il est de mise en toutes les occasions où l'on ne pourrait correctement employer aucun des autres cas, La recherche de l'idée première ne nous paraît cependant pas si difficile.... Si nous pouvons trouver quelque part l'accusatif employé seul, sans aucun accompagnement, nous avons chance d'être renseigné par lui sur la signification originale. Le latin a précisément un emploi où l'accusatif se suffit à lui-même. C'est dans la langue officielle, laquelle varie plus lentement et garde plus longtemps les archaïsmes, que nous rencontrons cet emploi. Voici le commencement de l'inscription d'une pierre milliaire de l'Italie méridionale' : UINCE SVNT NŪVCERIAM HEILIA 1, CAPVAM XXCIII MVBANVU LXXIII COSENTIAM CXXIII VALENTIAM CLXXX Les accusatifs Nouceriam, Capi/am, Miiranum, Cosentiam, Valentiam, accompagnés chaque fois d'un chiffre, marquent la distance de la borne milliaire à ces villes. L'accusatif est donc employé ici comme cas du lieu vers lequel on se dirige. 1. Coiffi Incriptionum latinarum, 1, n° 551. fel

LA LOGIQUE DU LANGAGE. 247 Cet emploi s'est conservé dans la langue poétique : *Hac iter Elysium*, dit la prêtresse de Virgile *. On retrouve le même tour dans certaines exclamations : *Malam crucem*^ « va-t'en au diable ». Nous avons pris comme exemple le latin : mais ce même emploi de l'accusatif existe en sanscrit. « [Viens] sur la terre, ô Dieu, avec tous les Immortels ! » Devay *lisârriy viçvebhîr amrîtébhih*. Du moment que l'accusatif, à lui seul^ exprime la direction vers un endroit, il n'est pas étonnant qu'on l'ait joint à des verbes signifiant « aller » : le langage réunit ici deux mots dont l'association était tout indiquée. Ainsi est né un premier emploi syntaxique. *Ibitis Italiam, porlusque intrare licebit. At DOS hinc alii siticnes ibimus Afros. Italiam, fato profugus Laviniaque venit Littora* *. En grec, les exemples sont nombreux : *xvîffarj ô*où;iavbv Ixe* '. « 7c£(ji^0|i£v viv "EXXaSa '. 1. *Ain.*, VI, 5i2. 2. Les exemples chez les prosaïques sont plus rares. On trouve cependant chez Cicéron : *Algyptum profUgisse, ... Africam ire, ... Rediens Campant am, ...* Mais, en général, les noms de pays sont précédés d'une préposition : peut-être faut-il faire ici la part des copistes et des éditeurs, lesquels pouvaient aisément ajouter un *in* ou un *ad* qui leur paraissait nécessaire. % *Iliade*, I, 317. 4. 76., III, 162. .S. Euripide, 7r.. 883.

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

COMMENT s'est FORMÉE LA STOTAXE. Au lieu de désigner le Heu, l'accusatif peut encore servir à marquer un but plus ou moins abstrait. Tel est le seos de la locution vemim ire, H aller en vente, être vendu », pessiim ire (pour perversum ire), a se précipiter, tomber », suppelias acciirre, " accourir au secours », etc. Nous rencontrons ici, après la règle eo Romam, une autre règle du manuel : eo lusvm, " je vais jouer ». Lusvm est l'accusatif d'un substantif verbal qui a été entraîné dans le mécanisme de la conjugaison. Les grammairiens latins, sans le comprendre, l'ont airublé du nom bizarre de h supin ", C'est ainsi encore que nous avons : conveniunt speilatum ludos, o ils viennent voir les jeux ». Nous appellerons ce premier emploi de l'accusatif : l'accusatif de direction. Jusqu'à présent nous en sommes à la première étape. L'accusatif est employé en son sens propre et avec sa valeur originare. La seconde étape est marquée par des constructions comme invenire viam, attinf/ere metam. Ici le point de vue change : l'accusatif semble être régi par le verbe. Dans un chapitre précédent, nous avons montré, par l'exemple de petere et quelques autres, comment les verbes, de neutres qu'ils |

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

LA LOGIQUE DU LANGAGE. 2^e édition, sont devenus translatifs. De cette façon, un autre type d'accusatif s'est peu à peu imprimé; dans les esprits : Vaccinatif-réforme. Le langage, avec sa logique particulière, comme il avait dit ; cupere ' divitias, a dit temere divitias; comme il avait dit : serui honores, il a dit fugere honores. L'idée primordiale de l'accusatif devait nécessairement s'effacer en présence de cette diversité : à l'accusatif local succède un accusatif grammatical. On a vu plus haut que ce changement s'est opéré lentement. Ainsi les verbes grecs qui se construisent avec le génitif, comme ἀποδίδωμι, ἐμὸν αὐτῷ, τίς-τινι, témoignent d'un état de la langue où la valeur propre du cas est encore distinctement sentie. C'est seulement avec le temps que s'établit dans les esprits une sorte de nivellement exprimé par la règle : Les verbes actifs veulent après eux l'accusatif. Quelques savants, préoccupés du fond des choses, ont voulu établir une catégorie spéciale de verbes où l'accusatif marquerait le résultat de l'action, comme quand on dit : beatus creavit mundum, scribo confitebor, Themistocles exierunt iniuriis. Mais ces verbes, qui se distinguent des autres pour le sens, I. Voir p. 90B. Il faut Ajouter que la plupart des langues, par un usage illicite de la clausule, ont uprivé une répartition, altéré les traits distinctifs de certains verbes, en incluant exclusivement les quelques verbes transitifs. S. Voir ci-dessus, p. 10%.

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

550 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. n'en diffèrent en aucune façon pour l'emploi : on dira aussi bien ; néglexit. Xerxès ecr/ il muros, numdala Entre l'accusatif régime et l'accusatif de direction la parenté n'est plus sentie. Aussi rien ne s'oppose à ce qu'un même verbe prenne simultanément l'un et l'autre. Quand, dans Homère, le devin Hélénius invite sa mère Hécube à mener les femmes troyennes au sanctuaire d'Atiène, Niiôï "ABiivainiç, ces deux accusatifs ne se gênent nullement l'un l'autre. Il en est de même quand Sarpédon, accusant Paris, se plaint des maux qu'il a causés aux Troyens : Tp&a;. Hérodote, rapportant ce qu'il a appris de l'éducation chez les Perses, dit qu'ils forment leurs enfants à trois choses seulement : monter à cheval, tirer l'arc et dire la vérité. na-.SiùouTt toù; TtiToa; (c'est l'accusatif régime) Tsk [ioûvi (c'est l'accusatif de direction) , ÎTtuiJEiv, -zrJ^vjiK^ xxi à), TiQtÇEu9it, La même construction se retrouve en latin : CalUhia Jiiventutem multis modis ma/a facinora edocebat '. 1. L'accusatif régime est celui des deux qui, la construction étant renversée et le verbe mis au passif, devient le sujet de la phrase.

LA LOGIQUE DU LANGAGE. 251 Une fois en possession de cette construction, le langage la retourne comme ferait le mathématicien d'une équation algébrique : il la met au passif *Rogatus sententiam, edocui litteras* id jubeor Si Sà^{xojjia} TTjV [JLOuaixTjv, xp'j7r:o|JLai touto rà TcpxyiJLa : toutes constructions qu'on aurait peine à comprendre sans la logique particulière dont nous avons parlé. Si nous voulons comprendre le troisième emploi de *Taccusatif*, qui est de marquer la durée, il nous faut retourner à la signification originelle. L'espace et le temps étant, pour la logique du langage, deux choses toutes semblables ^ on dira de la même : ^; façon jusqu'à quelle époque une action s'est continuée et jusqu'à quel endroit s'est prolongé un mouvement : des deux parts, l'accusatif marque la direction. Démosthène, rappelant que la puissance des Thébains a duré depuis la bataille de Leuctres jusqu'à ces derniers temps, s'exprime ainsi : ἰ

The text on this page is estimated to be only 16.76% accurate

»2 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. Ainsi s'est formé ce que les grammairiens appellent l'accusatif de durée : Vainqueur, - restant un mois .. Ti, y a des choses à dire !

LA LOGIQUE DU LANGAGE. 253 sîmi/is. Mais nous ne voulons pas prolonger i>ne étude trop technique : ce que nous avons dit suffit pour montrer comment procède la logique populaire. Cette logique, nous le répétons, repose tout entière sur Tanalogie, l'analogie étant la façon de raisonner des enfants et de la foule. Une locution est donnée : on en tire une autre à peu près semblable. Celle-ci, à son tour, en produit une troisième, un peu didérente, qui provoque de son côté des imitations, sans que, pour cela, la première et la seconde aient cessé d'être productives. Le langage, de cette façon, peut aller fort loin. Celui qui apprend la langue par l'usage n'est nullement surpris, car il ne songe pas à rapprocher, ni à comparer entre elles, des applications si différentes. Mais celui qui, dans un livre, les trouvant énumérées à la file, veut y découvrir une idée commune, une idée mère, -risque de se perdre dans les plus piles abstractions. Il faut refaire le chemin parcouru, tftcher de reconnaître les tournants, et ne jamais oublier que, le langage étant l'œuvre du peuple, il faut, pour le comprendre, dépouiller le logicien et se faire peuple avec lui.

The text on this page is estimated to be only 19.23% accurate

CHAPITRE XXV L'ÉLÉMENT SCBJKCTIF Ce qu'il faut entendre par l'élément sutije'i'ir. — Comment t iiiNi! au discours. — L'élément subjecUrcHi In partie la plus ancicûne du langage. S'il est vrai, comme on l'a prétendu quelquefois, que le langage soit un drame où les mots figurent comme acteurs et où l'agencement grammatical reproduit les mouvements des personnages, il faut au moins corriger cette comparaison par une circonstance spéciale ; l'imprésario intervient fréquemment dans l'action pour y mêler ses réflexions et son sentiment personnel, non pas à la façon d'Hamlet qui, bien qu'interrompant ses comédiens, reste étranger à la pièce, mais comme nous faisons nous-mêmes en rêve, quand nous sommes tout h la fois spectateur intéressé et auteur des événements. ' Cette intervention, c'est ce que je propose d'appeler *to côté subjectif du langage. Ce côté subjectif est représenté : l' par des mots

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

2° par des formes grammaticales; 3° par le plan général de nos langues. 4 Je prends pour exemple un fait divers des plus ordinaires : « Un déraillement a eu lieu hier sur la ligne de Paris au Havre, qui a interrompu la circulation pendant trois heures, mais qui n'a causé heureusement aucun accident de personne ». Il est clair que le mot imprimé en italique ne s'applique pas à l'accident, mais qu'il exprime le sentiment du narrateur. Cependant nous ne sommes nullement choqués de ce mélange, parce qu'il est absolument conforme à la nature du langage. Une quantité d'adverbes, d'adjectifs, de membres de phrase, que nous intercalons de la même manière, sont des réflexions ou des appréciations du narrateur. Je citerai en première ligne les expressions qui marquent le plus ou moins de certitude ou de confiance de celui qui parle, comme *mon doute*, *peut-être*, *probablement*, *sûrement*/il, etc. Toutes les langues possèdent une provision d'adverbes de ce genre : plus nous remontons haut dans le passé, plus nous en trouvons. Le grec en est largement pourvu : je me contente de rappeler cette variété de particules dont la prose de Platon est semée, et qui servent à nuancer les impressions lit ^ J

The text on this page is estimated to be only 20.16% accurate

^m^ 5ilî COMMENT S'EST KOHMÉE LA SYNTAXE
intentioDs des interlocuteurs '. On peut les comparer il des gestes faits en passant ou à des regards d'intelligence jolés du côté de l'auditeur. Une véritable analyse logique, pour justifier ce nom, devrait distinguer avec soin ces deux élcmnts. Si je dis, en parlant d'un voyageur : « A l'heure qu'il est, il est sans doute arrivé », san\$ doute ne se rapporte pas au voyageur, mais à moi. L'analyse logique, comme on. la pratique dans les écoles, a été quelquefois embarrassée de cet élément subjectif : elle n'a pas vu que tout discours un peu vif peut prendre le caractère d'un dialogue avec le lecteur. Tels sont ces pronoms jetés au milieu d"uQ récit, où le conteur a soudainement l'air de prendre Il partie son auditoire. La Fontaine les afTectionnalt : f tranche la tclc. On les a appelés n explétifs », et en effet ils ne font point partie de la narration, ce qui n'empêche qu'ils correspondent à l'intention première du lunFaute d'avoir pris en considération cet élément subjectif, certains mots des langues anciennes ont été mal compris. Un linguiste contemporain, el non des moindres, traitant de l'adverbe latin oppido, se refuse à croire qu'il soit l'ablatîf d'un adjectif

The text on this page is estimated to be only 17.99% accurate

L'ÉLÉMENT SUBJECTIF. 257 signifiiniil « solide, ferme, sûr »
' 11 dcmiinde (.omméat ce sens peut se concilier avec des phrases telles
que oppido inlen'i, oppido occidimux. Mais c'est qu'il f;uil faire la part de
l'élément subjectif. Nous disons de même ; " Je suis assurément perdu », ou
en allemand : irft hin siclierlich verlore/i, locutions où il y aurait, si ron
voulait s'en tenir uniquement au texte, une sorte de contradiction dans les
termes. La même chose a eu lieu encore pour Tadverbe allemand fast, qui
signifie « presque », mais qui marquait autrefois une idée de fixité ou de
certitude. On disait : vaste niûfen, u appeler fort », vaste z/vfveln, « douler
fort ». — « J'ai prié pour lui longtemps et fort, nich habe lange und fast f tir
i Un Qcbctcn (Luther). — S'il est pris au sens de « presque », c'est qu'il
représente une phrase comme ich glnube fast, ich sage fast, » je crois fort ».
Même chose est arrivée pour ung^fähr, qui prend sa vraie signification si on
le complète en ; « sans crainte de me tromper ». — C'est ainsi qu'en latin
/i.Tiie, ferme veulent dire « presque », quoique le premier soit un proche
parent de penîli/s, et le second un doublet de firme; mais il faut rétablir les
locutions complètes : ptpne opinor, fmne crednrn'. La trame du langage est
continuellement brodée

The text on this page is estimated to be only 20.25% accurate

858 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. de ces mois. S'il m'arrive de formuler un syllogisme, les conjonctions qui marquent les différents membres de mon raisonnement se rapportent à telle partie subjective. Elles font appel à l'entendement; elles le prennent comme témoin de la vérité et de l'exactitude des faits. Elles ne sont donc pas du même ordre que les mots qui me servent à exposer les faits eux-mêmes. Mais nos langues ne s'en tiennent pas là. Le mélange des deux éléments est si intime, qu'une particularité importante de la grammaire en tire son origine. C'est dans le verbe que ce mélange est le plus visible. On devine que nous voulons parler de ces mottes. Les grammairiens grecs l'avaient bien compris : ils disent que les modes servent à marquer des dispositions de l'âme, S'ioiTEiç l'/. En effet, locution comme Oïol ôoîev contient deux choses bien distinctes : l'idée d'un secours prêté par les dieux, et l'idée d'un désir exprimé par celui qui parle. Ces deux idées sont en quelque sorte entrées l'une dans l'autre, puisque le même mot qui marque l'action des dieux marque aussi le désir de celui qui parle. Le simple mot chez Homère ; zih'x'.r, a utinam moriaris ! » outre qu'il exprime l'idée de mourir, exprime aussi le souhait de celui à qui échappe ceci

L'ÉLÉMENT SUBJECTIF. 259 imprécation. Là est sans nul doute la signification première de l'oplatif. Mais Toptatif n'est pas le seul mode de cette sorte. Le subjonctif mêle également à Tidée de l'action un élément tiré des 8iaQé

The text on this page is estimated to be only 19.16% accurate

SCO COMMENT S'EST KOHSIÉE LA SYNTAXE. nos doutes. Od comprend qu'anciennement ces nuances se soient confondues. Les exemples abondent, qui montrent qu'entre le futur et le subjonctif il n'y avait aucune limite précise. Ainsi la diiiérence entre les temps et les modes s'elTace aux yeux do riiislorien de la langue'. Ceux qui, de nos jours, ont émis celte idée extraordinaire que l'optatif avait élé inventé pour être le mode de l'irréel {dei- Nichlwirklichkeil) prêtaient aux générations antiques la même force de conception qu'on admire chez les créateurii de l'algèbre. Mais le langage, en ces temps reculés, avait des aspirations moins hautes et des visées plusi pratiques. L'élément subjectif n'est pas absent de la grammaire de nos langues modernes. Le français, pour exprimer un vœu, se sert du subjonctif ; Dieu vous entende! — Puissic-z-vous réussir! Quelques logiciens, pour justifier l'emploi du subjonctif, ont supposé une ellipse ; « Je désire que Dieu vous entende. — Je souliaile que vous puissiez réussir.... i> En réalité, le français a si peu renoncé à cet élément subjectif qu'il a trouvé, pour l'exI. Oû« iöffEtai, oiît fivTiTiii. — Oî TOii [iöv, oiîl rSiiiiicii. — E! Eê Kf |i9) iiiiwoiv, lyii U Hï aiib; D.iuiiai, etc. Cf. Tobier, Ledergang tifiiehen Tempui iiiid Hodas, dans la ZeiUrhrißl fur Vùlkwpiychoto'j'tf, 11, p. ti. Voir nussi Mém. de la Soc. de ling., VI, 409.

The text on this page is estimated to be only 24.97% accurate

L'ÉLÉMENT SUBJECTIF. 2CI primer, des formes nouvelles. S'il veut énoncer l'action avec une arrière-pensée de doute, il a des tours comme ceux-ci ; Vous seriez d'accis que.... Nous serions donc amenés à cette conclusion.... Dans ces phrases, ce n'est pas une condition qu'exprime le verbe, mais un fait considéré comme incertain. Le conditionnel a donc hérité de quelques-uns des emplois les plus fins du subjonctif et de l'optatif. Le discours indirect, avec ses règles variées et compliquées, est comme une transposition de l'action dans un autre ton. Ce que, chez les modernes, la langue écrite obtient au moyen des guillemets, la langue parlée le marquait par les formes diverses du verbe. Le subjonctif et l'optatif y avaient leur place naturelle, puisque un certain doute était nécessairement répandu sur l'ensemble du discours. Il nous reste à parler du mode où l'élément subjectif se montre le plus fortement : l'impératif. Ce qui caractérise l'impératif, c'est d'un côté l'idée de l'action l'idée de la volonté de celui qui parle. Il est vrai qu'on chercherait vainement, dans la plupart des formes de l'impératif, les syllabes qui expriment spécialement cette volonté. C'est le ton de la voix, c'est l'aspect de la physionomie, c'est l'allure du corps qui sont chargés de l'exprimer. On ne peut

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

COMMENT s'est FORMÉE LA 6TNTAXE. faire abstraction de ces éléments qui, pour a'êtrs pas DoLés par l'écriture, n'en sont pas moins parliw essentielle du langnge. Cerfaïues formes de l'impé-l rattf lui sont communes, comme on sait, avec l'indî-J calif : il n'y a cependant aucune raison pour la regarder comme empruntées à l'indicatif. Je sui^ porté à croire, nu contraire, que l'impératif est m premier en date, et qu'à l'inverse de ce qu'oui enseigne, là où il y a identité, c'est l'indicatif qau est l'emprunteur. Peut-être ces formes si brèvesJ comme Hi, << viens! >■ 56;, » donne u, orf.-ît, « arrS^ tez! » sont-elles ce qu'il y a de plus ancien dons l conjugaison. Nous avons fait alUision au dédoublement de personnalité humaine. Il y a dans la conjugaisoal Banscite et zende une forme grammaticale où csl dédoublement se laisse apercevoir à découvert; jafI veux parler de la première personne du singulier dtp i'im|)ératif, comme bravant, u que j'invoque >; vânt, « que je célèbre ». Si biz-an'c que puisse nous paraître une forme de commandement où la pep^ sonne qui parle se donne des ordres h elle-même; eela n'a rien que de conforme à la nature du laa^ gage'. Cette première personne dit plus brièveincafl i. Or s'est (lemanîJé si ccllo première personne en ai 'ainsi clic est une acquisition rolalivemcnlrtîccnlc. Sa présence eu»

The text on this page is estimated to be only 16.67% accurate

L'ÉLÉMENT SUBJECTIF, ce qui est exprimé en d'autres langues d'une manière plus ou moins détournée. Le français emploie le pluriel. Les bergers de Virgile s'interpellent eux-mêmes à la seconde personne : *lasere nunc, Mclibirii, pios; ponc online viles'* On doit comprendre maintenant pourquoi il a toujours été si difficile de donner une définition juste et complète du verbe. Ce bodi encore les anciens qui y ont le mieux réussi. Les modernes, en définissant le verbe « un mot qui exprime un état ou une action », laissent échapper une grosse partie de son contenu, — la partie la plus délicate et la plus caractéristique. 83 V I I Si des modes et des *te7»px* nous passons aux personnes du verbe, les choses deviennent encore plus *rra[]pantes*. L'homme est si loin de considérer le monde en observateur désintéressé, qu'on peut trouver, au contraire, que la part qu'il s'est faite & lui-même dans le langage est tout à fait disproportionnée. Sur trois personnes du verbe, il y en a une qu'il se réserve absolument (celle qu'on est convenu d'appeler *a*, au moyen, une forme correspondante en *ni*, peut faire croire qu'elle est ancienne. Nous aurions ici un *difbria arehaliue* qui, de se rattachant *pitu t rien*, a plus tard disparu presque tout de l'usage, 'B>

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

26i COMMENT S'EST FORMÉE LA SÏNTjUiE. peler la première). De celle façon déjà ît s'oppose i l'univers. Quant à la seconde, elle ne nous éloigne pas encore beaucoup de nous-mêmes, puisque la seconde personne n'a d'aulre raison d'être que de se trouver interpellée par la première. On peut donc dire que la troisième personne seule représente la portion objective du langage. Ici encore il est permis de supposer que réiémenl subJecLif est le plus ancien. Les linguistes qui ont essayé de décomposer les flexions verbales devraient [s'en douter ; tandis que la troisième personne se naisse assez bien expliquer, la première et la seconde personnes sont celles qui opposent le plus de difficullés à l'analyse étymologique. Une observation analogue peut être faite sur les pronoms. 11 n'a pas sufiî d'un pronom " moi » ; il a fallu encore un pronom spécial pour indiquer que le moi prend part à une action collective. C'est le sens du pronom « nous », qui signilie moi et eux, moi et vous, etc. Mais ce n'est pas encore assez :. en beaucoup de langues il a fallu un nombre tout exprès pour indiquer que le moi esl pour moîtiî dans une action h deux. C'est l'origine et la véritable raison d'être du duel dans la conjugaison. On doit commencer à voir à quel point de vue l'homme a agencé son langage. La parole n'a pas été faite pour la description, pour le récit, pour les considéra Lions désintéressées. Exprimer un désir. à

L'ÉLÉMENT SUBJECTIF. 265 insérer un ordre, marquer une prise de possession sur les personnes ou sur les choses — ces emplois du langage ont été les premiers. Pour beaucoup d'hommes, ils sont encore à peu près les seuls.... Si nous descendions d'un ou plusieurs degrés, et si nous recherchions les commencements du langage humain dans le langage des animaux, nous trouverions que chez ceux-ci l'élément subjectif règne seul, qu'il est le seul exprimé, le seul compris, qu'il épuise leur faculté d'entendement et toute la manière de leurs pensées. Il ne s'agit donc pas d'un accessoire, d'une sorte de superfétation, mais au contraire d'une partie essentielle, et sans doute du fondement primordial auquel le reste a été successivement ajouté. - 1 y

The text on this page is estimated to be only 17.84% accurate

CHAPITRE XXVI LE LANGAGE BDDCATEUB DU GENRE HUMAIN Bflie du langage ilans les opérulionB de l'inelligence. — Où réside la supériorilé des langues indo-curopêennes. ~ Quelle [iloce la Linguistique doit occuper parmi les sciences. Il n'y a pas lieu de craindre qu'on déprécie jamais l'importance du langage dans l'éducation ilu genre liumaiu. Nous pouvons nous en remettre là-dessus au senlimenl des mères : leur premier mouvement est de parler à l'enfant, leur première joie de l'eatendre parler. Viennent ensuite les maîtres de tous les degrés, de toutes les sortes, dont l'art à chacun suppose le langage, sî tant est qu'il ne s'y confonde pas entièrement. Eu tout pays, dans l'antiquité comme de nos jours, en Chine et dans l'Inde comme à Athènes et k Rome, la langue fournit à la fois l'instrument et la matière du premier enseignement. Cet accord universel a sa raison d'être : on n'a > pas de peine à comprendre de quelle action est sur] l'esprit le langage, si l'on réfléchit que chacun de 1 nous ne le reçoit pas en bloc et tout d'une pièce, j

The text on this page is estimated to be only 20.56% accurate

LE LANGAGE ÉDUCATEUR DU GENRE HUMAIN. ruais est obligé de le rccousUUier à nouveau. U y a là un apprentissage qui, bien qu'échappant aux regards et inconnu de celui même qui s'y livre, n'en est pas moins une sorte de Iraininy-school de l'humanité. S'il est vrai que les meilleurs enseignements sont ceux qui nous donnent le plus à faire par nousmêmes, quelle étude plus protitable peut-on concevoir pour l'enfant? Itieu que pour reconnaître le mot, que d'attention ne faut-il pas? car il s'agit de le dégager de ce qui précf-de et de ce qui suit, il s'agit de distinguer i'élémenl permanent des éléments variables et de comprendre que l'élément permanent nous est, en quelque sorte, confié, pour le manier 'a notre tour et poiM* le soumettre aux mêmes variations. En quelles occasions, en quelles rencontres, selon quels modèles? La plupart du temps, personne ne nous eu avertit : à nous de le découvrir. La phrase la plus simple est une invitation i décomposer la pensée et à voir ce que chaque mol y apporte. L'adjectif, le verbe sont les premières abstractions comprises par l'enfant. Ces pronoms moi et toi, mon et ton, qui, en changeant de bouche, se transforment do l'un à l'autre, contiennent sa première leçon de psychologie,,,. A mesure qu'on avance dans cet iippren lissage, l'enseignement monte d'un degré. Illepréséritons-nous l'eïïorl que devaient exiger

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

%8 COMMENT S'EST FOUËE LÀ SYNTAXE, les langues anciennes, même pour les parler médio-l creinenl. Il fallait, pour les diverses déclinnisons,! établir des séries où certaines flexions se cônes— i pondaient sans se ressembler, el où d'autres, qu'il se ressemblaient, devaient être tenues séparées. Un classement analogue était nécessaire pour les per-l sonnes, les temps, les modes '. Il y a li tout unJ chapitre de vie intérieure qui recommençait av© ctiaqiie individu. Le peuple portait donc en lui unal grammaire non écrite, dans laquelle il se glissaiJB sans doute des erreurs et des fautes, mais qui, tout! compensé, n'en avait pas moins. une certaine fixité^J puisque ces langues se sont transmises de généreition en génération pendant des siècles. Quand nous considérons la peine que coûtent! aujourd'hui ces mêmes langues anciennes, nou! sommes quelque peu surpris. Mais il faut songer! que l'éducation de la langue maternelle a l'avantagfil de se faire à toutes les heures du jour et en tous 1 lieux, qu'elle a le stimulant de la nécessité, qu'ella J s'adresse à des intelligences fraîches et qu'enfin elle présente ce caractère unique d'associer les mots i aux choses, et non les mots d'une langue aux mots i d'une autre langue. Les mêmes circonstances soy retrouvent pour toutes les langues m a te ruelles ;J partout l'esprit de l'enfant en triomphe. Je ne vouxl

The text on this page is estimated to be only 20.03% accurate

LE LANGAGE ÂDDCATEUR DU GEHRE HUMAIN S£9 pas dire loiilefois que le cours du temps ne puisse amener de telles difficultés que les géuéralions nouvelles n'en soient déconcertées. Mais alors, comme on l'a vu ', l'intelligence populaire s'en tire de in façon la plus simple : elle fait disparaître la difficulté par voie d'analogie, d'unification, de suppression. Comme le peuple, en celte matière, est à la fois l'élève et le mallre, ce qu'il change, ce qu'il unifie, ce qu'il abroge, devient la règle de l'avenir. Nos langues modernes, moins encombrées d'appareil formel, n'en sont cependant pas alïrancliïes. La complication s'est, en outre, portée sur un autre point. Il s'agit d'apprendre à employer des mots presque vides de sens, mois tellement abstraits et « serviles », qu'on peut toute sa vie en ignorer l'existence, louL en les mcllant à la place convenable. C'est là qu'on observe une' inlelligcnce passée il l'état d'inslinct, pareille à celle qui guide les doigts de l'ouvrière en dentelles, remuant, sans les regarder, ses fuseaux. S'il fallait énumérer et expliquer tous les emplois de nos prépositions, on ferait un volume. Le dictionnairi! de Lillré, pour le seul mot à, n'a pas moins de douze colonnes '. Cepenilanl le peupbi se retrouve). Vulr tl- dcssus lus ctiupiin-* :. vi cl viii. 2. • La inalBchanco Ue Tunlre alpliabéliciue voulut q ne. pour mon diïbut, j'eusse k iraller la pré^ioalUoa il, mot laborieux entre tous et

270 GOMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. sans

(lifTicullé dans ccl apparent chaos. Ce n'est point, nous l'avons vu, grâce à une notion plus ou moins nelli de la valeur du mot : pas plus que les linguistes, il n'en saurait donner une définition qui convînt à tous les emplois. Il se laisse diriger par un certain nombre de locutions que la mémoire relie et qui servent de modèles. Ainsi se maintiennent et se propagent les tours de la langue : l'invention travaille toujours sur un fonds déjà existant. A qui n'est-il pas arrivé d'admirer les tours imprévus de la langue populaire? Outre le plaisir qu'on a toujours en présence d'une trouvaille, ces rencontres ont encore l'avantage de laisser voir les chemins par où l'intelligence a passé. C'est surtout dans les occasions où quelque passion échauffe l'Âme et en augmente la force, qu'on peut observer ces improvisations du moment. L'intelligence humaine lire du langage, pour les opérations de toutes les heures, les mêmes services qu'elle tire des chiffres pour le calcul. C'est une conséquence de l'infirmité de notre entendement, infirmité bien connue de tous les philosophes, qu'il nous est plus facile d'opérer sur les signes des idées que d'en lire le sens. Je ne dirai pas à ma satisfaction. » Liltré, Comment f ai fait mon Uiclionuaire,

LE LANGAGE ÉDUCATEUR DU GENRE HUMAIN. 27i sur les idées elles-mêmes *. Avant l'invention de l'écriture, les hommes communiquaient au moyen de cailloux. Sans doute il a fallu que l'idée précède : mais cette idée est vacillante, fugitive, difficile à transmettre; une fois incorporée dans un signe, nous sommes plus sûrs de la posséder, de la manier à volonté et de la communiquer à d'autres. Tel est le service rendu par le langage : il objectivise la pensée. Après avoir été d'abord, et tout au commencement, associés à la conception, les mots ne tardent pas à en tenir lieu : nous comparons, nous enchaînons, nous opposons les signes, non les idées. Il est vrai que derrière ces signes subsiste un demi-souvenir, un quart de souvenir, un dixième de souvenir de l'idée qu'il représente, et nous avons intérieurement le sentiment que si nous le voulions, nous pourrions rappeler l'idée à son ancienne netteté *. Mais il n'en est pas moins vrai que, pour les opérations un peu compliquées, pour les opérations à faire rapidement, les signes nous suffisent. Non seulement les mots, mais ces assemblages de mots que nous avons appelés « les groupes articulés »¹, nous sont nécessaires. 1. On demande pourquoi l'intelligence des animaux reste stationnaire : il n'en faut pas chercher ailleurs la raison. Ils ne sont pas arrivés jusqu'à ce point d'incorporer volontairement leur pensée dans un signe : tout leur développement ultérieur est dès lors resté arrêté aux premiers pas. L'enfant idiot ne parle point : ce n'est pas que les organes de la parole lui manquent. Le travail intérieur d'observation et de classement qui permet d'attacher l'idée au signe s'est trouvé au-dessus de ses forces. 2. Tnino, Do Vinte Wijency liv. I, chap. m. 3. Voir ci-dessus, p. 186.

The text on this page is estimated to be only 21.98% accurate

COUHENT S'EST FORMÉE LA 8TNTAXB. lanfiage se compose de tout cela : il nous rend à la • fois les idées maniables, et il fournit en même temps les cadres du raisonnement. Des penseurs hiienont fait un reproche. « Chaque mot représente bien une portion de la réalité', mais une portion découpée grossièrement, comme si l'humanité avait taillé selon sa commodité et ses besoins, au lieu de suivre les articulations du réel. » Supposons pour un moment le reproche fondé. Comme il est peu de chose au prix de l'immense service rendu & la masse des hommes! Tout imparfait qu'il est, le langage dépasse la plupart d'entre nous : il nous faut du temps pour le rejoindre. Combien peu seraient capables de procéder par eux-mêmes à ces découpages! Nous avons vu d'ailleurs que les contours n'en sont pas si résistants qu'on ne puisse les plier ou les élargir pour les faire entrer en des classements nouveaux. Une langue philosophique, au contraire, une langue sortie d'un système, où chaque mot resterait à jamais délimité par sa délimitation, et où l'affinité des mots serait calquée sur l'enchaînement vrai ou supposé des idées, comme le plan en a été dressé à différentes reprises, une telle langue peut bien, convenir pour quelques sciences spéciales, comme \ la chimie, mais appliquée à la pensée humaine, en sa variété et sa complexité, avec ses fluctuations et

LE LANGAGE ÉDUCATEUR DU GENRE HUMAIN. 273 ses progrès, elle ne manquerait pas de devenir, au bout de quelque temps, une entrave et une camisole de force. A mesure que l'expérience du genre humain augmente, le langage, grâce à son élasticité, se remplit d'un sens nouveau. S'il fallait dire où réside la supériorité des langues indo-européennes, je ne la chercherais pas dans le mécanisme grammatical, ni dans les composés, ni même dans la syntaxe : je crois qu'elle est ailleurs. Elle est dans la facilité qu'ont ces langues, et depuis les temps les plus anciens que nous connaissions, à créer des noms abstraits. Qu'on examine les suffixes qui servent à cet usage : on sera surpris de leur nombre et de leur variété. Ils ne sont point particuliers à telle ou telle langue, mais on les retrouve pareillement en latin, en grec, en sanscrit, en zend, dans tous les idiomes de la famille, ils sont donc antérieurs : si bien, qu'empruntant les dénominations d'une autre science, qui marque les époques par ses monuments qu'on en a gardés, nous pourrions parler d'une période des suffixes^ période qui suppose de toute nécessité une certaine force d'abstraction et de réflexion. C'est la présence de ces noms en grand nombre, ainsi que la possibilité d'en faire d'autres sur le même type, qui a rendu les 18

The text on this page is estimated to be only 17.27% accurate

«i COMMENT 8"EST FORMÉE LA SYNTAXE. langues indo-européennes si propres ii toutes opérations de la pensée '. Encore aujourd'hui nou! nous servons des mêmes moyens, auxquels les Agi postérieurs ont à peine ajouté quelque clio: nous voulions scruter les procédés dont use la littérature la plus moderne pour renouveler les reS'lractions doud les premiers spécimens sont contemporains dos \édas et d'Homère. Il n'est pas nécessaire pour cela d'imnginer des intelligences transcendantes. On peut distinguea divers degrés dans l'abstraction. Celle dont il est icj question tient plus de la mythologie que de la méte physique. Elle est de même espèce que quand '. peuple parle d'une maladie qui règne ou de l'élei^ tricité qui court le long d'un fd. Les ahstracioaj créées par la pensée populaire prcnnentpour elle un sorte d'existence. Le monde a été rempli de entités. La forme de la phrase, où tous les sujell sont représentés comme agissants, est un témoil encore subsistant de cet état d'esprit. Le langage^ la mythologie sont sortis d'une seule et même coH ception. Ainsi, comme on l'a déjà dit, s'explique i I. Od devine de quelle ulJULâ ces surOKes ont iM pour ta I philosophique. Le grec, en combinant les deux pronoms noT^s >l«. avec un suflixe abstrait, fait itesiTTj;, - la quantité •, nDi^tr,ï, • laa Viié •, De rnSmc, en latin, qualitali, quanlitali. En annscrit, le pff tal^ • ceci >, donne, en se combinant avec le suTtixe abstrait fva ■ubstanlir talleam, • lu réalité •■

LE LANGAGE ÉDUCATEUR DU GENRE HUMAIN. 275 fait que la plupart des noms abstraits sont du féminin : ils soïit du même sexe que ces innombrables divinités qui peuplaient le ciel, la terre et l'eau. Encore aujourd'hui — tant les choses ont de continuité — ceux qui raisonnent sur la Matière, la Force, la Substance, perpétuent plus ou moins cet antique état d'esprit. Habitué comme nous sommes au langage, nous ne nous figurons pas aisément l'accumulation de travail intellectuel qu'il représente. Mais, pour s'en convaincre, il suffit de prendre une page d'un livre quelconque, et d'en retrancher tous les mots qui, ne correspondant à aucune réalité objective, résument une opération de l'esprit. De la page ainsi raturée il ne restera à peu près rien. Le paysan qui parle du temps ou des saisons, le marchand qui vante son assortiment de denrées, l'enfant qui apporte ses notes de conduite ou de progrès se meuvent dans un monde d'abstractions. Les mots nombre, forme, distance, situation.,, sont autant de concepts de l'esprit. Le langage est une traduction de la réalité, une transposition où les objets figurent déjà généralisés et classifiés par le travail de la pensée.

The text on this page is estimated to be only 20.19% accurate

COMMENT S'EST FORMÉE LA STSTAIÏB. Y a-t-il en Europe des langues qui soient plus favorables que d'autres au progrès intellectuel? A de légères différences près, on peut répondre que non. KUcs sont toutes (ou presque toutes) issues de la même origine, bitlics sur le même plan, puisant aux mêmes sources. Elles ont été plus ou moins nourries des mêmes modèles, perfectionnées par la même éducation. Elles sont donc capables d'exprimer les mêmes choses, quoique déjà dans les limites de cette étroite parenté il soit possible d'observer des aptitudes spéciales. Mais si l'on voulait sentir l'aide que le langage prête à l'intelligence et le tour particulier qu'il lui impose, il faudrait comparer quelque idiome de l'Afrique centrale ou quelque dialecte indigène de l'Amérique. En brésilien, le seul mot fiifia signifie : 1° il a un père; 2° son père; 3° il est père. En réalité fiifia veut dire « lui père ». C'est le parler d'un enfant. Même des idiomes pourvus d'une riche littérature ne sont pas toujours un appui suffisant pour la pensée. En chinois, cette phrase : sin In thien peut se traduire : 1° le saint aspire au ciel; 2° il est saint d'aspirer au ciel; 3° celui-là est saint qui aspire au ciel. Le chinois dit simplement : saint aspirer ciel. Le service que nous rendent nos langues, c'est de nous imposer une forme qui nous contraigne à la précision. 1. MisluU, dans le Journal de Tecliiitr,

LE LANGAGE ÉDUCATEUR DU GENRE HUMAIN. 277 On a appelé le langage un organisme^ mol creux, mot trompeur, mot prodigué aujourd'hui, et employé toutes les fois qu'on veut se dispenser de chercher les vraies causes. Puisque d'illustres philologues ont déclaré que l'homme n'était pour rien dans l'évolution du langage, qu'il n'était capable d'y rien modifier, d'y rien ajouter, et qu'on pourrait aussi bien essayer de changer les lois de la circulation du sang, puisque d'autres ont comparé cette évolution à la courbe des obus ou à Torbite des planètes, puisqu'aujourd'hui c'est devenu vérité courante et transmise de livre en livre, il m'a paru utile d'avoir enfin raison de ces affirmations et d'en finir avec cette fanlasmagorie. Nos pères de l'école de Condillac, ces idéologues qui ont servi de cible, pendant cinquante ans, à une certaine critique, étaient plus près de la vérité quand ils disaient, selon leur manière simple et honnête, que les mots sont des signes. Où ils avaient tort, c'est quand ils rapportaient tout à la raison raisonnante, et quand ils prenaient le latin pour type de tout langage. Les mots sont des signes : ils n'ont pas plus d'existence que les gestes du télégraphe aérien ou que les points et les traits (. —) du télégraphe Morse. Dire que le langage est un organisme, c'est obscurcir les choses et jeter dans les esprits une semence d'erreur. On pourrait dire aussi bien que l'écriture, elle aussi, est un organisme, car nous

The text on this page is estimated to be only 22.29% accurate

378 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. voyons
l'écriture se modifier h. travers les Tiges, sans qu'aucun de nous en
particulier ait une action directe sensible sur son développement. On pourrait
dire que le climat, la religion, que le droit, que tout ce qui compose la vie
humaine forme autant d'organismes. Si l'on prend la nature dans le sens le
plus large, elle comprend (-videmment l'homme et les productions de
l'homme. L'histoire des races, des usages, de l'habitation, du costume, des
arts, l'histoire sociale aussi et l'histoire politique, feront partie, ainsi que le
langage, de l'histoire naturelle. Mais si l'on admet une distinction entre les
sciences historiques et les sciences naturelles, si l'on considère l'homme
comme fournissant la matière d'un chapitre fait part dans notre étude de
l'univers, le langage, qui est l'œuvre de l'homme, ne pourra pas rester sur
l'autre bord, et la linguistique, par une conséquence nécessaire, fera partie
des sciences historiques. Que si, à cause de la phonétique, qui étudie les
sons de la langue, lesquels sont produits par le larynx et la bouche, il fallait
reporter la linguistique aux sciences naturelles, rien ne pourrait empêcher
d'y mettre aussi tout le reste, car les productions humaines, quelles qu'elles
soient, viennent en dernière analyse des organes de l'homme et s'adressent à
ses organes. A plus forte raison la sémantique appartiendrait-elle à l'ordre
des recherches historiques. Il n'y a pas ^

LE LANGAGE ÉDUCATEUR DU GENRE HUMAIN. 279 un seul changement de sens, une seule modification de la grammaire, une seule particularité de syntaxe qui ne doive être comptée comme un petit événement de rhisloire. Dira-t-on que la liberté est absente de ce domaine, parce que je ne suis pas libre de changer le sens des mots, ni de construire une phrase selon une grammaire qui me serait propre? Nous avons montré que cette limitation de la liberté tient au besoin d'être compris, c'est-à-dire qu'elle est de même sorte que les autres lois qui régissent notre vie sociale. C'est vouloir tout confondre que de parler ici de loi naturelle.... Je suis arrivé au terme de mon travail. Averti par l'exemple, j'ai évité les comparaisons tirées de la botanique, de la physiologie, de la géologie, avec le même soin que d'autres les recherchaient. Mon exposition en est plus abstraite, mais je crois pouvoir dire qu'elle est plus vraie. Je ne veux pas être injuste pour la théorie qui, non sans éclat, avait classé la linguistique au rang des sciences de la nature. En un temps où ces sciences jouissent à bon droit de la faveur du public, c'était un acte d'habile politique. C'était aussi faire un devoir aux linguistes d'apporter à leurs observations un redoublement d'exactitude. Enfin cette idée contenait précisément la somme de paradoxe nécessaire pour frapper la curiosité. Si l'on avait dit : développement régulier^ ynarche constante^ personne ne s'en

280 COMMENT S'EST FORMÉE LA SYNTAXE. serait soucieux.
Mais lois aveugles ^ précision astrono^ mique — L'attente générale était
mise en éveil. Je ne crois pas cependant me tromper en disant que l'histoire
du langage, ramenée à des lois intellectuelles, est non seulement plus vraie,
mais plus intéressante : il ne peut être indifférent pour nous de voir, au-
dessus du hasard apparent qui règne sur la destinée des mots et des formes
du langage, se montrer des lois correspondant chacune à un progrès de
l'esprit. Pour le philosophe, pour l'historien, pour tout homme attentif à la
marche de l'humanité, il y a plaisir à constater cette montée d'intelligence
qui se fait sentir dans le lent renouvellement des langues. FIN DE LA
SÉMANTIQUE

QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? A peu près sous ce titre paraissait, il y a quelques années, un travail du professeur suédois, M. Adolphe Noreen, qui frappait immédiatement les esprits par l'indépendance des vues. Traduit en allemand, il a été contesté, discuté : c'est le sort des écrits qui s'écartent des voies ordinaires. Nous allons, à notre tour, dire ce que nous en pensons : mais nous avons le plaisir de déclarer à l'avance que pour le fond des idées nous sommes d'accord avec l'auteur. M. Noreen est professeur de philologie Scandinave à l'université d'Upsal. Familier avec toutes les méthodes et tous les résultats de la linguistique moderne, sa réputation depuis longtemps établie de savant ne peut qu'ajouter à l'autorité de ses considérations et de ses jugements. Nous allons les résumer pour le lecteur français, mais sans nous croire 1. A. Noreen, Om språkriktighet. 2^e édition. Upsala. W. Schiöller, 1888. Une traduction allemande, par Arwid Johansson, a été publiée dans les Indogermanische Forschungen¹ t. 1.

The text on this page is estimated to be only 22.93% accurate

288 QU'APPELLE-T-ON PURITÉ DE LA LANGUE? obligé de nous tenir étroitement au travail (qui nous sert de guide, et de rappeler à l'occasion ses exemples par des exemples tirés de notre propre histoire. Disons d'abord qu'il faut qu'il y ait quelque chose de vrai dans cette idée de pureté, puisque tant d'esprits, chez les anciens comme dans les temps modernes, s'en sont montrés préoccupés. Mais il n'est pas facile de justifier aux yeux du raisonnement ce que le sentiment nous dit sur ce chapitre. Aussitôt que l'on veut formuler quelques principes, les esprits se divisent, l'incertitude commence. Les artistes, les poètes n'en parlent que d'instinct; les linguistes, en y voulant apporter leurs lumières, y apportent en même temps leurs systèmes. Voyons s'il sera possible, en écartant les partis pris, d'y mettre un peu de clarté. Un premier point à examiner concerne les mots étrangers. Beaucoup de préjugés embarrassent la route. Le premier de tous, ou, pour parler comme Bacon, la première « idole », celle dont dérivent toutes les autres, c'est de voir dans la pureté de la langue quelque chose de semblable à la pureté de la race. Pour ceux qui voient les choses de cette manière,

QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? 283

l'introduction d'un mot étranger est une contamination : un terme anglais ou allemand introduit en français est une tache imprimée à la langue nationale. Ce n'est pas chez nous que cette manière de voir se rencontre le plus fréquemment. Nos voisins, les Allemands, depuis un siècle, élèvent barrière sur barrière pour arrêter l'immigration des mots français. Depuis Adelung, on ne compterait pas le nombre des manifestes lancés contre les mots étrangers *, ni celui des sociétés qui se sont proposé de combattre l'invasion. Les mots étrangers méritent-ils à ce point l'animadversion? N'y a-t-il pas des distinctions à faire, un mot à adopter? tous les mots étrangers sont-ils également condamnables? Quand un art, une science, une mode, un jeu nous vient de l'étranger, il fait passer ordinairement en sa compagnie et du même coup le vocabulaire à son usage. On a plus vite fait de se l'approprier que d'inventer des termes exprès pour désigner des idées ou des objets ayant déjà leur nom. Une certaine musique nous étant venue au XVIII^e siècle d'Italie, notre langue musicale s'est remplie de mots italiens. En parlant d'un adagio¹ en nommant une sonate, qui songe-t-on? L'un des derniers en ce genre est celui du professeur normand Riecke : Ein Uaupslück von unserer Muttersprache, Mohnruf an alle national gesinnten Deutschen, 1881.

The text on this page is estimated to be only 24.58% accurate

28i QUAPPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? encore à l'origine exotique de ces déaûmlualions? Les amateurs intransigeants de pureté de\raient se rappeler que pareille chose a eu lieu de tout temps, et puisqu'ils invoquent la tradition classique, on peut leur dire que les anciens, sur ce ctiapitrc, ont fait exactement de même. Les Romains ayant reçu leur écriture des Grecs, tout ce qui se rapporte à l'arl de l'écriture est grec, û commencer par scribere et lillercE. Et non pas seulement ceux-là : qu'il s'agisse de science, de droit, de rituel, d'art militaire, de poids et mesures, de constructions, d'objets d'art, de vêtements, on retrouve partout en latin les traces de la Grèce et les noms grecs. Si nous pouvions remonter plus haut, nous verrions sans doute que beaucoup de termes techniques que nous croyons grecs sont nés loin du sol de l'ilellade. Ils nous conduiraient vers l'Egypte et la Clialdée. Ainsi les emprunts sont de toutes les époques : ils sont aussi vieux que la civilisation, caries objets utiles à la vie, l'outillage des sciences et des arts, ainsi que les conceptions abstraites qui élèvent la dignité de l'homme, ue s'inventent pas deux fois, mais se propagent de peuple k peuple, pour devenir le bien commun de l'humanité. Il paraît donc légitime de leur conserver leur nom. Puisque les mots sont, h. leur manière, des documents lilstoriques, il est, ce semble, peu à propos de vouloir en supprimer de parti pris le témoignage.

QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? 285 Les défenseurs de la pureté ne se refusent pas absolument à ces considérations. Mais ils recommandent — s'il faut se résoudre à l'emprunt — d'aller plutôt s'adresser à une langue sœur, comme qui dirait, s'il s'agit du français, à l'italien ou à l'espagnol, ou s'il s'agit de l'anglais, au danois ou au hollandais. On admettra plus facilement ces mots congénères, ainsi qu'on admet plus volontiers (c'est Leibniz qui parle) les étrangers qui, par leurs coutumes et leur manière d'être, se rapprochent de nos propres usages. Le conseil est excellent, mais il n'est pas toujours facile à suivre, car s'il faut prendre les objets nécessaires à la vie là où ils se trouvent, on ne peut prendre les mots que chez ceux qui les possèdent. Beaucoup de termes de la vie parlementaire sont anglais, parce que l'Angleterre a donné le premier modèle du système constitutionnel. D'autre part, si la langue anglaise désigne de mots français beaucoup de choses qui se rapportent aux élégances de la vie, c'est que les choses elles-mêmes sont venues de France. Au moins, a-t-on dû, il faut modifier les mots pour qu'ils deviennent méconnaissables, et que l'emprunt ne frappe pas les yeux. — A cet égard l'on pouvait tranquillement s'en remettre autrefois à l'usage populaire : il avait bientôt fait d'habiller l'étranger d'un costume qui empêchait d'attirer les regards. Mais aujourd'hui les choses sont un peu -•\ .

The text on this page is estimated to be only 25.51% accurate

I QU'APPBLLK-T-ON PDBETÉ -DE LA LANGUE» changées. La plupart des emprunts se font, non par la conversation, mais surtout et d'abord par l'intermédiaire de la langue écrite : les mots étrangers se montrent à nos yeux dans les journaux ou dans les livres avant de devenir familiers à nos oreilles. Il est dès lors plus difficile qu'il s'y fasse de grandes modifications. Il y a, d'ailleurs, dans une altération volontaire, quelque chose qui répugne à nos idées modernes et françaises ; quand nous reprenons les noms de nos anciens héros de la Table Ronde sous le travestissement qu'il a plu à la prononciation de nos voisins de leur donner, comment pourrions-nous songer dans le même temps à démarquer de parti pris les inventions ou les idées qui nous sont vraiment nouvelles? S'il s'agit de termes scientifiques, il y a un intérêt particulier à les garder sous la forme où ils ont paru d'abord. Traduire des mots comme téléphone, phonographe sous prétexte de pureté, c'est entraver une œuvre qui a bien son prix, tout autant que l'homogénéité de la langue : je veux dire la facilité des rapports dans la communauté européenne. Serait-ce bien la peine d'avoir demandé l'unification de l'heure ou l'uniformité des tarifs si, après avoir abaissé les barrières matérielles, on élevait un mur pour l'intelligence? J'ai sous les yeux une grammaire latine publiée en Allemagne, dont l'auteur s'est appliqué à remplacer tous les

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

JPELLE-T termes techniques, tels que déclinaison, conjugaison
iDdicalif, subjonctif, termes consacrés et reçus dans le monde entier depuis
dix ou douze siècles, par des mots allemands. Ainsi l'indicatif devient din
WirhUchkeitsform , la voix active die Thàlir/keitsart . Encore s'il s'agissait
d'une grammaire de la langue allemande! Mais puisqu'il s'agit d'une
grammaire latine, pourquoi devant des mots latins faire tant le difficile? Les
anciens mots ont même l'avantage d'être devenus de purs termes de
convention : à traduire ablatif par der Wolierfall^ on ne fait que rendre plus
diflicilc k comprendre pour renfanl l'emploi de l'atlatif avec in, où il est bien
un Wofall. Les Immes n'appartiennent pas seidomenl à un groupe
ethnique ou national ; ils font partie également, selon leurs études, leur
profession, leur genre de vie et leur degré de culture, de communautés
idéales qui sont ili la fois plus générales et plus limitées. Le mathématicien
vit en échange d'idées avec les mathématiciens des autres pays. Le géologue
franç^iis a besoin de communiquer avec ses collègues d'Amérique ou
d'Australie. Le négociant veut savoir ce qui se passe sur le marché du
monde entier. Il serait déraisonnable, au nom d'une idée de pureté, de
mettre des obstacles à l'emploi de termes qui sont la propriété commune des
liommes voués aux mêmes intérêts et aux mêmes recherches. La

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

qu'appelle-t-on pureté de LX LANGDET jeunesse nous lionne à ce sujet une leçon qui n'a pas été bien comprise. Sous prétexte que certains jeux qui nous sont venus d'Angleterre avaient été autrefois joués en France, on a proposé de substituer aux mots anglais les anciens noms sous lesquels nos pères les avaient connus : mais cette considération ne paraît pas avoir pesé d'un grand poids auprès des amateurs de fool-ball ou de lawn tennis; ils ont pensé, non sans raison, que pour marcher de pair avec leurs émules britanniques, pour se tenir au courant des progrès de leur sport, pour communiquer avec les maîtres en ce genre et au besoin pour engager une partie avec eux, il valait mieux connaître et manier leur langue que celle d'aïeux, respectables assurément, mais qu'on ne rencontrera plus jamais sur la prairie. L'adoption des mots étrangers, pour désigner des idées ou des objets venus du dehors, et donnant lieu à un échange international de relations, n'est donc pas une chose blâmable en soi, et peut parfaitement se justifier. En pareil cas, il faut seulement souhaiter que l'emprunt se fasse avec intelligence, et que, dans le passage d'une nation à l'autre, il n'y ait de substitution d'aucune sorte. La chose arrive plus fréquemment qu'on ne croit ; enlevé de son milieu naturel, le mot emprunté court le risque de toute espèce de déformations et de méprises. C'est ainsi que le français contredanse est devenu en

QU*APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? 280 anglais
 country-dance (danse de campagne), et que renégat est devenu runagate.
 Probablement un vague souvenir de rwn away^ « déserrer », aida à cette
 étrange transformation. Dans le parler populaire hollandais, un r/ié/onciVw
 s'appelle rederijke}\ « riche en discours ». Ainsi qu'il arrive à tous les
 émigrés, les uMfDi empruntés sont soustraits aux courants d'idées de la
 terre natale. Ils ne participent pas aux changements qui peuvent modifier,
 dans la contrée originaire, le terme dont ils sont la représentation, en sorte
 que quand, au bout d'un temps plus ou moins long, la copie est remise en
 présence du modèle, on n'y voit plus de ressemblance. Le français loyal et
 l'anglais loyal n'expriment plus le même sentiment. L'anglais s'est de tout
 temps montré facile aux importations. Il y a gagné de doubler son
 vocabulaire, ayant pour quantité d'idées deux expressions, Tune saxonne,
 l'autre latine ou française. Pour désigner la famille, il peut dire à son gré
 kindred ou family\ un événement heureux se dit Iticky ou fortunate, 11
 faudrait être bien entêté de « pureté » pour dédaigner cet accroissement de
 richesses : car il est impossible qu'entre ces synonymes il ne s'établisse
 point des dllférences qui sont autant de ressources nouvelles pour la
 pensée.... Mais il est clair que ces mélanges sont des produits de Thistoire,
 non des acquisitions réfléchies et préméditées. 19

The text on this page is estimated to be only 23.74% accurate

290 QU'APPELLE-T-ON' PURETÉ DE LA LANGUE? Quand on va au fond de la répulsion que les mois étrangers inspirent à d'excellents esprits, on découvre qu'elle tient h des associations d'idées, h des souvenirs historiques,, à des visées politiques où la linguistique est, en réalité, intéressée pour la moindre part. Aux puristes allemanils, la présence des mots français rappelle une époque d'imitation qu'ils voudraient effacer de leur histoire. Les philologues hellènes qui bannissent les mots turcs du vocabulaire continuent fi leur manière la guerre d'indépendance. Les Tfhèqnes qui poussent l'ardeur jusqu'à vouloir traduire les noms propres allemands, pour ne pas laisser trace chez eux d'un idiome trop longtemps supporté, rattachent à leur œuvre d'expurgation l'espérance d'une autonomie prochaine. La

OU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE ? 291 que le langage est une œuvre en collaboration, où Taudêteur entre à part égale. Tel mot étranger qui sera à sa place si je m'adresse à des spécialistes, paraîtra une affectation ou sera une cause d'obscurité si j'ai devant moi un public '«on initié. Je ne suis point choqué de trouver des mots anglais dans un article sur les courses de chevaux ou sur les mines de charbon : mais celui qui lit un roman ou qui assiste à une pièce de théâtre demande qu'on parle une langue intelligible pour tout le monde. Il ' n'y a donc pas de solution uniforme à cette question des mots étrangers : les Sociétés qui s'occupent d'épurer la langue ne peuvent penser légitimement qu'à la langue de la conversation et de la littérature. Aussitôt qu'elles portent leurs prétentions plus loin, elles ne font plus qu'une œuvre inutile et gênante. Quand il s'agit de notre vie morale, la présence des mots étrangers peut faire l'impression d'une dissonance. Plus les sentiments à exprimer sont intimes, plus le cercle linguistique se resserre. Il y a là pour le lecteur ou l'auditeur un plaisir intellectuel de nature très fine. Comme les ménagères d'autrefois se faisaient honneur de ne consommer que le lait de leur étable ou les fruits de leur jardin, un esprit délicat est sensible à un langage où tout

The text on this page is estimated to be only 20.74% accurate

QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE française ?
(erreur et où se trouve répandu sur tous les mots une air de familiarité et de
parcélé. Ce plaisir peut devenir très vif quand l'écrivain, en ce langage uni,
exprime des sentiments généreux ou de graves pensées. On semble alors
qu'on éprouve la même impression qu'à voir une belle action simplement
laite. On a en même temps le vague sentiment que tout cela ne pouvait pas
être inconnu à nos pères, puisqu'ils avaient déjà tout ce qu'il faut pour le
dire, et que par suite nous sommes les enfants d'une nation très ancienne et
très noble. En pareil cas, l'emploi d'un mot étranger n'est pas seulement
dépourvu de motif; il est nuisible. C'est ce qu'avait déjà compris l'auteur de
la Précellence du langage français, quand il disait des mots italiens, alors si
nombreux chez nous, qu'ils étaient — " non pas français, mais gâte-
français ». Il peut sembler puéril de vouloir borner son vocabulaire aux
mots admis dans tel ou tel recueil officiel. Cependant je me souviens d'avoir
entendu dire à un maître en l'art d'écrire que l'idée du Dictionnaire de
l'Académie était une idée raisonnable et juste, attendu qu'il nous apprend de
quels mots il nous faut user si nous voulons être compris de tout le monde.
Comme les limites de ce vocabulaire n'ont point paru trop étroites aux plus
beaux génies, il faut déjà de sérieuses raisons pour nous décider à chercher
en dehors l'expression nécessaire à notre pensée.

The text on this page is estimated to be only 18.45% accurate

QU'APPELLE-T-ON POÉTÉ DE LA LANGUE ? Ce n'est pas le mélange de mots étrangers que la pureté de la langue a le plus à redouter : ce sont plutôt les termes scientifiques employés mal à propos. Je veux parler de cette prose bizarre qui dissimule sous des substantifs abstraits les choses les plus ordinaires de la vie : un dynamisme modificateur de la personnalité, une individualité au-dessus de toute catégorisation, une Jeunesse qui sentimentalise sa passionnante. L'impropriété n'est pas toujours involontaire ; elle est destinée à grandir les choses par l'exagération du langage, comme quand il est parlé des impérissables du désir ou de célestes attentivités. A côté de la philosophie, on voit les autres études alimenter de néologismes ce parler prétentieux et obscur : la médecine, la musique, l'exégèse, le moyen âge — Pendant que les verbes donnent naissance aux substantifs les plus inutiles [des frappings de grosse caisse, des ferraillements de verrerie, les perturbements de la peau, les serpentements des bras), on voit d'autre part les substantifs produire des verbes non moins extraordinaires (il se lève lourdement, une idée contagionne les esprits, etc). On ne peut pas reprocher à ces néologismes d'être contraires à l'analogie : au point de vue de la grammaire, ils sont inattaquables ; mais leur défaut est d'être superflus, de remplacer par une locution à la fois lourde et décolorée ce qui se disait de façon plus simple et plus vive. Voltaire a défini ce qu'on appelle le génie de la langue : il est une

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

Mi qu'appelle-t-on pureté de la langue ? la simplicité à dire de la manière la plus courte et la plus harmonieuse, ce que les autres langues expriment moins heureusement ". Si nous acceptons cette définition, nous pouvons dire que les auteurs de ces néologismes pèchent contre le goût de la langue française. On a quelquefois reproché à celle-ci de ne pas se prêter aisément à la formation des mots nouveaux : en présence de ces exemples, je suis plutôt porté à penser qu'elle s'y prête trop. L'anglais et l'allemand ont la ressource des mots composés : mais un composé mal venu, comme il s'en fait tous les jours en ces deux langues, a moins d'inconvénient, car les deux termes momentanément associés se séparent le moment d'après, au lieu que ces noms abstraits, soudés au moyen de nos suffixes, ont l'air d'être forgés pour durer. Toute chose dont on se sert est exposée à s'user : il ne faut donc pas s'étonner si les mêmes vocables, les mêmes images, employés durant un long espace de temps, ne font plus la même impression sur l'esprit. L'invention de formes nouvelles a donc sa raison d'être. L'important est que la consommation ne soit pas plus rapide que la production : c'est l'ironie, c'est la rareté, ce sont les guillemets, ce sont les luttes haineuses de la tribune et du journalisme, ce sont les exagérations du drame et du feuilleton qui accélèrent les changements inévitables du langage.' Pour défaire et pour détruire, la volonté réfléchie a j

QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? 295 beaucoup plus de pouvoir que pour créer : l'origine des mots se perd presque toujours dans une demiobscurité; mais on peut souvent nommer ceux qui les discréditent, les abaissent ou les vident de leur sens. Cette question du néologisme présente les aspects les plus divers. Condamner le néologisme en principe et d'une manière absolue serait la plus fâcheuse et la plus inutile des défenses. Chaque progrès dans le langage est d'abord le fait d'un individu, puis d'une minorité plus ou moins grande. Un pays où il serait interdit d'innover, retirerait à son langage toute chance de se développer. Par néologisme, il faut entendre aussi bien* un sens nouveau donné à un mot ancien qu'un vocable introduit de toutes pièces. De même que le changement qui modifie la prononciation est à la fois imperceptible et constant, à tel point que l'étranger qui revient dans un pays après trente ans d'absence, peut apprécier la marche du temps, de même la signification des mots se transforme sans cesse, sous l'action des événements, des découvertes nouvelles, des révolutions dans les idées et dans les mœurs. Un contemporain de Lamartine aurait de la peine à comprendre le langage de nos journaux.

The text on this page is estimated to be only 23.91% accurate

Je pense-t-on publiquement de la Nous travaillons tous, plus ou moins, au vocabulaire de l'avenir, ignorants ou savants, écrivains ou artistes, gens (lu monde ou hommes du peuple. Les enfants y ont une part qui n'est pas la moindre : comme il? prennent la langue au point où les générations précédentes l'ont conduite, ils sont ordinairement en avance d'une dizaine ou d'une vingtaine d'années sur leurs parents. La limite à laquelle doit s'arrêter le droit d'innover n'est pas seulement donnée par une idée de " pureté >" qui peut toujours être contestée : elle est imposée par le besoin où nous sommes de rester en contact avec la pensée de ceux qui nous ont précédés. Plus le passé littéraire d'une nation est considérable, plus ce besoin se fait sentir comme un devoir, comme une condition de dignité et de force. De là l'idée d'une époque classique, ou l'imitation des Ages suivants, idée qui n'a rien d'artificiel ni de chimérique, si l'on ne reporte pas l'époque classique à des siècles trop éloignés. En pareil cas, ce n'est pas les linguistes seuls qu'il faut consulter, car ils pourraient être tentés de se diriger par des motifs en quelque sorte professionnels. Le philologue suédois Hrik Hydquist plaçait l'Age classique de la langue suédoise aux environs de l'an 1300. Une manière de voir analogue, sans être toujours exprimée ouverte

The text on this page is estimated to be only 22.28% accurate

qĩTappelle-t-on pureté de la langdeĩ ment, existe chez beaucoup de savants : s'ils ont à se décider entre deux Tormes grammaticales, entre deux constructions, c'est ordinairement vers la plus ancienne qu'ils penchent. Ainsi en Allemagne c'est le moyen hiiut-alleraaod qui sert de crilérium. Il appartient à chaque nation de voir jusqu'où elle peut porter son regard dans le passé en se gardant de perdre le coatact avec le présent. Il est impossible que le néologisme, après s'être essayé sur les mots, n'en vienne pas à s'attaquer aussi à la construction et à la grammaire. Mais il y rencontre une résistance plus grande. C'est à peine si, jusqu'à présent, nous pouvons compter trois ou quatre tours nouveaux qui aient plus ou moins réussi à se faire ado))ter. Il y a à ceci de bonnes raisons. Changer la construction, changer les locutions, c'est loucher aux œuvres vives : c'est s'alliquer à un patrimoine qui représente des siècles de recherche et d'efforts. Il n'est que juste de faire ici la part d'une suite de travailleurs obscurs, modesles, dont le nom est aujourd'hui rarement cité, mais dont l'œuvre subsiste : je veux dire la série des grammairiens français, depuis Ménage jusqu'à d'Olivet. Je liens i marquer ici la pari de reconnaissance qui leur est due,

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? car la linguistique moderne n'est que trop disposée soit à nier, soit à nuire à condamner leur influence. Ces bons esprits, qui s'appelaient Du Roncier, Coeffeteau, Mallierie, La Motte Le Vayer, Vaugelas, Chapelain, Bouhours, n'étaient, pas des savants de métier, mais pour la plupart des gens du monde qu'un goût naturel avait conduits à s'occuper des problèmes ou difficultés de la langue française. Ce qu'ils avaient en vue, c'est par-dessus tout l'impureté de la langue ; ce qui signifiait d'une part : clarté, et d'autre part : pureté. Élaguer les expressions impropres ou mal venues, faire la guerre aux doubles emplois, écarter tout ce qui est obscur, inutile, bas, trivial, telle est l'entreprise à laquelle ils se vouèrent avec beaucoup d'abnégation et de persévérance. Ils cherchaient les règles, au besoin ils les inventaient. C'étaient « de belles règles ». Vaugelas déclare qu'il a trouvé « mille belles règles » dans les écrits de La Motte Le Vayer. " Je tiens cette règle, dit-il ailleurs, d'un de mes amis qui l'a apprise de M. de Malherbe, à qui il faut en donner l'honneur. » Et plus loin encore : « Cette règle est fort belle et très conforme à la pureté et à la netteté du langage.... Certes, en parlant, on ne l'observe point, mais le style doit être plus exact.... Les Grecs ni les Latins ne faisaient point ce scrupule. Mais nous sommes plus exacts, en notre langue et en notre

The text on this page is estimated to be only 19.96% accurate

QirÂPIEL LE-T

The text on this page is estimated to be only 24.54% accurate

I 300 QU APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? Ils
aimaient et estimaient la besogne dont ils s'occupaient volontairement
chargés. Ils en connaissaient l'importance, car il ne faut qu'un mauvais
mot pour faire mépriser une personne dans une compagnie, pour décrier un
prédicateur, un avocat, un écrivain. Eulin, un mauvais mot, parce qu'il est
aisé & remarquer, est capable de faire plus de tort qu'un mauvais
raisonnement, dont peu de gens s'aperçoivent. » Ils ont conscience de la
durée de leur œuvre : n Je pose des principes qui n'auront pas moins de
durée que notre langue et notre empire.... Ce sont des maximes à ne changer
jamais,... car quand on changera quelque chose de l'usage que j'ai remarqué,
ce sera encore selon ces mêmes remarques que l'on parlera et que l'on écrira
autrement '.... » On aurait tort de les prendre pour des logiciens à outrance.
Au contraire : ils étaient arrivés à la conviction que la logique pouvait être
de mise partout, mais non en matière de langage.... » C'est la beauté des
langues que ces façons de parler sans raison, pourvu que l'usage les
autorise. La bizarrerie n'est bonne que là.... Il est à remarquer que toutes les
façons de parler que l'usage a établies contre les règles de la grammaire, tant
s'en faut qu'elles soient vicieuses, ni qu'il faille les éviter, qu'au contraire on
en doit être curieux 1. Voir les, Revoir

The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate

Qli'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? comme (l'un ornement de langage, qui se trouve en toutes les plus belles langues, mortes et vivantes. » Le besoin d'ordre et de règle ne se borne pas à ces mots : il s'étend aux locutions et aux phrases. « Il est indubitable que chaque langue a ses phrases, et que l'essence, la richesse et la beauté de toutes les langues consistent principalement à se servir de ces phrases-là. Ce n'est pas qu'on n'en puisse faire quelquefois, au lieu qu'il n'est jamais permis de faire des mots; mais il faut bien des précautions... » : sinon, au lieu d'enrichir la langue, on la corrompt. Ces savants du xvii^e siècle sont donc convaincus qu'en toute rencontre il y a une bonne forme, et qu'il n'y en a qu'une. Aussi proscrivent-ils sans hésitation « la mauvaise forme », qui n'est souvent que la forme moins usitée ou plus ancienne. L'idée de l'utilité l'emporte chez eux sur toute autre considération : comme les hommes ont reçu le langage pour se faire comprendre, admettre deux formes entre lesquelles serait laissée l'option, serait ouvrir la porte aux malentendus et aux disputes. Il ne s'agit donc pas pour le grammairien de se dérober et de se gauchir aux dilemmes. Il les faut regarder en face et établir des règles certaines... Nous pouvons sourire de ce ton d'autorité, mais il est heureux pour la durée de la langue française qu'il y ait eu des esprits de cette trempe.

802 QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? Mais ce n'est point au nom de leur propre autorité que ces savants prononcent leurs jugements. C'est au nom du bon usage : et si on leur demande où Ton trouve ce bon usage, ils répondent sans hésiter que c'est à la Còlir. La langue de la province ne peut que gâ\lcr par son mauvais air la pureté du vrai langage français. Fénelon, sur ce point, est du même sentiment que Vaugelas : « Les personnes les plus polies ont de la peine à se corriger de certaines façons de parler qu'elles ont prises pendant • leur enfance en Gascogne, en Normandie, ou h Paris même, par le commerce des domestiques... », ■ La Cour même n'est pas toujours exempte de lijlâme : « Elle se ressent un peu, continue Fénelon, du langage de Paris, où les enfants de la plus haute condition sont d'ordinaire élevés ». J'ai cité ces opinions à dessein pour montrer combien elles sont loin des théories aujourd'hui accréditées. Pour la linguistique moderne, toutes les formes, du moment qu'elles sont employées, ont droit à l'existence. Plus même elles sont altérées, plus elles sont intéressantes.... La véritable vie du langage se concentre dans les dialectes : la langue littéraire, arrêtée artificiellement dans son développement, n'a pas à beaucoup près la même valeur.... On devrait se garder de faire de la langue maternelle un objet d'enseignement : on ne fait que troubler par la

QU'APPELLE-T-ON PURETÉ DE LA LANGUE? 303 chez les enfants le libre épanouissement de leur faculté du langage*.... De même que Thistorien Savigny a montré que l'idée de droit et de morale n'était pas applicable au développement historique d'un peuple, de même l'idée de bien et de mal n'est pas applicable au développement d'une langue.... Il ne semble pas que ces doctrines aient le don de convaincre M. Norcen. Puisque le langage est notre grand moyen de communication, il faudra bien s'entendre sur la façon de s'en servir. Qui sera juge en cette matière? Ici nous demandons la permission de citer textuellement l'écrivain suédois : \.' le statisticien, qui ne fait qu'enregistrer l'usage. A qui donc attribuer l'autorité? Elle appartient à l'inventeur, à celui qui crée les formes dont se sert ensuite le commun des hommes, à l'écrivain, au philosophe, au poète.... Nous sommes la foule, qui habillons notre pensée du vêtement créé par eux; nous usons de ce vêtement et nous l'usons. Par nous-mêmes, nous ne pouvons contribuer que peu de chose au développement du langage; encore est-ce seulement sous la direction de ces maîtres. II 1. Jacob Grimm, Préface de la première édition de sa Deutsche Grammatik.

The text on this page is estimated to be only 20.79% accurate

L LANGDBT faut nous résigner à n'être que des écoliers, et ce n'est pas aux écoliers à commander. " Si CCS paroles venaient de moins loin, on en serait sans doute moins i'rapé. Nous avons; mainte fois entendu, en prose et en vers, à la Sorbonae, sous la Coupole et ailleurs, quelque chose de semblable. Mais il est intéressaat de trouver à Stockholm, chez un liomme qui possède une science dont nos Vaugelas et nos Bouliours n'avaient pas les premiers éléments, la confirmation des principes que ces anciens suivaient d'instinct en leurs remarques et critiques. L'idée d'un type de correction et de pureté, fourni par la société polie et par l'élite des écrivains, après avoir été presque un lieu commun durant deux siècles, avait été proclamée insullisante ou vaine au nom d'une science qui déclarait s'iuspirer d'un principe supérieur : cette même idée nous revient aujourd'hui du nord, exposée non sans conviction ni sans force, par un des maîtres de la philologie Scandinave....

L'HISTOIRE DES MOTS* Sous ce titre : La vie des mots étudiés dans leurs significations, un professeur de la Sorbonne, romaniste distingué, M. A. Darmesteter, vient d'écrire un agréable petit livre, bien fait pour ajouter à la popularité des études de linguistique. Nous y voyons successivement comment naissent les mots, comment ils vivent entre eux, comment ils meurent. Il s'agit du sens des mots, non des transformations de la forme, lesquelles appartiennent à un autre chapitre de la science. De toutes les parties de la linguistique, c'est certainement la plus propre à intéresser le grand public. Ici, tout appareil de haute érudition serait déplacé. Les faits qu'il s'agit d'observer n'ont rien de bien mystérieux. Ordinairement les change¹. Nous reproduisons ici par extraits ce que nous avons écrit sur la Vie des mots d'Arsène Darmesteter. On trouvera dans cet article, qui est de 1887, l'idée première de notre Sémantique. Pour cette raison, comme pour quelques-uns des exemples cités, nous avons pensé que cette reproduction partielle ne serait pas sans intérêt (voir ci-dessus, p. 3).

20

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

S06 L'HISTOIRE DES MOTS. mcnls survenus dans le seog des mots sont l'ouvragor] du peuple, et comme partout où l'intelligetice popu->: lairc est ea jeu, il faut s'attendre, non à une grandel profondeur de réllcxion, mais à des intuitious, à des associations d'idées, — quelquefois imprévues et bizarres, — mais toujours aisées à suivre. C'est donc h. un spectacle curieux et attacliaut que noua j convie cette histoire. Cependant, sous l'aspect varié et changeant qu'elle I présente, un esprit qui ne se contente pas des apparences peut désirer pénétrer jusqu'à la cause première, qui n'est autre que l'intelligence humaine :car de dire que les mots naissent, vivent entre eux J et meurent, cela est, n'esl-il point vrai? pure mêla- I phore. Parler de la vie du langage, appeler les langues des organismes vivants, c'est user de figures I qui peuvent servir îi nous faire mieux comprendre, mais qui, si nous les prenions k la lettre, nous traos- l porteraient en plein rêve. M. Darmesteter ne s'est j peut-être pas toujours assez délié de celle sorte de j mise en scène. Comme il est plus aisé aux liommes j d'observer les objels extérieurs que de lire en euxmêmes, nous raisonnons sur les produits de l'intelligence plus volontiers que sur la faculté dont ils-J émanent. Mais tout en nous laissant aller, pour la] facilité du discours, h. cette pente naturelle, il est \ bon de corriger de temps à autre l'illusion. Ne crai- I gnons pas de regarder quelquefois l'inférieur de j

L'HISTOIRE DES MOTS 307

instrument auquel nous devons ces projections : hors de noire esprit, le langage n'a ni vie ni réalité. Presque en même temps que le livre dont nous parlons, paraissait en Allemagne la seconde édition d'un ouvrage un peu ardu, un peu touffu, qui discute entre autres questions celle qu'a traitée M. Darmesteter. Nous voulons parler des Principes de linguistique à^{yi}. Hermann Paul. L'auteur est professeur de langue et de littérature allemande à l'université de Fribourg. Au fond, ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre : ce sont des livres de Sémantique. Par une coïncidence remarquable, les deux auteurs se sont d'abord rencontrés sur un point : c'est que chacun, quoique ayant sans doute à son service un assez grand nombre d'idiomes, a préféré prendre spécialement pour champ d'étude sa langue maternelle. C'est là une indication qui n'est pas sans valeur. La recherche dont il s'agit est de celles qui exigent une connaissance intime et directe du sujet : il n'en est pas ici comme de la phonétique ou de la morphologie. Les modifications survenues dans le corps du langage, telles que le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe, la soudure d'une nouvelle flexion, le remplacement d'une désinence par

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

LatSTOIRE DES MOTS, fine iulrc, frappent les yeux à première vue; miiiis , les olisorvaltons dont s'occupe le sêmanttsle se dûroliciil un peu plus au regard. C'est surtout quand it Tiiut uolcr l'impression faite par les mots sur l'esprit que se multiplient les chances d'erreur; elles ' Roil presque inévitables en maniant une langue étrangère. Un écrivain allemand qui a touché à ces matière» s'en va répétant de livre en livre que le mot français ami est loin d'avoir l'accent de sincérité ni la profondeur de l'allemand Freund. Prévention niilve, mais facile k comprendre! Il y a quelques années, un autre savan [avait trouvé dans le français merci quelque eho.se de blessant et de bas : il pensait au latin merceilem. Ces sortes d'illusions montrent le danger; elles prouvent que le terrain le plus familiit' est aussi le meilleur pour ce genre de recherche. Quand les lignes générales de la sémantique auront été tracées, on n'aura pas de peine à vérilier sur les autres idiomes les observations prises Bur lu langue maternelle. Les divisions générales une fois établies, on y fera entrer les faits de même ordre recueillis un peu partout. Pénétrons donc, sans plus tarder, sur le domaine do la sémantique, et voyons quelques-unes des causes qui régissent ce monde de la parole.

l'HISTOIRE DES MOTS. 309 Nous commencerons par un point qui a une vraie importance pour l'histoire des sens, et dont, jusqu'à ces dernières années, on n'avait pas tenu assez de compte : c'est l'action que les mots d'une langue exercent à distance les uns sur les autres. Un mot est amené à restreindre de plus en plus sa signification, parce qu'il a un collègue qui étend la sienne. Dans les dictionnaires, où chaque terme est étudié pour lui-même, nous n'apercevons pas bien le jeu de cette sorte de compensation et d'équilibre : c'est seulement dans les vocabulaires les plus récents et les plus développés, par exemple dans la continuation du dictionnaire de Grimm, que les auteurs ont commencé de faire une part à cette intéressante série de rapprochements. Ainsi le verbe traire avait dans l'ancienne langue française tous les emplois du latin trahere : on disait traire Vépée^ traire l'aiguille j traire les cheveux. D'où vient qu'un terme si usité ait fini par être réduit à la seule signification qu'il a aujourd'hui, de traire les vaches, traire le laitl C'est qu'un rival d'origine germanique — tirer — a, dans le cours des siècles, envahi et occupé tout son domaine. Notre esprit répugne à garder des richesses inutiles : il écarte peu à peu le superflu. Toutefois, et c'est là une observation sur laquelle M. Darmesteter a raison d'insister, un mot peut périr et même succomber sans que ses composés et ses dérivés soient atteints. Comme témoins de l'ancien

The text on this page is estimated to be only 18.23% accurate

310 L'filtrOtRB DES MOTS. usagp, nous avons encore les composés extraire, soustraire, fUstraire, les subslanUfs trait, attrait, retraite. Parpillf! (iveiiliire est arrivûf û mt/er, qui a dû rC'der la pince, sauf un pelîl ooin, à un nouveau venu, le verbe changer. Commuer et remuer ont survécu à la mine de leur primitif. C'est également l'histoire de sevrer, que séparer a dépossédé presque entièrement. Cette sorte de lutte, ou, comme on l'appelle en langage darwinien, de concurrence vitale, est particulièrement frappante quand les deux concurrents sont, comme dans le dernier exemple, des enfants de niche souche. Cette parenté d'origine ne change d'ailleurs rien au fond des choses. Dans nos provinces du centre, vers le xvi^e siècle, IV placé entre deux voyelles [irit le son d'un * ou d'un :. Ce changement de prononciation détermina le changement de c/aire (cathet/ra) en chaise. Communes, au xv^e siècle, disait encore : « Ladite demoiselle était en sa chaise et le duc de Clèves à côté d'elle ». La forme moderne ayant prévalu, l'ancien vocable a dû battre en retraite, ne se maintenant que pour désigner le siège du professeur ou du prédicateur. Tout mot nouveau introduit dans la langue y cause une perturbation analogue à celle d'un être nouveau introduit dans le monde physique ou social. Il faut quelque temps pour que les choses s'accom

L'HISTOIRE DES MOTS. 311 modent et se tassent. D'abord l'esprit hésite entre les deux termes : c'est le commencement d'une période de fluctuation. Quand, pour marquer la pluralité, l'on s'habitua, au xv^e siècle, à employer la périphrase beau coup^ l'ancien adjectif moult ne disparut point incontinent , mais il commença de vieillir. Puis, après toutes sortes d'incertitudes et de contradictions, l'un des deux rivaux prend décidément l'avantage sur l'autre, distance son adversaire, le réduit à un petit nombre d'emplois, quand il ne l'efface pas absolument. En exposant ces faits, voici que nous tombons, à notre tour, dans le langage figuré que nous reprochions à M. Darmesteter, tant il s'offre naturellement à l'esprit. Mais tout le monde comprend bien qu'il est question de simples actes de notre esprit : quand, pour une raison ou pour une autre, nous avons commencé d'adopter un terme nouveau, nous le gravons peu à peu dans notre mémoire, nous le rendons familier à nos organes, nous le faisons passer des régions réfléchies dans les régions spontanées de notre intelligence, de sorte qu'il en est de ce terme nouveau comme d'un geste qui, par la répétition, nous devient propre, et finit par faire partie de notre personne. A vrai dire, l'acquisition d'un mot nouveau, soit qu'il nous vienne de quelque idiome étranger, soit

The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate

812 L'HISTOIRE DES U0T3. qu'il ail été formé jiar l'association de deux mois, ou (ju'il sorte tout à coup d'un coin ignoré de notre société, est chose relatnement rare. Ce qui est infiniment plus fréquent, c'est l'application d'un mot (Icjii en usage k une idée nouvelle. Là réside, en réalité, le secret du renouvellement et de l'accroissement de nos langues. 11 faut remarquer, en effet, que l'addition d'une signiicalôn nouvelle ne porte nullement atteinte à l'ancienne. Klles peuvent exister toutes deux, sans s'inlluencer ni se nuire. Plus une nation est avancée en culture, plus les termes dont elle se sert accumulent d'acceptions diverses. Est-ce pauvreté de lu langue'? est-ce stérilité d'invention? Les observateurs superficiels peuvent seuls le croire. Voici, en réalité, comment les clioses se passent. A mesure qu'une civilisation gagne en variété et en richesse, les occupations, les actes, les intérêts dont se compose la vie de la société se partagent entre différents groupes d'hommes ; ni l'état d'esprit, ni la direction de l'activité ne sont les mêmes olie/ le prêtre, le soldat, l'Iiomme politique, l'artiste, le marchand, l'agricuUeur. Bien qu'ils aient hérité de la même langue, les mots se colorent chez eux d'une nuance distincle, laquelle s'y fixe et finit par y adhérer. L'habitude, le milieu, toute l'almosphère ambiante déterminent le sens du mot et corrigent ce qu'il avait de trop général. Les mots les plus

L HISTOIRE DES MOTS. 313 larges sont par là même ceux qui ont le plus d'aptitude à se prêter à des usages nombreux. Au mot A' opération^ s'il est prononcé par un chirurgien, nous voyons un patient, une plaie, des instruments pour couper et tailler; supposez un militaire qui parle, nous pensons à des armées en campagne; que ce soit Un financier, nous comprenons qu'il s'agit de capitaux en mouvement ; un maître de calcul , il est question d'additions et de soustractions. Chaque science, chaque art, chaque métier, en composant sa terminologie, marque de son empreinte les mots de la langue commune. Supposez maintenant qu'on recueille à la file, comme font nos dictionnaires, toutes ces acceptions diverses : nous serons surpris du nombre et de la variété des significations. Est-ce indigence de la langue? Non. C'est richesse et activité de la nation. J'ai sous les yeux un dictionnaire français-allemand où, pour gagner de la place, l'auteur commence par distinguer dans la langue française 234 occupations, sciences ou professions différentes, dont il donne la liste et dont chacune est accompagnée d'un numéro d'ordre. Le lecteur est averti qu'il doit toujours se reporter à ce tableau. Quand le mot est suivi d'un 1, il est pris comme terme de théologie, 7 indique l'anatomie, 9 l'arithmétique, 21 l'astronomie, 51 la langue des charpentiers, 188 celle des relieurs, 233 celle du voiturier. Un

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

L'ISTOIRE DES MOTS. seul et même mot, par exemple effet, exercice, conversion, dans le corps du dictionnaire, est suivi de cinq ou six traductions différentes, dont chacune a son numéro. On voit quelle est l'erreur de ceux qui, pour estimer la richesse d'une langue, se contentent de compter les vocables. Il n'a pas été donné de nom, jusqu'à présent, à la faculté que possèdent les mots de se présenter sous tant de faces. On pourrait l'appeler polysémie. Pour le dire ici en passant, les inventeurs de langues nouvelles (et le nombre s'en est particulièrement accru dans ces dernières années) ne tiennent pas assez compte de cette faculté : ils croient avoir beaucoup fait quand ils ont rendu un mot par un autre, ne songeant pas qu'il faudrait, pour un seul mot, en créer souvent six ou huit; ou bien si, dans leur idiome, ils reproduisent la polysémie française, ne donnent-ils pas aux Allemands ou aux Anglais lieu de se plaindre qu'on les fait parler français en volapük? Comment cette multiplicité des sens ne produit-elle ni obscurité ni confusion? C'est que le mot arrive préparé par ce qui le précède et ce qui l'entoure, commenté par le temps et le lieu, déterminé par les personnages qui sont en scène. Chose remarquable! il n'a qu'un sens, non pas seulement pour celui qui parle, mais encore pour celui qui écoute, car il y a une manière active d'écouter qui accom-

L'HISTOIRE DES MOTS. 315 page et prévient Toraleur. Il suffit de tomber à l'improviste dans une conversation commencée, pour voir que les mots sont un guide peu sûr par eux-mêmes, et qu'ils ont besoin de cet ensemble de circonstances, lequel, comme la clé en musique, fixe la valeur des signes. Les auteurs comiques connaissent à merveille cette faculté de polysémie, qui se trouve au fond des quiproquos dont ils égaient leur théâtre. La diversité du milieu social n'est pas la seule cause qui contribue à l'accroissement et au renouvellement du vocabulaire. Une autre cause, c'est le besoin que nous portons en nous de représenter et de peindre par des images ce que nous pensons et ce que nous sentons. Les mots souvent employés cessent de faire impression. On ne peut pas dire qu'ils s'usent; si le seul office du langage était de parler à l'intelligence, les mots les plus ordinaires seraient les meilleurs : la nomenclature de l'algèbre ne change pas. Mais le langage ne s'adresse pas seulement à la raison : il veut émouvoir, il veut persuader, il veut plaire. Aussi voyons-nous, pour des choses vieilles comme le monde, naître des images nouvelles, sorties on ne sait d'où, quelquefois de la tête d'un grand écrivain, plus souvent de celle d'un . ^ r -. t • _ : ;

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

216 L'HISTOIRE DES MOTS. iDcooDu; si les images sont justes et pittoresques, elles trouvent accueil et se font adopter. Employées dans le principe à titre de figures, elles peuvent devenir à la longue le nom même de la rime. Ce caractère de la métaphore est infini. Il n'y a pas de rapport réel ou ressemblance fugitive qui n'ait fourni son contingent; les traités de rhétorique ne contiennent trope si hardi que le langage n'emploie tous les jours comme la chose du monde la plus simple. Les exemples sont si nombreux que la seule difficulté est de choisir. En tout temps le vocabulaire maritime paraît avoir offert un attrait particulier à l'habitant de terre ferme : de là, pour les actes les plus ordinaires, un apport continu de termes nautiques. Accoster un passant, aborder une question, échouer dans une entreprise, autant de métaphores venues de la mer. Des mots employés à tout instant, comme arriver, ont la même origine. Il ne faut pas croire qu'il en soit seulement ainsi dans les langues modernes. Le verbe latin signifiant « porter », portare, qui de bonne heure a commencé de disputer la place à fero, et que Térence emploie déjà en parlant d'une nouvelle qu'on apporte, signifiait « amener au port ». Nous en avons repris quelque chose dans importer exporter et déporter. C'était un terme de marine marchande. Le grec, sur ce point, s'est montré moins novateur, de sorte que portare

L'HISTOIRE DES MOTS. 317 appartient exclusivement à la langue latine. En général, quand Tune des langues anciennes s'éloigne, pour une idée familière^ de l'usage de ses sœurs, on peut présumer qu'elle a adopté une expression métaphorique. On sait qu'opporiun et importun sont pareillement des images empruntées à l'idée d'une rive d'atterrissage plus ou moins facile. . Le cheval et l'équitation ont fourni une grande quantité d'expressions figurées. 11 en a été composé tout un volume, Elles peuvent se classer par époques, les plus anciennes étant déjà passées à l'état de termes décolorés. On dit, par exemple, d'un homme qui a momentanément^ par un coup de surprise, perdu l'usage de ses facultés, qu'il est désarçonné ou démonté \ d'un orateur embrouillé nous disons qu'il s'enchevêtre dans ses raisonnements, le comparant h un cheval dont les jambes se prennent dans là longe de son licou (chevêtre = capistrum). Nous continuons la même comparaison d'un animal au pâturage en disant qu'il a l'air empêtré (ùnpastoriatu); embarrassé serait plus poli, mais nous ramènerait à la même idée d'une barre servant d'entrave, 11 y a enfin des mots dont personne ne sent plus l'origine métaphorique. Ainsi travail^ qui joue un si grand rôle dans nos discussions économiques, et qu'un écrivain ou un artiste emploie couramment en parlant de ses œuvres, conduit encore à celle même image du cheval entravé et assujelti. Grftce au turf,

The text on this page is estimated to be only 16.38% accurate

L'HISTUinE DES VuTs. i:cllo fabriqu; de mùlapliores n'est pas près de cliftiier. Nous enloiidons parler aujourd'hui d'élèves qu'on entraîne el d'amaleurs ijui s'emba/lenl. Combien d'expressions, ul du genre le plus diffiériiit, nolro langue ne doit-elle pas h la cliasse? Quand, ilunH un liingugc familier, nous disons d'une personne qu'elle a Va\r déluré, nous employons une figure empruntée li la fauconnerie, l'épervier déluré ou déleurrû élunl eelui qui ne se laisse pas prendre au leurre. Dana un tout autre style, quand Pauline, porlanl de Polycucte mort, s'écrie : Son BAiiK, dont oes bourreaux vienneni ijc me couvrir, M'a doRslllii le» youx el me les vient d'ouvrir, riiéroïtic de Corneille se sert d'une image de même provenani:e, rtemUcr [qu'il faudrait écrire déciller) o't^tant pas autre chose que dût^oudre les cils de l'épervier, qu'on avait rendu raoraenlanément aveugle pour l'npprivoiscr. On voit la fortune diiiérealc que peuvent avoir, dans la suite des temps, deux termes d'origine identique : un écart si grand s'explique par les stations successives du voyage et par les accointances, bonnes ou mauvaises, que le mol a eues en route. Dessiller les yeux a été employé dans la langue religieuse : c'est ce qui lu! a donné de la dignité et de la noblesse. Grand et inestimable bienfait, pour une nation, d'avoir dans sa littérature un livre sacré, lu

L'HISTOIRE DES MOTS. 319 et connu de tous! La langue peut ensuite subir toute sorte d'atteintes : il existera pour elle une source de purification. C'est le service que l'he holy Bible de 1611 a rendu à l'anglais, la traduction de Luther à Tallemant. Nos grands prédicateurs du xvii^e siècle ont rendu à la langue française un service analogue. Il y a, au contraire, des coins de la littérature qui flétrissent tout ce qu'ils touchent, et qui, s'ils s'emparent d'une expression, la restituent ternie et déshonorée. Comme ces coquilles qui jonchent le bord de la mer, débris d'animaux qui ont vécu, les uns hier, les autres il y a des siècles, les langues sont remplies de la dépouille d'idées modernes ou anciennes, les unes encore vivantes, les autres depuis longtemps oubliées. Toutes les civilisations, toutes les coutumes, toutes les conquêtes et tous les rêves de l'humanité ont laissé leur trace, qu'avec un peu d'attention l'on voit reparaître. Cette conséquence dans le style, cette suite dans la métaphore, qu'on recommande avec raison, fait absolument défaut au langage; ou plutôt, c'est seulement pour la dernière couche qu'elle est possible et nécessaire : autrement, nous nous interdirions les locutions les plus simples, et la parole deviendrait aussi difficile que Test le commerce journalier de la vie dans ces religions asiatiques où tout ce qui a eu vie passe pour impureté. Les langues anciennes sont,

The text on this page is estimated to be only 15.08% accurate

Ô L'ISTOIRE DES MOTS à cet égard, d'après les mœurs
coadiUons que les modernes», n'élant ancienne» tjue par rapport à nous, el n
janl IU-jà. ellf^-mêmes reçu rbditage des siècles. Ouitnd Sîilliisle fail dire
& Calîtina : Cum vos eojuiidcro, milite», fl cum faeta voslra œslumo,.. il
ne songe pa» plus que nouH ft l'orîf^ine d'expressions qui lui paratHNnienl
toutes simples. Cependant considérait est une tiéliiptore empruntée à
l'astrologie et xstumoh la hinique. Si nous en croyions les listes de racines
fHi'onl dri'ss(';rH l'i l'envi grammairiens indous et arabe», nous pourrionn
être pris de l'illusion que les litigues ont di^huli: par le>t idées les plus
générales. Ou trouve h tout instant rlie/ eux des racines dont le sens e-il «
aller, résonner, briller, parler, penser, sentir •>. Mai^ c'est noire ignorance
d'un Age antérieur qui (inl seule cause de cette illusion. Le» recueils de
rhétorique ne contiennent calachrèse, litote ou hyperbole dont le peuple ne
fournisse tous les jours des spécimens k foison. Un grammairien du xviii"
siècle, Uumarsais, a écrit un Traité des tropes dont une édition a eu
l'honneur inattendu d'être dédiée à Mme de Pompadour. Mais que sont ces
exemples recueillis à Heur de sol auprès de ceux que des fouilles un peu
approfondies melleil à découvert? Si l'on disait qu'il existe un idiome où le
même mot qui désigne le lé/ard signifie aussi un bras musculeux, parce que
le tressaillement des muscles Kfiours la pciuu a été comparé à un lézard qui
passe,

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

I L'HISTOIRE DES MOTS. 321 celle explication sérail accueillie avec doute, ou bien croiniit-on qu'il est parlé des imaginations de quelque peuple sauvage. Cependant il s'agit du mot *l&lialaeer/tis*, lequel veut dire lézard, et que les poètes et les prosateurs ont mainte fois employé pour désigner le bras d'un liéros ou d'un athlète. D'autres fois, le lézard a été rniplaté par la souris, ce qui nous a donné *musculiis*, mot qui signifie, comme on sait, tantôt souris et tantôt *ttmsc/e*. Cette singulière image paraît avoir eu du succès en tout temps. Lillré fait remarquer que dans le gigot de mouton le muscle de la jambe se nomme *sotirix*. En grec moderne, le rat s'appelle *myspontikos* (rat d'eau), ou, pour abrégé, *pontikos*. Or, l'adjectif a également remplacé le substantif dans l'autre signification, et *pontikos* désigne le muscle. Notre auteur a essayé de rendre visible aux yeux par des tableaux ou, comme on dît aujourd'hui, par des schèmes, le rayonnement ou l'enchaînement des dilTérents sens d'un mot. Tantôt c'est une étoile, tantôt une ligne brisée. Mais il faut bien se rappeler que ces figures compliquées n'ont de valeur que pour le seul linguiste : celui qui invente le sens nouveau oublie dans le moment tous les sens antérieurs, excepté un seul, de sorte que les associations d'idées se font toujours deux à deux. Le peuple n'a que faire de remonter dans le passé : il ne connaît que la vignification du jour. Ou a ingénieusement rappelé

The text on this page is estimated to be only 25.11% accurate

L'HISTOIRE DES MOTS. à ce propos ces hardis grimpeurs qui retirent sous leur pied droit le crampon qui le soutenait, après qu'ils ont mis le pied gauche sur le suivant. Le linguiste est seul à chercher la trace de ces mobiles échelons. Celui qui, faisant l'histoire de la variation des sens, ne considérerait que les mots, risquerait de laisser échapper une partie des faits, ou bien il courrait le danger de les expliquer faussement. Une langue ne se compose pas uniquement de mots : elle se compose de groupes de mots et de phrases. Tout le monde se souvient d'avoir lu dans les dictionnaires, en cherchant un mot rare : « Il ne se dit plus que dans cette locution... ». Suit ordinairement une expression proverbiale, ou quelque terme technique, ou quelque phrase plus ou moins consacrée. Si l'on veut bien réfléchir sur la cause de ce phénomène, on sera amené à envisager les éléments du langage sous un aspect nouveau. Le linguiste attribue au mot une existence personnelle et continue à travers toutes les associations et combinaisons où il entre. Mais, dans la réalité, dès que le mot est entré dans une formule devenue usuelle, nous ne percevons plus que la formule. Des vocables se sont conservés en certaines associations, lesquels ont depuis longtemps cessé d'être employés pour eux

The text on this page is estimated to be only 23.53% accurate

'miSTOIBE DÈS MOTS- 353 mêmes, et que nous avons peine à reconnaître, quand on nous les présente hors de cette place unique qui leur est restée. Qu'est-ce, par exemple, que le mot conteniez Il y a si longtemps qu'il est sorti de l'usage, que nous serions embarrassés de dire seulement de quel genre il est. Mais nous l'employons encore dans la locution : sans conteste. — Qu'est-ce, comme nom de couleur, que bisl Il désignait autrefois le brun ou le noir. Go disait : à tort ou à droit, à bis ou à blanc. . . . L'un veut du blanc, l'autre du bis.... C'est l'italien bigio. iVous ne l'employons plus qu'en parlant du pain. — Demeure, dans le sens de retard, a presque disparu; mais tout le monde comprend l'expression : il y a péril en la demeure. Ce n'est pas le mot qui forme pour notre esprit Une unité distincte : c'est l'idée. Si l'idée est simple, peu importe que l'expression soit complexe; notre esprit n'en percevra que la totalité. On peut même aller plus loin et se demander si, pour le plus grand nombre des hommes, il y a une conception nette et distincte du mot. Tout le monde sait que les personnes illettrées se laissent aller dans l'écriture aux plus étranges séparations, comme aux plus bizarres accouplements. Cela n'empêche pas que parmi elles il s'en trouve qui manient la pensée avec justesse, la parole avec propriété. Leur intelligence, en embrassant les nuances, n'a jamais eu le loisir d'aller jusqu'au

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

3M L'inSTOIHE DES MOTS. détail. Les missionnaires qui fixent les premiers par l'écriture la langue des peuples sauvages savent comiien il esl difficile de recoonaltre où commencent «l finissent les mots. Si l'étrusque a résisté jusqu'Ji présent aux tentatives de déchiiirement, cela tient en partie à la défectuosité des séparations. Habitues au service que nous rend l'écriture, nous sommes exposés à nous montrer ingrats envers elle. La nouvelle école des fonêlistes n'y pense peut-être pas assez, au moins le parti avancé, — car je ne veux pas tout désapprouver en leur entreprise. Dans nos langues modernes, où tant de vocables différents d'origine et de signification sont devenus semblables entre eux pour l'oreille, le mot ne se grave pas seulement dans J'esprit par le son,' mais encore par l'aspect. A défaut d'orthographe, il faudrait recourir à un commentaire explicatif, comme font les Cliinois, et comme nous faisons nous-mêmes quand nous disons : le nom de nombre cent, le sang qui coule dans nos veines. Une fois encadré dans une locution, le mot perd j son individualité et se désintéresse de ce qui arrive 'j au dehors. Il n'est donc pas exact de parler, même] à titre d'image, de la vie et de la mort des mots. Tel J ne dit plus rien à l'intelligence, qui continue de j figurer dans un contexte, où il est perçu non en tant I que mol, mais en tant que partie intégrante d'un j ensemble. Dans ce réduit où il est confiné, on le voit I

The text on this page is estimated to be only 25.22% accurate

L'HISTOIRE DES MOTS. 325 qui échappe aux changements de la langue, aux révolutions de l'usage et des idées. Nous disons rczde-chaussêe, quoique {rez, rasus) soit sorti du parler habituel. Faire un pied de nez se maintient en dépîl du système métrique. Nous avons toujours des rhumes de cerveau, quoique aux yeux de la médecine moderne le cerveau soit bien étranger k l'afTaire. Aussitôt qu'un mot est entré dans une locution, son sens propre et individuel est oblitéré pour nous. Ces sortes d'incohérences frappent babiluellement les étrangers plus que nous, surtout s'ils ont appris la langue non par l'usage, mais par des méthodes scientifiques. De là le purisme qu'affectent volontiers les étrangers qui parlent ou écrivent le français pour l'avoir appris à l'université. On peut tirer de cet ordre de faits quelques réflexions sur la manière dont se modifient et se décomposent les langues. Si l'on s'en rapportait aux enseignements de la seule phonétique, les mois se transformeraient un i un, chacun pour soi, selon le nombre de syllabes, scion la place de l'accent, conformément & des règles invariables, En outre, les désinences destinées à périr s'éteindraient simultanément dans tous les mots de même espèce. La construction se modifierait d'une manière uniforme

The text on this page is estimated to be only 23.14% accurate

L'inSTOinE DES MOTS. élé(liiis loulps les pbni-'s composées des mêmes i meils logiques. Mais il n'en est rien. Cette régula-, rite n'existe point, parce qu'une langue n'est point un assemblage de mots, mais qu'elle renferme des groupes déjà assemblés et pour ainsi dire articulés. Dans les inscriptions chrétiennes des premiers siècles, on voit qu'au milieu d'un latin extrêmement incorrect et déjà à moitié roman, subsistent des formules entières d'une latinité très supportable : ce sont les formules qu'un usiige quotidien empêchait d'oublier, et dont une connaissance préalable dispensait d'iiunlyscr et de comprendre les éléments. Un peuple qui désapprend sa langue ressemble un peu à l'écolier qui récite une leçon à moitié sue : s'il y a des morceaux dont les mots ne se présentent qu'isolément et imparfaitement à sa mémoire, il y en a d'autres qui reviennent en bloc et passent tout d'une haleine Nous observons encore quelque chose de semblable quand deux idiomes se côtoient et se mêlent, par exemple sur les frontières de deux pays; ce ne sont pas seulement des mots, mais des phrases qui passent d'un peuple à l'autre. L'étude de M. Schuchardt sur le mélange des langues en fournit des exemples aussi étranges que variés. On enseigne, non sans raison, que les cas de la déclinaison latine n'existent plus en français : cependant leur et Chandeleur sont des génitifs pluriels. Ce n'est sans doute point par un don spécial de

L'HISTOIRE DES MOTS. 327 longévité qu'ils ont survécu à leurs congénères : ' c'est grâce aux locutions où ils étaient comme embaumés. Fèvre^ en ancien français, signifie « ouvrier » (faber) : orfèvre conserve la construction latine. Quand nous disons la grancTrue^ la grandmère^ nous parlons la langue du xiii" siècle. Vrais blocs de latin ou d'ancien français que charrie la langue d'aujourd'hui, sans égard pour les changements dans là grammaire et dans la construction.... Chacun de nous possède son assortiment de locutions abrégées, intelligibles pour les seuls intimes. Supposez qu'elles soient adoptées autour de nous, qu'elles deviennent d'usage courant parmi toute une catégorie de personnes, qu'elles soient répandues par la presse, ces abréviations pourront un jour prendre place dans la langue. Telle est l'origine de général. Il est évident que c'est là, pour désigner un grade militaire, une expression insuffisante. Mais si nous remontons jusqu'au xvi** siècle, nous voyons que la locution se complète en capitaine général. Il y a, dans le règne animal, des crustacés qui, quand on les saisit par une patte, se laissent tomber à terre en laissant l'ennemi en possession de la patte, et en employant les neuf autres à fuir au plus vite. C'est

The text on this page is estimated to be only 19.89% accurate

3tt L'aiSTOIBE DES MOTSune ampulalioD de ce genre que subissent oos locution», avec cette dilTérence que la patte dou« tient lieu de l'animal entier. Que signifie le nom d'école centrale'? Absolument rien. Il faut ajouter : des artt et manufarlures. J'ai assistJ^ à d'interminables discussions sur Cemeit/nemenl xpieial, et sur le sens que le fondiileur avait bien pu allribuer à cet adjectif. Personne, pas même le fondateur, ne s'est avisé de recourir h la ctturte de fondation, où il est parlé d'un criReignement spécial pour Cagriculliire, le commerce et l'induitrie. L« plus belle époque de notre langue a ronriu ce jjiirf;i}n. Il y avait canal quand le roi et la r-our SI' diverlissuicnl sur le canal de Versailles. Il y avait caveau quand on jouait chez monseigneur dans lu petite chambre ainsi nommée. Ces noms mêmes de monseigneur, de monsieur, de madame, sont des elli|)ses qui nous cachent un titre plus complet et plus retentissant. Le linguiste constate qu'en tous les idiomes l'adjectif a une tendance à remplacer le substantif. Celle loi, qui semble appartenir uniquement h. la grammaire, en suppose une autre qui appartient à la psychologie et à l'histoire. Quelques exemples vont aider à mieux me faire comprendre. Le français a perdu l'ancien mol qui scnail à désigner le foie ijcrur), et l'a remplacé par un adjectif signifiant « nourri de figues •> ijicatum). Mais que faut-il conclure de ce changement? Que nous avons ici un mot

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

rUISTOIBB DES MOTS, de la langue des cuisiniers. Ceux qui, dans nos restaurants, écoutent les appels de la salle à manger au sous-sol, peuvent surprendre mainte ellipse du même genre. — il est question dans les livres de droit d'un certain genre de prêt qui s'appelle le prêt à la grosse : cet adjectif pourrait longtemps nous laisser rêveurs, si nous n'apprenions par ailleurs qu'il s'agit du prêt à la grosse aventure, sorte de contrat s'appliquant aux risques en mer. Plus on sera au fait d'une profession ou d'un genre de vie, ou bien encore plus on voudra le paraître, plus on usera de cette langue sténographliique. Un soldat passe de factive dans la territorialiale. Un horanae lancé assiste & toutes les premières . Outre la célérité, il y a dans ces sous-entendus quelque chose qui flatte l'amourpropre, comme l'attrait d'une initiation. Tous les progrès, toutes les inventions modernes en augmentent le nombre. Nous attendons le rapide dans les gares de chemin de fer. Au temps de l'esposition de J878, on allait visiter le captif des Tuileries. C'est le même procédé dont se sert l'argot. « Cache ta menteuse 11, dit un personnage de Zola & sa fille qui bavarde. Ces exemples sont pris tout près de nous, empruntés au langage d'aujourd'hui ou d'hier : mais nous pourrions aussi bien en prendre à l'étranger ou dans l'antiquilê. Frère se dît en espagnol hermano, qui représente le latia germatius, lequel s'employait déjà dans le même sens; mais par lui

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

330 L'aiSTUtRE UES MOTS. nii>me, c'esl un adjectif qiii
signilie « véritable, naliirel ». Cicrron, disant dans une de ses lettres
familières qu'en une certaine occasion il s'csl conduit comme un véritable
fine, se sert de ce mol : Me asiimm germamim fuisse. Nous n'avons guère
cilé que des substantifs; mais il existe quelque cbose de semblable pour les
verbes. L'habitude fait que les compléments se sous-entendent et que, de
Iransilif, le verbe devient neutre. C'est la contre-partie de ce que nous avons
vu pour l'adjectif devenu substantif. — Ejposez-vous? est une question
parfaitement claire pour un peintre. Vue femme gui reçoit est admis par
l'Académie. Les acheteurs savent ce qu'il faut entendre par rm magasin qui
envoie ou une maison gui liquide. Notre langue parlée est pleine de ces
locutions : si bien qu'on a pu dire que l'abondance des verbes neutres est
UD signe de civilisation. Quelquefois la locution est allégée vers le milieu ;
de toutes les soies d'abréviation, c'est sans doute la moins bonne. Les
géologues dissertent cependant sur Chomme terliaire. En médecine, il est
question de paralytiques progressifs. J'ai vu un membre de l'Académie
française, parlant de M. Max Muller, l'appeler un philologue comparé. A la
Sorbonne, entre candidats, tout le monde sait ce qu'il faut entendre par un
bachelier scinde. Barbarismes aiïreux, si l'on veut, mais quand, en religion,
on parle de réformés et de catholiques, l'ellipse, pour

L'HISTOIRE DES MOTS. 331 être plus ancienne, n'en est pas moins de même espèce. Nous concluons qu'en matière de langage, il y a une règle qui domine toutes les autres. Une fois qu'un signe a été trouvé et adopté pour un objet, il devient adéquat à l'objet. Vous pouvez le tronquer, le réduire matériellement : il gardera toujours sa valeur. A une condition toutefois, savoir, que l'usage qui attache le signe à l'objet signifié reste ininterrompu. Reconstruire une langue avec le seul secours de l'étymologie est une tentative risquée, qui peut réussir jusqu'à un certain point pour le commun des mots, mais qui vient se heurter à ce genre particulier d'obstacle résultant des locutions. On le sent bien quand on déchiffre un texte dont la langue ne nous est point parvenue par une tradition vivante. L'origine des mots est souvent claire, la forme grammaticale ne laisse prise à aucun doute, mais le sens intime nous échappe. Ce sont des visages dont nous découvrons les traits, mais dont la pensée reste impénétrable. Les seules langues anciennes que nous connaissions véritablement sont celles qui nous sont arrivées accompagnées de lexiques et de commentaires : le latin, le grec, l'hébreu, le sanscrit, l'arabe, le chinois. Littré, dans un charmant travail intitulé : Palho

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

L'HISTOIRE DES MOTS. logie du langage, a réuni ud certain nombre de faits du même genre. Nous ne pouvons assez recommander la lecture de ce morceau, qui est un extrait de son grand dictionnaire, et comme un recueil de cas intéressants et curieux *. Mais ce que le grand savant français appelle pathologie est le développement normal du langage et l'événement de tous les jours. Les langues ne se prêtent qu'à ce prix à l'expression d'idées nouvelles; il n'y a point là de maladie : quand elles sont arrivées par un circuit à créer quelque terme nouveau, elles eifacent le chemin par où elles ont passé. Aussi l'étymologie c'a-t-elle la plupart du temps qu'un intérêt historique. Dans la vie de tous les jours, dans la discussion d'idées philosophiques ou politiques, l'examen des origines d'un mot peut constituer uo point de départ; mais ce ne serait pas la preuve d'un esprit bien fait d'y insister trop fortement et d'en tirer de trop longues ni de trop importantes conséquences. Les mois, a-t-on dit avec raison, sont des verres qu'il faut polir et frotter longtemps, faute de quoi, au lieu de montrer les choses, ils les obscurcissent. Le souvenir trop présent de l'étymologie nuit souvent à l'expression de la pensée, qu'il risque de troubler par toute sorte de faux reflets. Le travail des I. Utrré, Êtudei et glaniires. (Ce raorcoou a élé réédité dons 11 Bibtiolhique pidajogiquit. Delagrave.) À

The text on this page is estimated to be only 25.10% accurate

L'BISTOIRE DES MOTS. 333 siècles et le bienfait d'une longue
sui(e de penseurs est d'afrancliir et d'émanciper les mots, sans cependant
les rendre pour cela entièrement étrangers à leurs parents ni k leur lieu
d'origine. Le seul cas où il puisse être légitimement parlé de pathologie,
c'est le cas où un mot est employé par erreur pour un autre, soit à cause
d'une ressemblance de son, soit par suite de quelque autre accident. Telle est
la confusion qui s'est faite dans les esprits entre habit et habillé : ce dernier,
qui devrait s'écrire abiité, est une expression métaphorique dont la
signification est « apprêté, arrangé ». Elle a été d'abord employée en parlant
du bois. Nous disons encore aujourd'hui ; du bois en bille. Le souvenir de
l'ancien sens s'est conservé dans quelques locutions, telles que : habiller un
poulet, le voilà bien habillé ' ! ici encore, nous constatons la fidélité des
locutions, lesquelles continuent leur existence sans se soucier du courant
général. Une langue ne se compose pas seulement de mots et de locutions, il
faut un appareil pour contenir et maintenir ces matériaux. Guillaume de
Humboldt dit que nous portons dans

The text on this page is estimated to be only 17.87% accurate

no In ^lllSTOIRG Dra MOTS. ■s|iriliinc sorte de grammaire qui, tôt ou larJ, Lel langibh Celle su Riil par inorqiicrson empreinte sur le langage. C'est cv qu'il iippollo Die innere Sprac/iform (la forme linguistique inl(5rieure). Ilien n'empêche d'accepter cclti< expresiion, mais & condition de la bien com' prendre, Il est bien clair que la forme linguistique Ink^i'iouro n'est pas uu don de la nature, puisqu'elle varie d'un idiome fi l'autre, et puisijue pour un seul ol mènui iiiiiome elle se modifie dans le cours des Ages . La forme Hngnislique intérieure n'est pas autre rlmse que le souvenir de la langue maternelle. Mais, d son tour, ce souvenir s'impose aux parties rci^lccB llollautcs de la langue, et les fait entrer dans luH cadres tHatilis. Ce n'est d'ailleurs pas le seul problème de ce gpnro. Ku voici un autre non moins curieux. La mort matérielle d'une désinence n'en suspend point l'ueaffo. Longtemps encore après qu'elle a dispai'ii, le langage y peut faire appel et lui demander dos «iorvicoît runimo si elle existait encore. Chose remarquable, ces services, la désinence absente continue do le.'; rentlre. Bien plus, on voit la fonction grammaticale dont elle était l'exposant se propager, quoique privée do toute expression, en t^orte que la portion ta plus importante deson histoire est quelquefois celle 01*1 elle a perdu son représentant extérieur et tangible. Cette survivance des désinences peul se constater

The text on this page is estimated to be only 25.68% accurate

L HISTOIRE DES MOTS- 330 dans toutes les langues. Un exemple frappant en français, ce sont les locutions comme la rue Monsieur-le-Prince, Chospice Cochin, Cimetière Pasteur. Quoique le français depuis des siècles ait perdu l'exposant du génitif, nous employons ici de véritables génitifs. Bien entendu, pour qu'un fait de ce genre puisse se produire, il faut que la langue ait conservé un certain nombre de modèles. Des expressions comme l'Hôtel-Dieu, l'église Notre-Dame, la place Dauphine ont été le type sur lequel le langage a continué de travailler. Qu'on veuille bien parcourir aujourd'hui une liste des rues et places de Paris : jamais le génitif n'a été plus employé qu'il est dépourvu de tout signe. Il faut ajouter toutefois que, comme cet emploi se borne en général à des noms propres, la conscience populaire a un peu varié en ce qui le concerne, et aujourd'hui elle sent plutôt en ces noms une sorte de baptême qu'un cas marquant la possession. Je dirai à ce sujet qu'on doit prendre garde de confondre les langues qui ont eu une flexion et qui l'ont perdue avec celles qui ne l'ont jamais possédée. L'anglais, avec une facilité qu'il est permis de lui envier, transforme ses substantifs en verbes. Il prendra, par exemple, le substantif 'beauté' et il dira ; It would grace our life, « cela embellirait notre vie ». Ce que sent l'Anglais, c'est positivement un infinitif : quoique nullement exprimée, l'idée de

The text on this page is estimated to be only 13.24% accurate

I SS^t L'BISTXMRE DES MOTS^{riat})niUrM> pK'senl* sans
équivoque à son esprit. La |tliraso vient jv placvr dans ua ancien moule
formé à IViK[^]jne Je la flexion, elqui y sunît.... Les ilini>[^]reQleii langues
s'écarteot notablement les unes »l»s "autre-* sur t* poinL La clarté du
discours u moins grand usage qui est fait de eoa Minixanc[^]s. l'n idiome tire
son caractère de ce qu'il sous-entend aussi bien que de ce qu'il exprime. l[^]
juste pro|Htrtion «i ce genre fait le mérite d'une liinguo, oou)mt[^] la
pro|H>riion des pleins et des videg en nn,'hitecturv. L'allemund a garxlè les
tours d'une langue synthétique, quoique beaucoup de désinences aient
dis|vuru ou aient cessé d'être reconnaissablcs. Quand Sclütler, dans la
FinHfi* tie Messine, [^]t dire à don i'.iaar : AVcA/ Kldnittuth zetÀt Don
Cesem wtr Um kfiiHt, c'est un génitif qu'il prétend employer. Mais rien ne
l'indique au dehors. La difficulté de la langue allemande tient en partie à ces
touches qui résonnent seulement |K>ur l'oreille interne. Ce n'est pas ici te
lieu de multiplier les exemples. MtiiH cette forme linguistique intérieure
dont parle Humboldt ne bonie {vts là son action : elle est, pour ainsi dire,
présente & tout le développement du langage, liitbite Ji réparer les pertes, à
sauver par t d'utiles accroissements les désinences en péril, prête h proliter
dos accidents, prompte ii étendre les acquisitions. C'est elle qui n donné h
l'anglais son triple

César : *Nicht Klein*
kennt, c'est un géo-
rien ne l'indique
langue allemande t
résonnent seulemen

Ce n'est pas ici l
Mais cette forme li
Humboldt ne borne
ainsi dire, présente
gage, habile à ré
d'utiles accroissem
à profiter des accide
sitions. C'est elle q

L'HISTOIRE DES MOTS: 33t pronom possessif, his, her, its^ dont les langues romanes ne possèdent pas l'équivalent. C'est elle qui a enrichi la conjugaison française de temps que ne connaissait point le latin. Elle fait concourir à un seul et même but des phénomènes d'origine très différente. Elle infuse une signification à des syllabes primitivement vides ou indifférentes. ... Nous arrivons de la sorte à une question extrêmement importante et délicate : jusqu'à quel point l'intention a-t-elle une part dans les faits du langage? Les linguistes modernes, en général, sont très nets pour repousser l'idée d'intention. Tout au plus admettent-ils que des accidents survenus fatalement et sans aucune prévision aient été utilisés d'une façon spontanée et inconsciente. Il est certain qu'on a singulièrement abusé autrefois des intentions prêtées au langage, et qu'on lui a attribué dans le détail toute sorte de distinctions et d'arrière-pensées dont il est innocent. Mais la doctrine contraire n'est pas moins éloignée de la vérité. Il semble que la linguistique moderne confonde l'intelligence avec la réflexion. Pour n'être pas prémédités, les faits du langage n'en sont pas moins inspirés et conduits par une volonté intelligente. Entre l'acte populaire qui crée subitement un nom pour quelque idée nou22

The text on this page is estimated to be only 8.39% accurate

^:t{(l/niSTOIUK DES MOTS. If • < \%'\\\\ ol Tiirlo tlil savatil
qui invente une désigna\\\\\\ pour un |)lh^U(unone scientifique récemment
«l0\ou\oii, il) a iliIVrronce quant à la promptitude s\\\ lo^ullal ol quant (\
Tintonsité de l'eiiort, mais il u \ i\ |M^ dilVoivnoo do nature. Des deux parts,
la Wu \\\s' uuv' ou jou rsl la momo. I/exagét*ation serait u\s*iluMo,
do^upposor d*un ciMé un agent intelligent \ \ ^\^^ do Luiliv un agoni
inconscient et aveugle. Mo\uo ^oUo ,uUro partie, plus matérielle, de la
lut.u^ (^)\o y\\\\ \mW dos sons, la phonétique, pour I » ;s», ;i> ou
\vMuiKUI aigouixriuli rtnendiquer, avec \ \>^ .^M^M \. luo ^lo^
phonomom^ physiologiques, la p * ' .^^^ /> X io.x nulhonuiliqos^ nVst pas
absolu»^* •*» nI x- ' M.r.v . uïiv, car oVsl lo cerveau, tout v' ' \i' \ ;*i\n\ qui
osl la cause dos change\\i \, ^ >* i.iad,\ul'il faîrt^ une distinction \
p^ .^^,-,\^M\,^x ,j;îi tionnoni à la structure * • »^^ . ♦ \ , ',- ..^;v;so
nooossité do pro\ .; . \ . v,\^r,: do rinstinci d*inu. , ' \ , V 'vOv S.^ns nous
étendre { ^s X , / N ,;,'!îUor.s. disons que ^ V sH^^is^ •* ;v;w,j;C:vs xi'un
principe \ V4W t VÂ'-*Ar:to dos phonoV . H , ., X !,• ,;.,;.,;> |v*> que ' ' *
X . . , x,x \M',^;,, \i> -;S do ses • kl < « k I V «

'^ L'HISTOIAE des mots. 339 .• • formaUon qui' à fait sortir le français du latin, comme le persan du zend et comme l'anglais de l'anglo-saxon, et qui présente partout sur les faits essentiels un ensemble frappant de rencontres et d'identités, n'est pas le simple produit de la décadence des sons et de l'usure des flexions; sous ces phénomènes où tout nous parle de ruine, nous sentons l'action d'une pensée qui se dégage de la forme à laquelle elle est enchaînée, qui travaille à la modifier et qui tire souvent avantage de ce qui semble d'abord perte et destruction. Mens agitât molem.... riN «^jt^ .»

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

i^I

f INDEX A Malir absolu (survivance de T), 59. Ablaut, 65. Abstraits (noms), 448, 213. Ablreleriy 213. Accabler, 432. Accusalir (sens divers de l'), 245. Adjectifs devenus substantifs, 327. Adolere, 412. AduUerium, 423. » Adverbe (la catégorie du T), 200. Adverbes latins en e, 97. ACf/erj 406. Altaiblissement du sens, 443. Afnigé, 443. Aigre, 444. Amant, 4 12. Anxioiis (l'anglais), 413, Antiquité des langues (ce qu'il faut entendre par), 98. Aoriste (l'analogie étend l'aoriste à tous les modes), 84. Armare, 434. Article (origine de l'), 234. -Atre (mots français en). Audire, 406. Augment (l'augment modifiant un - adverbe ou un pronom), 82. Avis (mots latins contenant), 440. Dérivés français, 107. Bourgeois, 116. briller, 132. Buhle (l'allemand), 442. Busse (l'allemand), 426. But (anglais), 223. Calvados, 496. Cas. AfTaiblissement de la valeur signiflcative des cas, 216. — Pourquoi les cas du latin n'ont pas passé dans les langues romanes, 17. Catégories grammaticales, 199. Cedere, 242. Chaire, 346. . CivitaSy 450. Classis, 450. C liens, 406, 445. Comparatif latin , ce qu'il est devenu dans les langues romanes, 44. Cowpello, 144. Composés, 172. Conjonction (la catégorie de la), 204. Conjugaison française, 73 Conjugaison grecque, 68, 404. Conjugaison germanique, 25. ConsuUSf 424. Contagion, 224. Dame, 403. Danger, 458. Déclinaison grecque, 70. Déclinaison latine (survivances de la), 55. Déclinaison dans les langues modernes de l'Inde, 241.

The text on this page is estimated to be only 14.07% accurate

342 INDEX. l*e/W#ic/iMt, 170. Déluré, 318. Dessiller, 318. DNNfojro/, 18[^]. *#i (le suffixe allemand), 75. Élar}tîs;»ement du sens, 12: ^ . -^U (verbes allemands en), •en ^f^usse désinence du pluriel en an^lais^ . &î. Entendiv, 111. ^paississement du sens, 148. Épices, I2â. «r»* (fausse désinence du pluriel allemand), 63« èV et sit^ pronoms allemands, anciennes formules de politesse^ 115. *>« ih>r, 138. t^jrstinyuenr, I3S. Facio. 123. fiti'uitas^ 150. Fitctio. 123. Fttst ^allomand), 257. FtttitfiU 113. Fet^ J'anglaise 130. Feiis, 120. Ff«>, S2. FenuMy 121. ^Vrwjf, 257. Fin;/erf^ 195. F/(iij(ilèrivésde/lareen français), 107. I'^\7l« ^allemand). 103. Fréi|uentatif (rerves fréquentatifs remplaçant les verbes simples^, 107. Fntclus, 149. (îa^ner, gain, 129. Gaz, 195. Gemma y 139. Génitif avec les verbes, 218. Génitif anglais, 24. GermanuSt 329. Gérondif lalin, 50. — Gérondif français, son emploi» 299. Gelreide (rallemand), 122. Géthlha (sanskrit), i3S. Grammairiens français, 297. Groupes articulés, 1S6. Habiller, 333. f/err J'aUemand), 115. U MO, 127. Impératif, 262. Induslrius^ 145. Inllnilif ^rinOnîtif est une acquisition nouvelle), 88. la\es^ions, 60. Inriiorty 114. -ish (verbes anglais en), 76. LicrrimSj 320. ieyio, 150. Li6erf\ 167. Lisi vl allemand), 111. Locutions, 322. Logique du langage, 243. Loi vce qu'il faut entendre par), U. iKeiY, 107, Lusti^re^ 132. LujniSy 137. Maciare^ 172. .Vav*>, 15. Maîtresse, 112. Manifestas, 175. ifan^'o, 151. MatuTHSj 161. Mefiitor, 217. MélioratiTe (tendance^ . 112. Meminiy mens, 33. Menfirù 111. .Métaphore, 135, 316. Mijrttre, 171. Minne ilaHemand^ 112. Moriuux, 77. Muer. 310. Muscuiuf, 321. Muth lallemand), 125. Négation. Mots négatifs en français, 221. Neutre latin (survivance du), 57. SoctUj 76. Noms propres, 197. Noms propres grecs, 176. SovelUj 167.

INDEX. 343 Obliviscor, 80. Omnes, 82. Op/ndo, 256. Ordo, ordiri, 130. Ordre des mots, 235. i'aene, 257. Participe moyen en -mini étendu à tous les temps, 83. Participe passe en français, 224. Passir (le passif, acquisition nouvelle), 94. Pecunia, 429. Péjoratif (la prétendue tendance péjorative), 110. Periculuniy 110. Petere, 211. Plonger, 132. Plus 15. Polysémie, 154, 312. Portio, 151. Post, n. Picædium, 128. Proestare, 81. Prælor, 124. Prénants (mots), 168. Préposition (la catégorie de la), 201. Prépositions. Pourquoi elles ont remplacé les cas, 17. Pronom (la catégorie du), 206. Pronom relatif, 227. Prostratus, 81. Prude, 111. Pureté de la langue, 281. Putare, 137. Pulzen (allemand), 137. Quamvis, 188. Redoublement remplacé par Paugment, 83. negina, 103. Rrgio, 150. R'/if/f*is, religiosus, 36. nUà iilalien), 153. Rivalis, 140. Runagate (anglais), 289. 'Salj -selig (suffixes allemands), 50. 'SCO (verbes latins en), 43. Scrupufum, 130. Sehr (allemand), 114. Senex, 106. SenliOy 36. Seguor, 217. Si (origine de l'idée conditionnelle), 225. Silhj (l'anglais), 111. Smart (l'anglais), 113. Solidusy 130. Spatiunij 131. Species, 122. Spesy 35. SplenderCj 132. Subjectif (élément), 254. Sweet-heart (anglais), 50. TegmeUf 119. Templum (mots contenant), 140. Tempus, 131. Totusj 104. Tourmenter, 113. Traire, 309. Tranquillila^, 138. Transitive (la force), 209. Tnbunus, 124. Triumvir f 175. TruncuSy 160. Umlaul, 65. Understand, 214. Cngefdhr, 257. Urbs, 127. 'Urio (verbes latins en), 44. Vadiumy 12S. ValeludOy 110. Veneror, 197. Venus, 197. Verbes actifs et verbes neutres, 209, 330. Verbes allemands en ieren, 91. Verbes auxiliaires, 25, 232. Versteken, 214. Veslisy 149. Vezzoso (l'italien), 113. Vindemia, 133. Voltipe, voluptaSj 35. Wetten (l'allemand), 118. Wdz (l'allemand), 125.

The text on this page is estimated to be only 22.42% accurate

344 INDEX DES MOTS GRECS. àvr.p, fvrOp(a>TCOC) 3*.
dveipx, 103. •axo; (le sufflxe), 72. âp^at, 32. ^a:vb>, pi67|(i.i, pxoxb), 41.
^ouxoXéb), 133. ^uo'aoSofMVb), 145. "fépcov, 106. « eTxeiv, 212.
é%aT0|ji6iq, 134. èAict;* (fXirofjiai, 35. c{jL:cv, 78. êi;{ffTX(&ai, 213.
TjÇovi^, 35. ei, 93, 18:; -lict) (verbes grecs en), 45. lxxéo{xa(f 211. -XX
(parfuil grec en), 52. xâ^xvu), 113. xard, 24. xT7,(iars, 121. (tavta, 33. (if
(ivY){jLai, 33., (livoç, 33. (iT)xsvd(b>, 145. (ii(&vr,9X(a>, 33.
1C8lpSTT|C) 121. irXsîov, 15. T:oiy)Tr,, 169. . 7Covr,p'5;, 36. ic^po;, 140.
o'opîCt*)) 141. GrTOi-/ela, 32. xj(i9a>vfb>, 147. TaXa;, 31. teîvfa),
Titaîvco, TOtvjcd, 41. -T«Toc (le sufHxe), 72. tXyîjiwv, 31. ToX(jLab>)
34. t^t'jytùf çvYvavci), 41. qppàtcop, 167.

TABLE DES MATIÈRES iDiB DE CB TRAVAIL, PREMIÈRE	
PARTIE LES LOIS INTELLECTUELLES DU LANGAGE CHAPITRE I	
La loi de spécialité. Définition du mot loi. — Idée fausse qui règne au sujet	
des langues dites synthétiques et analytiques, — La spécialité de la ;	
fonction est l'uno des choses qui caractérisent les langues analytiques *.	1
1 CHAPITRE II La loi de répartition. Preuves de l'existence d'une	
répartition. — Limites du principe de répartition	29
CHAPITRE III	
L'irradiation. Ce qu'il faut entendre par ce mot. — L'irradiation peut créer	
des désinences grammaticales	43
CHAPITRE IV La survivance des	
flexions. Ce que c'est. — Exemples tirés de la grammaire française. — De	
l'archaïsme	55

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

346 TABLE DES MATIÈRES. CHAPITRE Y Fausses désinences
au pluriel — Fausses désinences des cas. — L'apophthèse 62 CHAPITRE
VI I>e Fauxalogie. Idée fautive sans analogie. — Cas où le langage se laisse
guider par l'analogie. — A. Pour éviter quelque difficulté. — B. Pour
obtenir plus de clarté. — C Pour souligner soit une opposition, soit une
ressemblance. — D. Pour se conformer à une règle ancienne ou nouvelle. —
Conclusions sur l'analogie 67 CHAPITRE VII Acquisitions nouvelles.
Nécessité d'indiquer les acquisitions à côté des perles. — L'Infinitif. — Le
passif. — Les suffixes adverbiaux. — Conclusions historiques 87
CHAPITRE VIII Extinction des formes inutiles. Difficultés de cette étude.
— Formes surabondantes produites par le mécanisme grammatical. —
Avantages de l'extinction. — T a-t-il des formes fatalement condamnées à
disparaître? 101 DEUXIÈME PARTIE COMMENT S'EST FIXÉ LE SENS
DES MOTS CHAPITRE IX Les prétendues tendances des mots. D'où vient
la • tendance péjorative -. — La • tendance à l'affaiblissement. > — Autres
tendances non moins imaginaires 109 CHAPITRE X La restriction du sens.
Pourquoi les mots sont nécessairement disproportionnés aux choses. -
Comment l'esprit redresse cette disproportion 118

TABLE DES MATIÈRES. 347

CHAPITRE XI Élargissement du sens. Causes de Télargissement du sens. — Les faits d'élargissement sont autant de renseignements pour Ttiistoire. — Us sont une conséquence du progrès de la pensée 128

CHAPITRE XII La métaphore. Importance de la métaphore pour la formation du langage. — Les métaphores populaires. — Provenances diverses des expressions métaphoriques. — Elles passent d*une langue à Taulrc.. 135

CHAPITRE XIII Des mots abstraits et de l'épaississement du sens. Ce quMI faut entendre par l'épaississement du sens. — Exemples tirés de diverses langues i43

CHAPITRE XIV La polysémie. Ce que c'est que la polysémie. — Pourquoi elle est un signe de civilisation. — D'où il vient qu'elle ne cause pas de confusion. — Une nouvelle acception équivaut à un mot nouveau. — De la polysémie indirecte 154

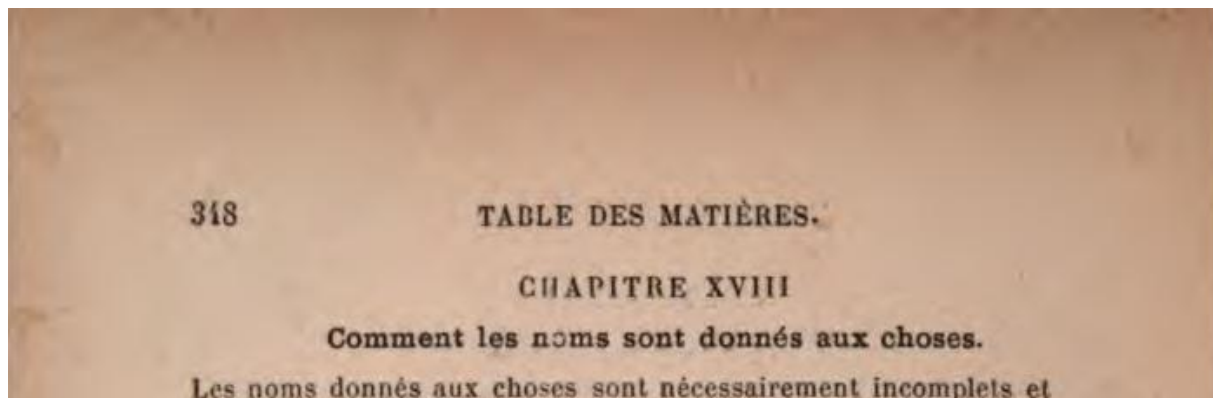
CHAPITRE XV D'une oause partiouliôre de polysémie. Pourquoi une locution peut être mutilée sans rien perdre de sa signification. — Le raccourcissement, cause d'irrégularités dans le développement des sens. — Les locutions dites « prégnantes •• 163

CHAPITRE XVI Les noms composés. Importance du sens. — De l'ordre des termes. — Pourquoi le lalin forme moins de composés que le grec. — Limites de la composition en grec. — Des composés sanscrits. — Les composés n'ont jamais plus de deux termes 173

CHAPITRE XVII Les groupes articulés. Exemples de groupes articulés. — Leur utilité i8G

The text on this page is estimated to be only 9.97% accurate

nés iiii choses aonl nécesaa i rament incomplels et ncxAclIs. —
Opinions des philosophes de la Grèce el de l'Inde. - Avantages de ralléralion
pljonîliqiii^.. ~ Les noms propres.. TROISIÈME PARTIE COMMENT
S'EST FORMÉE LA SYNTAXE CHACITIIE XIX Des catégorisa
grammaticales. Ce qu'il faut enlenUru par le^ colé^uries grammalicales. —
Corn nient cns coltgoricB eiislentl dans l'espril. — t^onl-eilcs innée ou
acquises? — Sonl-clles loules du même temps? chapitre: .XX 'uni d'une
force Iransilive résidant a mois. — Verbes changcatil de signillcallon et
devenant tr3ii»:iti(s. — La force I phrase l'unilé et la cohésion. ■ ' est
dépouillé de sa valeur orij CHAPITRE XXI La contagion. Exemples de
contagion.— Les plais but. — Le participe pas CHAPITHE XXU De
quelques outUs grammatlcatix. CHAPITRE XXIII L'ordre des mots.
Pourquoi la rigueur de la conslruclion est en la richesse grammaticale. —
D'où vient l'ordi lion frDn|;aise, — Avantages d'un ordre fixe avec les
langues modernes de l'Inde.



The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

TABLE DES MATIÈRES. 349 CHAPITRE XXIV La logique du langage. De quelle nature est la logique du langage. — Comment procède l'esprit populaire 24.t CHAPITRE XXV L'élément subjectif. Ce qu'il Tant entendre par l'élément subjectif. — Comment il est mêlé au discours. — L'élément subjectif est la partie la plus ancienne du langage 254 CHAPITRE XXVI Le langage éducateur du genre humain. Rôle du langage dans les opérations de l'intelligence. — Où réside la supériorité des langues indo-européennes. — Quelle place la Linguistique doit occuper parmi les sciences 266 Qu'appklle-t-on puheté de la langue? . . 281 L'histoire des uots 305 Index 341 Coulommicr». — Imp. Paul DUODAKD. — 946-03. >

The text on this page is estimated to be only 25.25% accurate

$$J^{\wedge} \cdot - \cdot <$$

The text on this page is estimated to be only 4.27% accurate

• « ..• iM « ^ * ' -: ^ ■i.: - * -K

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

• •



The text on this page is estimated to be only 12.36% accurate

EMtf d* Mmantiqu* 3 6105 040 317 o1 ' STANFORD
UNIVERSITY LIBRA8IES CECIL H. GREEN LIBRARY STANFORD,
CALIFORNIA 94305-6004 |415) 723-1493 Ail books moy be rocalled afler
7 doys »C§M)ATE DUE DOC 01 .^ ^^^ ^3 0 1998 r.

